Tome XXV. N° 3. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mai 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le roman de François Villon[1]

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE IV

Il n'en fallut pas davantage. Colin, qui avait l'écu, le garda pour régler la dépense et se moqua si fort de l'écolier que celui-ci se promit d'étonner son maître et de le désarmer. La clef qu'il lui remit fortifia François dans ses résolutions. Il en usa la première nuit et, tout gaillard, courut chez Marion, qui, ne l'attendant pas, l'accueillit au moment qu'elle allait sortir. François était aux anges. Il ne remarqua point que Marion lui cachait quelque chose, ni qu'à plusieurs reprises elle eut l'air d'épier si dehors quelqu'un rôdait autour de la logette ou écoutait, l'oreille collée contre la porte, tandis qu'elle se taisait. Alors François aussi devait se taire. Elle lui imposait brusquement silence et, masquant de ses doigts la flamme de la chandelle, demeurait immobile sans vouloir s'expliquer.

— Il n'y a rien, disait le jeune garçon. Qu'entends-tu?

(1) Copyright 1926 by Plon-Nourrit. — Voir *la Revue universelle* du 15 avril 1925.

Puis, comme à demi rassurée, la fille lui souriait, François qui pensait à l'argent, la pressait. Il ne savait comment se faire comprendre. Il avait honte et n'osait aborder de front un sujet si hardi.

— Marion, commençait-il...

Et il s'arrêtait. Mais l'image de Colin l'obsédant, il essayait l'instant d'après de revenir à son projet.

— Que me veux-tu? questionnait Marion.

Soit qu'elle eût l'habitude de ces propos embarrassés, soit que François — sans s'y connaître — s'y fût assez bien pris, Marion devina de quoi il s'agissait.

— C'est vrai, fit-elle, tu n'es pas riche.

— Oui, répliqua François. Pourquoi nier?

— Point n'est besoin, dit Marion. Je le vois.

Et se blottissant contre lui qui, humblement, la contemplait :

— Le pauvre! dit-elle encore avec un grand élan. Il le demande au lieu que d'autres l'exigent.

— Lesquels?

— Mais Colin... et Régnier.

— Ont-ils tort? riposta François qui se sentait plus à son aise. C'est de Colin que l'idée m'est venue. Il n'éprouve aucune gêne.

— Je sais, dit Marion.

Elle allait lui parler de Colin quand, tressaillant aux cris d'un ivrogne dans la rue, la peur la fit d'un seul bond se lever.

— Où vas-tu donc? interrogea François.

Marion se ressaisit puis, désignant le coffre où elle rangeait l'argent qu'on lui donnait, elle eut un rire qui consterna François.

— Hé! fit-il, rien ne presse.

— Mais si, déclara Marion, car à présent mieux vaut pour toi de me quitter. Il est tard.

— Quoi? Déjà!

Marion revint vers lui et très vite, comme si elle eût craint d'être prise à glisser dans la main du chétif écolier deux écus quasi neufs, elle lui passa ses habits qu'il mit sans protester ni clairement saisir pourquoi il était triste et gai en même temps.

Ce départ saugrenu l'étonnait et cependant François ne s'y dérobait pas. L'argent qu'il serrait dans sa main lui défendait de résister à Marion qui, toute à sa frayeur, se

dépêchait. Qu'avait-elle? Pourquoi le renvoyait-elle de la sorte avant qu'il l'eût remerciée? Était-elle courroucée? Non pas. François s'en rendait compte. A mesure qu'elle l'aidait à se vêtir, l'étrange fille paraissait plus inquiète et jetait vers la porte des regards si anxieux qu'à la fin il dit, pour la tranquilliser :

— Voilà. Je vais partir.

— Fais doucement, murmura Marion. Es-tu prêt?

Elle entre-bâilla l'huis en grand mystère et François la voulant accoler :

— Non. Laisse, fit-elle précipitamment, et prends garde à ne point révéler d'où tu viens. Il t'en cuirait. Va vite.

— A demain?

Marion secoua la tête.

— Comment ça, dit François, tu refuses?

— Je te ferai savoir le jour, chuchota Marion à voix basse, et elle poussa François hors de la chambre pour verrouiller tout aussitôt, sur ses talons, la porte qu'elle avait refermée.

— Par ma foi, constata celui-ci, bien fin qui connaîtra les femmes !

Une nuit compacte régnait qui permettait à peine de distinguer sur le ciel la découpure des toits et des enseignes. Aucune lumière nulle part. Le pavé gras collait aux pieds. François dut se diriger à tâtons, car il n'avait pas l'habitude d'une telle obscurité. Autour de lui rien ne bougeait, ni ne procurait l'impression que des deux côtés de la rue, dans les maisons, les gens dormaient, plongés au fond d'un lourd sommeil, ronflaient ou se tournaient et se retournaient sur leurs couches. Le silence était tel qu'il formait comme un mur dans l'épaisseur duquel François eût cheminé et ce silence l'impressionna.

— Tudieu ! maugréa-t-il en cessant d'avancer.

Il toucha dans sa bourse l'argent et, n'étant point trop éloigné de la logette où Marion devait peut-être se reprocher de l'avoir mis dehors par une telle nuit, il fut tenté de retourner quand une voix rude héla :

— Hé, l'homme ! appela-t-on.

François se garda de répondre.

— Je te joindrai, reprit la voix avec colère, et te romprai les os. Où es-tu?

Un pavé lancé à la volée roula par terre à grand fracas et François devina que, derrière, accourait dans sa direction quelque individu redoutable, à en juger par la vigueur de son poignet. Aussi, prenant le pas de course, il détala sans plus s'occuper d'autre chose et arriva bientôt, toujours fuyant et coupant au plus court, au croisement de la rue de la Harpe et de la rue Poupée, où, se jugeant débarrassé du coquin qui l'avait poursuivi, il respira profondément avant de regagner son lit.

Le cri d'un marchand : « *Housseaulx vieux! Housseaulx vieux!* » le réveilla le lendemain. Il pleuvait. D'autres marchands qui lorgnaient les fenêtres passaient, en annonçant sur un ton perçant les denrées qu'ils offraient aux chalands. C'était un vieux que François reconnut et qui geignait l'air transi : « *Harenc... soret.* » C'était une énorme commère à la voix mâle qui, tous les quinze pas, en roulant sa petite voiture, meuglait : « *A mes beaux angelots* » et désignait, sur des clayons de paille, des fromages de Brie qu'elle coupait en tranches, à la volonté de l'acheteur.

François se sentit faim. Il descendit à la cuisine, taillada dans du lard, prit un quignon de pain et remontant, sans s'occuper d'Huguette qui le querellait pour le désordre qu'il lui laissait, s'enferma dans sa chambre et se mit à manger. Il était d'excellente humeur. Tous ces cris qui venaient de la rue l'égayaient. Malgré la pluie qui chuchotait aux vitres et l'engourdissement que lui valait sa visite à Marion, il avait l'esprit net et un grand goût de vivre et de se dépenser.

— Ha! fit-il tout heureux.

C'était au point qu'il empoigna sur le dressoir un gros bouquin, l'ouvrit et en lut plusieurs longs paragraphes dont le sens le frappa. D'ordinaire il y rechignait. Il ne comprenait point qu'on eût quelque intérêt à se farcir la cervelle de ces formules qu'il avait peine à retenir et brouillait par paresse. Mais ce matin, plus il lisait, plus il avait plaisir à lire et à tout ordonner. Quoique ingrat, le texte du *Doctrinal* lui parut être clair et, fermant une minute les yeux, il le récita mot à mot et s'en félicita.

— Qui m'a changé? se disait-il avec stupéfaction. Voici que j'étudie. Maître Guillaume sera content!

Or, lui l'était bien davantage et sa surprise le passait presque tant il se découvrait de zèle et de facilité. La syn-

taxe, en effet, pour un garçon qui a rôdé la nuit, n'offre guère d'agrément, et cependant François ne s'en fatiguait point. Il allait d'un chapitre à l'autre, s'arrêtant aux exemples afin de retenir la règle, poursuivait, recommençait quand il avait mal lu, essayait sa mémoire, puis, se levant et marchant dans la chambre, se frottait joyeusement les mains.

Échauffé par l'étude et lui trouvant des charmes qu'il n'eût point supposés, François se nourrissait du *Doctrinal* quand son oncle, étonné de ne le pas voir en bas pour déjeuner, l'alla relancer dans sa chambre.

— Ouais ! s'exclama le chapelain. Oublies-tu l'heure?

François demeura ébaubi.

— Il est midi sonné, lui dit maître Guillaume qui s'approcha du livre ouvert et, ne pouvant en croire ses yeux, tourna plusieurs feuillets de crainte qu'ils ne dissimulassent quelque coupable divertissement. Quoi ! tu étais dans la syntaxe?

— Oui, répondit François.

Ses joues rougies, ses yeux luisants et comme une saine exaltation répandue sur ses traits, touchèrent maître Guillaume. Il considéra l'écolier, puis le sentant si naïvement fier, il secoua la tête et dit :

— Mon enfant, il est temps pour tout. Maintenant viens à table. Huguette jettera des cris si tu la fais attendre Entends-la !

— Je l'entends, dit gaiement l'écolier.

Et, en effet, — un sourd en aurait eu l'oreille rompue, — une voix de fausset, emplissant l'escalier, glapissait :

— Descendrez-vous, maître Guillaume ! Ce sera froid... Descendez. Quant à l'autre, il a déjà mangé, le propre à rien !...

— Quand cela? demanda le chapelain.

— Ce matin, répliqua François en éclatant de rire. Mais c'était par amour d'apprendre... et j'ai grand appétit.

Durant ce jour, il eut un tel entrain que son bon oncle, le sachant excessif en tout ce qu'il entreprenait, se garda bien de ralentir son zèle par quelque observation. Mais quel garçon que ce François ! tantôt nonchalant comme un loir et tantôt trépidant, actif, impétueux. Maître Guillaume avait beau le connaître, il lui échappait chaque fois et le déconcertait. Comment le diriger? Le bonhomme en était

pour sa peine, car aussitôt qu'il s'y risquait, l'enfant, la veille si confiant et avide de s'instruire, retombait dans l'apathie et semblait ne plus rien comprendre. Pourtant, il était fort intelligent. Ah ! s'il avait voulu ! Mais non. L'effort dont il était capable ne se renouvelait qu'à intervalles trop espacés pour qu'il fût efficace et le chapelain — en son for intérieur — loin de se réjouir de voir François grimper quatre à quatre dans sa chambre — sitôt le repas expédié — songea tristement qu'avec ce caractère il fallait, hélas ! s'attendre à tout.

Que réservait l'avenir? Maître Guillaume, en homme prudent et sage, le redoutait pour son neveu. Ses maigres biens — qu'il avait mis du temps à acquérir — sans doute François les aurait à sa mort. C'était tout naturel. Mais d'ici là que de mésaventures, de déceptions, l'enfant se préparait ! Que d'années gaspillées en perte ! Et la santé s'ensuit si l'on n'y veille. La santé?... Le goût que l'on a de bien faire... Pauvre François !

— Oh ! mais Dieu l'aidera, se dit soudain le chapelain qui, s'étant à loisir laissé aller, se reprit. Je n'en veux point douter. Dieu sait qu'il est honnête et bon...

Et, se mettant sur pied, maître Guillaume héla Huguette pour avoir son manteau, quitta la pièce où le feu s'éteignait et se rendit à ses occupations, cependant que François, plongé dans sa lecture, ne levait pas le nez au grincement de l'huis.

On était en novembre, par un de ces jours mornes qui, vers trois heures, n'ont déjà plus de force et luisent plus qu'ils n'éclairent. Des toits voisins, aux ardoises plates, coulaient de longs reflets. Ils rayonnaient sous un ciel gonflé d'eau, très bas, d'un gris opaque qui semblait tout noyer. Les poutrelles des façades formaient, dans le torchis, comme des veines apparentes autour desquelles l'humidité gagnait. Par terre, contre les étalages, sur les dalles inondées, le bruit des pas résonnait, assourdi, et le grincement des roues — — quand une carriole dévalait la rue Saint-Jacques — n'avait aucun écho.

— Hé là ! le soir me gagne, pensa François.

Il s'approcha de la fenêtre, tenant toujours son livre, et regarda dehors. Effectivement le soir tombait. Çà et là, dans le fond des échoppes, des lueurs tremblotaient. Le ciel devint plus clair, par contraste, avec les maisons, la rue, les murs mouillés, puis s'assombrit progressivement tandis

qu'en un instant les carreaux brasillaient à hauteur des boutiques et jetaient tout du long une lumière jaune, étroite, oblique, rabattue par dedans.

François n'insista pas. Il s'étira pareil aux bêtes qui, le jour, couchées et attentives à un rêve intérieur, flairent la nuit comme leur maître et s'ébrouent tout à coup.

— Bien, bien, fit-il. J'irai trouver Colin pour lui apprendre qu'il a su m'enseigner. C'est là le moins. Il va rire. Hà ! Là ! Là ! Mais l'argent est à moi. Je l'ai gagné.

Sur ce, posant le *Doctrinal*, il s'empara de son bonnet et s'en fut d'un bon pas, ayant dans sa poche droite, dessous sa robe, les deux écus de Marion et dans l'autre la clef forgée par son ami.

Il n'éprouvait aucun scrupule, mais au contraire une espèce de sérénité qui lui faisait trouver fort naturel d'avoir reçu ces deux écus.

« Ah ! le bon tour, estimait-il. C'est merveillable ! »

Il arriva bientôt devant le seuil d'une humble masure dont le couloir menait à une petite cour où le père de Colin avait son atelier.

— Colin est là? s'informa-t-il.

Un homme au dos courbé, au visage dur et triste, répondit :

— Colin? Le diable le garde !

— Et pourquoi?

— Parce que.

— Ah ! fit François. Je le pensais trouver ici.

L'homme, qui avait dressé la tête pour répondre, reprit en silence son travail. Il se pencha sur son étau, le serra davantage. C'était le père de Colin de Cayeux. François lui dit :

— Il rentrera ce soir, Colin... N'est-ce pas? Il est en course?

Mais comme ses questions n'avaient point l'air d'intéresser celui à qui elles s'adressaient, il haussa les épaules et revint sur ses pas.

La pluie avait cessé. C'était l'heure où, trimbalant leurs pots, les gamins qui allaient à la moutarde emplissaient les rues de leurs chants. Ils avançaient par petites troupes, les uns marchant sagement contre les établis pour ne point se crotter, les autres sautant à pieds joints dans les flaques pour éclabousser les passants. François les observa un long

quart d'heure ; puis comme Colin, décidément, en prenait à son aise, il se dirigea vers la Seine, passa l'eau et déboucha rue de la Juiverie, où d'ordinaire Montigny l'attendait.

— Hé ! François ! François ! l'appela Montigny.

François se retourna.

— Bonsoir, dit-il.

— Bonsoir.

— Et Colin? s'informa François qui brûlait de conter sa glorieuse équipée.

L'autre eut un geste vague.

— J'ai pourtant besoin de le voir, dit l'écolier.

Et, fixant dans les yeux Montigny, il constata que, pour la première fois peut-être, celui-ci se troublait.

— Quoi ! fit-il mais sans trop élever le ton. Qu'y a-t-il donc? Tu te méfies de moi?

— Mais non, grommela Montigny.

Et comme l'écolier insistait :

— N'en parlons plus, fit-il d'un air désagréable. Et viens. Nous irons boire.

— A la *Pomme?*

— Choisis, dit Montigny.

François sortit alors de sa poche un écu et le montrant à son compaing :

— Regarde ! proclama-t-il, c'est mon tour de payer.

— Un écu?

— Non pas un seul, lui apprit en s'animant François, mais deux.

— Comment cela?

— Je t'expliquerai.

Et, entraînant Régnier de Montigny à *la Pomme*, il s'écria dès qu'ils furent installés dans l'arrière-salle de la taverne : « Holà ! des pots ! » d'une voix si assurée que le patron lui-même accourut à la table et demanda desquels.

— D'ambroisie, répondit François.

Montigny se taisait. Il avait l'air préoccupé et, regardant tristement devant lui, ne prêtait au récit du petit écolier qu'une médiocre attention. François le secoua.

— Tu as souci pour Colin, n'est-ce pas? questionna-t-il.

A cet instant le jeune Turgis, qui avait l'âge à peu près de François et prétendait aider son père et les servantes, vint à eux. Il était gros, bouffi, le teint blême.

Montigny l'accueillit froidement.

— A-t-on été quérir ces pots? lui jeta-t-il.

— On vous les porte, affirma l'autre avec placidité.

Et il frappa dans ses mains pour hâter le service, cependant que François et Régnier, irrités par la présence de cet important personnage qui paraissait veiller à tout mais ne se donnait aucun mal, demeuraient bouche close et observaient les gens.

Il y avait beaucoup de monde à cette heure autour des tables, buvant, jouant aux dés. Des habitués. Des clients de passage, parlant haut, pleins d'entrain. Sous le plafond aux poutres peintes ils traitaient des affaires comme c'est souvent l'usage en pareils lieux, où les malins ne regardent point à la dépense, mais crient dès que les verres sont vides : « Ici ! » ou discrètement font signe à la servante. Marchands rusant entre eux sur des achats de blés ou de lainages, se disputant, tapant du cul leurs gobelets. Gens du Palais en robes crasseuses, tripotant des dossiers et s'agitant, gesticulant. Joueurs cognant les dés et autour d'eux, soit assis, soit debout, calculant les coups, des connaisseurs, de vagues filous, des ivrognes... François reconnut Jehan le Loup, ivre-mort. Il chantonnait, le dos à la muraille. Près de lui Jehan Rosay qui était borgne entretenait Taillelamine d'un projet compliqué à en juger par les explications. Ce Taillelamine, les jambes croisées, montrait des bas pisseux avec ostentation, et tricheur avéré, tandis que l'autre usait sa salive et son temps, il avait un œil sur les dés et l'autre sur le sol, des fois que la monnaie tombât. Casin Cholet, qui aimait les disputes, buvait seul, dans un angle, une grande mesure de vin et suçant ses moustaches, fréquemment, se grattait. Enfin, le petit Guy Tabarie, aux joues rondes et vernies comme les pommes, allait d'une table à l'autre pour se faire inviter.

— Hélas ! François ! gémit-il plaisamment à la vue du nectar qui emplissait son verre. Me fais-tu place?

— Tu as soif?

— Toujours, fit Tabarie.

Il happa un godet à une servante et le tendant à bout de bras :

— Verse ! demanda-t-il.

François s'exécuta et Tabarie, lampant d'un trait la rasade qui lui était servie, s'éloigna satisfait. Le jeune Turgis avait également disparu.

— Régnier, dit doucement François. Je jure de garder le secret, mais ne me fais pas plus languir. Je veux connaître où est Colin. Il a quitté Paris?

— Oui, répondit Montigny. Hier soir. Je l'ai conduit par le chemin de Seine.

— Et quand doit-il rentrer?

— Cela dépend.

— Cela dépend de quoi?

— Lui seul le sait, fit Montigny et, éclatant d'un rire forcé, il donna, sous la table, un coup de genou à François, car deux individus qu'ils avaient pour voisins s'étaient, pour mieux entendre, un peu trop approchés.

CHAPITRE V

Cette première absence de Colin ne fut pas de longue durée mais elle eut pour effet de soustraire François, pendant plusieurs semaines, à l'influence de ce mauvais garçon. Celle de Régnier de Montigny n'était guère préférable. Cependant elle ne s'exerçait qu'avec une certaine nonchalance, car, dans le fond, peu importait à Montigny qu'on se perdît ou non. Lui qui l'était n'en demandait point davantage. Il s'accommodait de sa vie dissolue, y trouvait du plaisir et quand il en avait le temps, parfois, ne regrettait point autrement d'être tombé si bas.

— Hé! se récriait-il plaisamment, pourvu que si tu chutes, tu ne te fasses point mal, c'est quelque chose.

Et François l'admirait. Plus que Colin, qui manquait de finesse dans ses façons et vous choquait toujours par sa grossièreté, Régnier de Montigny forçait la sympathie. Sa naissance lui donnait très grand air, de l'aplomb, de l'impertinence, et jusque chez les filles, un genre qui les subjuguait toutes. Aussi Régnier en profitait. On savait que son père, Jean de Montigny, écuyer panetier du roi, élu de la ville de Paris, avait été pillé par les Bourguignons et, de ce fait, n'avait rien laissé à sa mort, ou si peu, que mieux valait n'en point parler. Cela augmentait le prestige de Régnier qui ne cachait d'ailleurs à personne que ses sœurs s'étaient partagé le modeste héritage du « noble homme » sans s'occuper de lui.

— Il m'a fallu me réjouir pour elles, exposait-il avec déta-

chement, puis m'ôter de leur vue pour ne rien trop coûter.

— Et tu n'en as jamais regret?

— Jamais, répondait Montigny.

Ce n'était pas dans sa nature. Ni regret, ni envie. Que lui faisait? A vingt-deux ans il n'allait point, peut-être, se tourmenter? Depuis son aventure avec Guillemette, Régnier de Montigny s'était, en effet, mieux placé. Il avait pour amie une certaine Jeanneton chez laquelle il logeait et, quand on s'étonnait qu'il pût vivre de la sorte, il sifflotait et ne répondait pas.

— Savoir, disait alors François aux importuns, qui de vous ou de lui a raison.

Mais Régnier l'arrêtait.

— Tais-toi, petit, lui jetait-il paisiblement.

Il l'entraînait par l'étroite rue de la Juiverie à *la Pomme de Pin*, ou quelquefois encore, quand son ardoise était trop chargée, rue aux Fèves, dans un autre cabaret qui se nommait *le Trou Perette*. C'était une sorte de cave, aux murs tout nus, au sol de terre battue que ce trou ; on y buvait sur des tonneaux du cidre chaud, de l'eau-de-vie et d'un fameux vin d'Arbois, mais la clientèle était souvent si mêlée que des bagarres s'ensuivaient et que le guet, mandé en toute hâte, accourait. On s'enfuyait comme on pouvait entre les noires échoppes des forgerons qui tenaient la longueur de la rue et à grandes enjambées, par des traverses, on gagnait une nouvelle taverne où le crédit n'était pas mort.

— Ne crains rien, affirmait Régnier qui voyait, en de tels moments, François trembler de tous ses membres. Et tâte de ce vin-là. Il sent la vigne à plein, et la pierre, mon garçon !

— Oui, répondait François. De vrai.

Et vidant son verre pour déguiser la peur qu'il avait eue, il songeait à maître Guillaume et se troublait bien davantage à l'idée que, s'il était pris, son oncle saurait à quoi il employait ses nuits. En même temps, le souvenir de Marion, dont il attendait des nouvelles, emplissait l'écolier d'une sourde appréhension. Il ignorait s'il aimait Marion et n'osait s'en ouvrir à personne. Mais il regrettait fréquemment qu'au lieu de n'avoir pour passe-temps que sécher des pots puis courir à toutes jambes, Montigny n'eût pas préféré le mener rue de Mâcon chez Marion pour s'y ébattre à leur aise.

Or Montigny n'éprouvait nul désir de se faire remarquer en société d'une autre, car Jeanneton l'aurait appris. Il était fidèle à Jeanneton, du moins dans l'apparence, et ne comprenait point pourquoi François le regardait souvent d'un air contrarié.

— Voilà qu'il a sommeil, se disait-il avec humeur. Et, secouant son compagnon, il lui criait d'une voix forte et joyeuse :

— Holà ! François... Tu dors !

— Mais non, ripostait l'autre.

— Réveille-toi !

Et se mettant debout :

— Allons, proposait-il, je t'accompagnerai. C'est l'heure.

François suivait Régnier, tête basse, en essayant de faire durer le trajet en longueur dans l'espoir que peut-être ils rencontreraient Marion, mais pas une seule fois celle-ci ne se montra et François ne sut plus quoi conclure.

Tous les jours, levé tôt pour ne point se trahir aux yeux du chapelain, l'écolier ne songeait qu'à cette femme et quand il se rendait rue du Fouarre, au cours que professait Jean de Conflans, son maître comme à tant d'autres qui étudiaient la Logique, Aristote, la grammaire, la syntaxe, il bayait aux corneilles et ne s'instruisait pas. Pourtant, on était fin novembre et il ne restait guère que quatre mois avant d'affronter les premiers examens. François n'en avait cure. Il répondait paresseusement, de son banc, aux questions du maître, parfois bien, souvent mal et confondant le peu que son bon oncle lui avait enseigné, il restait insensible au blâme ainsi qu'aux compliments. Cette salle peu aérée de la rue du Fouarre lui était odieuse. Une odeur sure de crasse, de paille qu'on répandait par terre, d'humidité, de cuir, le prenait à la gorge et il lui opposait — par dégoût — une autre odeur, suave celle-là et qu'il n'avait point oubliée. Il n'aimait que Marion et rien au monde qu'elle ne le pouvait troubler.

C'est alors que Colin, de retour à Paris, vit François et lui trouva mauvaise mine.

— Qu'as-tu? dit-il, tu es malade?

François lui raconta son cas.

— Eh bien ! je m'en vais m'entremettre, fit aussitôt Colin qui se rendit dans la logette de la rue de Mâcon tandis que François l'attendait. Tiens-toi ici et si j'appelle, accours.

Mais Colin revint seul, après moins d'un quart d'heure, et, courroucé contre François, lui dit :

— Tu t'es laissé prendre la place, benard ! Un autre l'a.

— Que dis-tu?

— Oui. Oui. Un autre ! gronda Colin. C'est ainsi.

Et il jura et cracha devant lui d'un air si méprisant que l'écolier penaud l'escorta sans desserrer les dents jusqu'à ce qu'ils trouvassent Régnier.

— Croiras-tu, commença Colin en le montrant du doigt à Montigny pour l'humilier...

Mais l'écolier se rebiffa : il avait assez d'entendre Colin le rabrouer et le traiter comme un poupard. Et pourquoi? Pour ce qu'on lui avait ravi Marion... La belle affaire ! Qu'était-ce donc qu'une fille pareille? Une rien du tout, une moins que rien. Lui ne s'en souciait guère. Marion perdue, il la remplacerait et vite. Quand il voudrait. Ce n'était pas très compliqué.

— Ah ! bah ! railla Colin. Si tu t'y prends comme avec elle, j'en doute.

— Hé ! nous le verrons bien, dit François sèchement.

Régnier les apaisa. Se quereller à la première rencontre ! Y pensaient-ils? Colin avait certainement mieux à faire que malmener François pour une histoire de femme? Quelle fureur lui échauffait l'esprit?

— D'abord, fit l'écolier, de Marion j'ai tiré deux écus... Demande...

— Précisément, lui reprocha Colin. Enfin, passe...

Et tendant à François une main calleuse et noire :

— Tope ! dit-il, cependant que de son dur regard il fixait l'écolier dans les yeux et l'obligeait à répondre à son geste.

La paix conclue, Régnier et Colin parlèrent d'autre chose dans ce langage qu'ils employaient entre eux quand ils voulaient ne point être compris. François, les écoutant, retenait çà et là des bribes de leur conversation dont le sens lui restait étranger et il finit par dire :

— Quel est donc ce jargon?

Or ses amis le laissèrent peu après et il rentra à la maison, le cœur gros et ne sachant au juste s'il souffrait plus de l'infidélité de Marion que de la scène qu'il avait eue avec Colin. Cette scène lui demeurait insupportable, l'irritait, lui ôtait ses moyens, car il s'était promis de mériter non des injures

mais des flatteries de cet homme qui ne mâchait jamais ses mots.

— Et voilà ! constatait François. Est-ce ma faute? Il s'est mis en colère.

C'était par trop injuste, vraiment, par trop stupide. Puis l'ayant planté là, il s'en était allé avec Régnier sans lui souhaiter même le bonsoir. Agit-on de la sorte? François se sentit diminué. Il ne dormit pas de la nuit et, les jours qui suivirent, ne trouva goût à rien. Quelle existence ! Une semaine s'écoula lentement, heure par heure, dans le marasme et l'abattement. François ne sortait de sa chambre que pour assister, rue du Fouarre, aux cours de l'Université et si las, si piteux, que maître Guillaume s'en alarma. Mais il ne voulait point mettre au courant son oncle du mal dont il souffrait. Il refusait de lui répondre, l'évitait, n'avait point d'appétit jusqu'à ce qu'un matin, s'étant dit que peut-être ce n'était pas que de Colin dont il avait l'humeur chagrine, il pleura à cause de Marion et recouvra ensuite subitement la raison.

— Bien sûr ! fit-il en répandant des larmes dont il avait grand honte. J'étais fol...

Et ce soir-là, il aborda Colin à la taverne et, très sincèrement, lui dit :

— Je sais que je vaux peu, mais, de l'entendre, j'ai profité, Colin.

Et Colin répliqua :

— Tu vaux mieux que tu n'as pensé, petit.

— Oui, si tu m'aides.

Colin sourit ; puis, faisant place à l'écolier que cette réponse emplissait de contentement :

— Je t'aiderai, dit-il de sa voix rude. Je te le promets. Et il cria : « Holà ! du vin pour mon ami François de Montcorbier ! Il a soif ! » tandis que dans la salle les gens se retournaient.

Il résulta d'un tel accueil que, reprenant plaisir à vivre, François passa les nuits dehors en compagnie du fils du serrurier et qu'il apprit à le parfaitement connaître, car il courut, avec lui et Régnier, des cabarets de toute espèce où ils buvaient sans débourser un sol. Colin, pour la dépense, jouait aux dés et, que ce fût aux *Trumelières* ou à *la Truie qui file*, qui lui tenait tête perdait et réglait l'addition. François était abasourdi ; mais une fois que, sur la table,

l'enjeu de la partie se montant à quatorze écus, il ne put retenir un cri, Colin lui décocha un grand coup dans les quilles et il n'insista pas. Les dés étaient pipés.

— Ah! Vive Dieu, fit-il un peu plus tard pour montrer qu'il avait compris. Tu as sur toi des dés semblables et tu les changes.

— Et je ramasse l'aubert, dit simplement Colin.

Or, durant ces sorties, il arrivait que des individus d'allures bourrues se joignissent à Colin et l'entretinssent secrètement d'actions auxquelles François ne participait pas. C'étaient des vagabonds, des voleurs, de tristes sires, à la figure longue d'une aune et aux souliers percés. Colin leur parlait dans la langue qu'il employait avec Régnier et ces individus lui répondaient dans cette même langue obscure et décevante qui n'avait pour François aucun sens.

— *Enterves-tu le gourd?* entendit-il un soir Colin dire à un homme qui s'était avancé et l'avait appelé Colin de l'Escailler.

— De l'Escailler? fit François à Régnier. Pourquoi ce nom?

— C'est le nom, lui apprit Régnier, de la Coquille.

— En quel langage?

— Dans le gourd.

— Ah! murmura François. Et que lui a donc demandé Colin?

— Il lui a demandé, dit Régnier, s'il entendait le gourd, s'il l'entervait... Le gourd, le jargon, c'est tout comme. As-tu saisi?

— Je commence, répondit François, et prêtant l'oreille aux propos que Colin échangeait avec l'inconnu, il avoua :

— Mais ils vont vite et leurs paroles m'échappent.

Régnier hocha la tête.

— Tu as le temps de te former, dit-il en s'étirant. Colin te veut du bien. Il t'apprendra. Tu verras. C'est un langage facile à dévider lorsqu'on en est instruit et qui permet aux gens entre eux de ne se point tromper.

— Et pour quelle cause?

— Pour le marieur, fit Régnier à voix basse.

Et il eut un tel geste qui désignait la corde et une telle grimace d'homme à qui on la passe au cou avant qu'il soit pendu, que François devina que le « marieur », dans ce parler bizarre, devait être le bourreau et il eut un petit frisson.

*
* *

A dater de ce jour, quoi qu'il fît pour se ressaisir François, qui s'appliquait à écouter Colin et Montigny lorsqu'ils s'exprimaient dans leur secret langage, ne pouvait s'empêcher de frémir toutes les fois que le mot « marieur » revenait dans la conversation. Il avait grand dégoût du bourreau et s'étonnait de l'insistance avec laquelle il en était question. Qu'avaient donc à débattre ses amis pour s'occuper de lui perpétuellement? Ce n'était point la tricherie ni le commerce des filles qui justifiaient l'emploi si fréquent de ce mot! Certes non. Pipeurs et goliards ne relevant point de la corde, François ne s'expliquait pas que celle-ci fût toujours, plus ou moins, mêlée à leurs combinaisons et il en éprouvait une peur irraisonnée. Il y avait là un mystère auquel ses deux compaings ne voulaient sans doute pas l'initier, car il était trop jeune et pouvait les trahir. Mais quel mystère? Ce voyage dont Colin n'avait jamais parlé, ces rencontres équivoques, la nuit, avec des personnages de mine extravagante et de façons souvent plus que suspectes, donnaient à penser à François. Il se disait que le jeu n'eût point seul entraîné Colin à devenir l'ami d'individus si louches et dégradés. Ni les femmes. C'était des gueux que ce gens-là, ou pis peut-être, de ces bohémiens qu'on avait arrêtés au printemps et mis à la géhenne pour qu'ils avouassent leurs forfaits. François n'en doutait plus. Et comme chacun était alors instruit qu'ils avaient enlevé des enfants, crevé les yeux aux uns, aux autres « coppé les jambes et fait subir maulx assez et trop », l'écolier — qui savait qu'une pareille accusation entraînerait la mort infâme par pendaison — ne se souciait guère d'être rencontré en compagnie de leurs semblables.

— Écoute, Colin, dit-il un soir, n'as-tu point réfléchi au danger que tu cours?

— Oui, répondit Colin sans s'émouvoir. Et après?

— C'est folie! s'écria François.

Colin cligna son petit œil puis, bonhomme, expliqua :

— Tu n'as rien sans le risque, marmoset, tout se paie. Tout est jeu et ce jeu-là vaut quelquefois la peau.

— Oh! mais parle moins fort.

— La peau, répéta hardiment Colin. Crois-tu pas que j'y tienne?

Et il laissa François partagé entre la crainte de lui déplaire et la frayeur, s'il ne le fuyait pas, d'avoir peut-être à le chèrement payer.

Un grand diable mal vêtu, toujours sale et puant plus qu'un bouc, inspirait, entre tous, à François une si forte répulsion que de le rencontrer avec Colin et Montigny, l'écolier en restait béant. Ce personnage employait un jargon effroyable que des termes empruntés au patois des campagnes et des pays du Nord rendaient souvent intraduisible. Mais il accompagnait de gestes ses paroles et cela leur donnait un sens que François interprétait avec stupeur. Il démêla que cet affreux individu répondait au surnom de *Piez Blans* (1) par allusion à son origine étrangère ou à sa malpropreté repoussante et n'était point un bandit négligeable. Il opérait vers Orléans, dans les plaines et les bois et commandait une bande de malfaiteurs. Quand il parlait, l'accent avec lequel il déformait les mots avait une rudesse singulière. Il disait *men* et *nen*, pour *mon* et *non*, sacrait dans les dialectes anglais et allemand et, ne riant jamais, faisait entendre, quand il était en liesse, une sorte de grincement qui rappelait celui de ces énormes grilles de fer dans les prisons lorsqu'elles tournent sur leurs gonds. Hâlé, sans barbe, sans sourcils, le cheveu roux et rare sous son bonnet fourré, Piez Blans, qui n'était pas loquace et regardait souvent ses mains comme si, par leur grosseur, elles dussent le satisfaire, avait été soldat. Cela se voyait aussitôt, car tous ses gestes et ses façons d'aller, de venir, de marcher, de toiser les gens, étaient marqués au sceau de son ancien métier.

— Sus ! devant ! devant ! criait-il d'une voix de stentor quand il avait trop bu, ou bien il entonnait cette chanson et la scandait à la manière des « narquois » sur les routes :

Trou la la Pierrete,
Choques des talons,
Chuces la pignete,
Vyde les gallons!

ou encore, montrant à sa main gauche une bague d'or massif

(1) *Avoir les pieds blancs vers quelqu'un :* être étranger.

qui portait le nom de celui à qui il l'avait arrachée et ses armes, Piez Blans la faisait admirer et en tirait orgueil.

Cela lui rappelait des choses qu'il ne confiait à personne, car, chez cette brute, le sentiment de sa sauvegarde l'emportait à ce point qu'il se taisait toujours à temps. On avait beau le questionner, il retombait à son mutisme, vous écoutait, ne vous répondait pas.

— Tu as raison, lui déclarait alors Colin qui, depuis qu'il le connaissait, le prenait pour modèle. Souvent qui parle trop, se perd.

Et il buvait à la santé de ce curieux personnage qui, sous son vêtement de cuir, faisait quelquefois voir une monnaie germanique frappée d'un seul côté, qu'il avait cousue lui-même contre le mauvais sort.

François, qui détestait Piez Blans et n'avait pas les motifs de Colin de le tenir en grand respect, souffrait qu'il fût toujours présent dans leurs rencontres. Il se serait fort bien passé d'un pareil homme. Sa grossièreté, son astuce, la cruauté qu'on lisait dans ses yeux, son odeur n'étaient point faites pour le séduire. Mais il ne savait pas comment persuader Colin qu'il s'égarait en cédant à l'ancien soldat et reculait, chaque fois, l'instant de l'entreprendre. Quant à Montigny, qui n'avait pas non plus pour Piez Blans de sympathie marquée, il le supportait de son mieux et, sans aller jusqu'à désapprouver nettement son camarade, il attendait une occasion de donner son avis.

Cependant les jours s'enfuyaient et, à la pluie d'hiver, succédait une neige qui, à mesure qu'elle tombait, fondait et entretenait par les rues une boue glacée. Jusqu'au fond des tavernes, près du feu, la sensation de froid était si vive que les plus endurcis se rôtissaient les chausses et les semelles près de la flamme et tout fumants crachaient par terre, toussaient et n'avaient guère d'entrain. Seul Piez Blans paraissait insensible. Il poussait Colin dans les coins, lui expliquait on ignorait trop quoi, puis, l'observant, tandis qu'il parlait à son tour, le reprenait avec autorité. Ni François ni Régnier n'étaient dans le secret. Ils se contentaient, de leur place, d'interpréter, selon l'attitude des deux hommes, le sens de leurs paroles. Or, Colin se laissait convaincre et les regards qu'il jetait à la dérobée étaient fixes et brillants. Entre Piez Blans et lui, sans aucun doute, se tramait un

projet qu'ils entendaient ne pas divulguer. Puis Piez Blans disparut.

— Bon voyage ! fit François.

Colin dressa l'oreille.

— Oui, railla Montigny, Dieu le garde !

— Bon, dit Colin. Point ne le connaissez. C'est un rude homme. Il a conquis ses preuves.

— Comme il s'y prend, déclara Montigny, à détrousser les gens hors de Paris, la tâche est simple.

— Peut-être ! lui dit Colin.

Montigny haussa les épaules.

— Je sais, répliqua-t-il ensuite avec humeur, qui te conseille mal, te plaît.

— Et s'il me plaît qu'on me conseille mal?

François tenta d'intervenir.

— Non, fit Colin de sa voix dure. C'est affaire à Régnier.

Mais comme celui-ci opposait, à la querelle que Colin, stupidement, lui cherchait, un méprisant silence :

— Tu es témoin, proclama-t-il en se tournant vers l'écolier avec un petit rire, qu'au lieu de répondre il se tait. Tu le vois. Il a tort. Plus tard, lorsque le temps sera passé, il le regrettera.

— Quel temps? interrogea François.

— D'ici que je revienne.

— Ah !

— Va ! éclata alors Régnier qui écoutait malgré son air. J'en étais sûr. Va ! Va ! Tu en auras, plus que moi, repentir. Piez Blans commande, tu obéis. Ah ! c'est comme tu l'auras choisi.

— Tu es fâché?

— Point, fit Régnier ; garde-toi seulement d'être grisses.

Et il se leva promptement, saisit l'écolier par un bras et sortit sans saluer ni Colin ni personne tandis qu'éberlué François lui demandait :

— Être grisses ! Voyons ! Que veux-tu dire par là, Régnier? Explique-moi. Être grisses ! Quel malheur?

— Oui, un malheur. Un grand malheur, répondit sourdement Régnier.

CHAPITRE VI

De décembre au printemps, Colin resta hors de la ville par les routes, s'instruisant au contact de Piez Blans sur la

façon dont il menait ses hommes à la rencontre des voyageurs. Il partagea sa vie errante et comme lui, l'épée sous le bras, ne fut bientôt qu'un mendiant de plus. Cette existence lui convenait. A travers champs, il marchait fréquemment une partie de ses nuits pour se trouver, au jour, guettant derrière une haie l'instant où, les femmes seules, les enfants et les vieillards demeurant près de l'âtre, il se présenterait. Ses compagnons, dont la plupart étaient d'anciens soldats, des paysans, des colporteurs, des vagabonds, l'endurcissaient dans le métier. Parfois, un ordre de Piez Blans arrivait de cesser toute besogne et d'en profiter pour dormir et s'offrir du bon temps ; parfois, tout au contraire, un lieutenant qui survenait, les pressait de gagner au plus vite tel village qui était désigné et de lui donner, avec une autre bande, l'assaut.

C'était de rudes journées au cours desquelles Colin, faisant merveille, s'occupait moins des coups qu'il portait à des gens sans défense que de la façon dont s'exécutait la manœuvre. Il avait une idée dont il ne soufflait mot car le moment ne lui paraissait pas favorable à son exécution. Piez Blans, qui ne soupçonnait rien mais se félicitait du zèle que Colin apportait à sa tâche, lui expliquait parfois comment il tenait le pays. D'Orléans à Chartres et de Vendôme jusqu'à la Loire, il était seul à commander. Passé ces bornes, d'autres aventuriers de son espèce avaient leurs troupes qui rançonnaient et pillaient sans merci la campagne et menaient joyeuse et généreuse vie. Entre ces chefs de bande, aucune liaison n'existait à moins que, pourchassant sur les terres du voisin les fuyards, ils n'eussent à se prêter main forte et assistance pour se partager le butin. Ils étaient libres. Ils avaient rejeté le contrôle du grand Coesre à qui jadis ils payaient annuellement une redevance variant de cinq sols à deux écus. Ce grand Coesre, chef suprême des gueux, qui habitait Paris, ils en riaient comme d'un épouvantail qui a fini son temps et n'effraie plus personne. De quel droit voulait-il prélever sur chacun cet impôt en argent? Piez Blans, qui était âpre au gain, jurait qu'on l'écartèlerait plutôt que de verser un patard au grand Coesre, et ses amis, les capitaines des régions limitrophes, prêtaient également serment de lui faire banqueroute.

— Qu'il vienne ici chercher sa part, proposait l'un. Je la lui baillerai...

— A coups de pique ! ricanait l'autre.

Et un certain Olim Cernay qui avait des manières de seigneur et portait un chapeau à longue queue par dérision des riches bourgeois qu'il attaquait, déclarait :

— S'il vient, je le veux à moi seul, honnestes gens.

Alors Colin sentait son idée prendre corps, car il entendait, sans le dire, qu'au lieu de rester dans Paris, si le grand Coesre visitait ses sujets et les guidait vers quelque entreprise d'envergure, aucun ne le renierait plus.

— Où donc es-tu? lui demandait Piez Blans quand il s'apercevait que son compaing de l'Escailler s'absorbait dans une sombre rêverie. Regrettes-tu ta vie ancienne?

— Tu te goures, répondait Colin. Laisse aller, tu verras.

— Et que verrai-je?

— Rien encore n'est mouvé, mais un jour se lèvera où tout le pourra être.

Et Colin, embrassant du regard l'horizon de labours et de bois qui s'étendait au loin, clignait ses petits yeux et ajoutait :

— J'en suis sûr.

A s'informer sur place des habitudes et de l'état d'esprit de ces conducteurs d'hommes, il n'employait pas mal son temps. Plus habile que Piez Blans, il se liait très vite, en les flattant, avec les plus hardis, les fréquentait, les questionnait, et quand il leur pouvait parler en confiance, expliquait qu'à ne se point soutenir plus étroitement qu'ils faisaient, ils risquaient à la fin d'être battus et dispersés.

— Ho ! Ho ! répliquaient-ils. Par qui?

Et ils riaient, tant cette idée leur semblait farce et payaient à boire à Colin afin d'égayer ses propos.

Or Colin poursuivait de plus belle et contait que, venant de Paris, il savait qu'une ordonnance avait été ou allait être signée pour l'organisation d'une armée permanente et qu'on en arriverait à compter autrement.

— Mais qui la mènera, lui demandait-on sans rien croire. Il faut quelqu'un qui ait connaissance en cet art et nous combatte l'un après l'autre ! Eh bien? L'a-t-on trouvé?

— Patience ! disait Colin.

Olim Cernay, que ces conversations mettaient toujours en fureur imbécile, lui rétorquait :

— Tu es fol ! Le trouver est possible, mais qu'il soit bon à nous déloger d'où nous sommes, *by god!* Nous le bouterons plutôt hors d'icy, mon compère !

Puis brusquement, passant de la colère à une singulière méfiance, il fixait Colin dans les yeux et ne l'interrompait.

C'est après s'être ainsi fait entendre de chacun et l'avoir secrètement ébranlé dans sa mâle assurance, que Colin décida de regagner Paris. Il rendit son épée à Piez Blans et revint par les routes, à petites journées, s'entretenant tantôt avec des merciers qui portaient la balle sur le dos et tantôt avec des coquins dont il parlait la langue quand ils lui criaient d'arrêter. Le temps, très doux, lui inspirait confiance en son projet et était agréable à marcher. Les pommiers tors avaient des fleurs ; les buissons de petites pousses vertes et, par les prés spongieux, où l'eau s'était tout l'hiver infiltrée, des primevères formaient des dessins aux couleurs brillantes et diaprées. Tout était frais à l'œil, clair, naïf, limpide. L'odeur des terres où le blé commençait de lever, l'odeur des bois, des sources, se mêlaient dans l'air et les oiseaux voletaient, un brin de paille au bec ou, sur une branche, s'égosillaient.

Jusqu'à Paris qu'il aperçut de loin, entre de mols vallonnements, Colin alla du pas d'un homme qu'une idée préoccupe. Mais dès qu'il vit, silhouettés sur le ciel, les hauts murs de l'enceinte, il se hâta et se sentit le cœur sauter de joie. Sur la gauche, entre des peupliers, la Seine arrondissait ses boucles que le soleil aimablement frappait. Des femmes, le long des berges, lavaient du linge qu'elles étendaient ensuite à sécher sur l'herbette. Colin s'en amusa. Il reconnaissait après l'eau courant parmi des îlots, le Louvre, et le Petit Bourbon avec ses grosses tours, ses toits pointus, ses clochetons, et, à droite, les murailles crénelées du quartier des écoles dont les flèches des églises seulement dépassaient.

— Depuis cinq mois, se dit-il en franchissant la porte Saint-Germain dont la voûte suintait et conservait une grande fraîcheur, j'apprendrai du nouveau !

Et, songeant à Régnier, il souhaitait que ce fût lui, par amitié, qui le premier l'en instruisît.

Or François était bachelier lorsque Colin reprit ses habitudes et Colin en eut du plaisir, car il aimait François et lui voulait, à sa façon, du bien. Mais bachelier, quand le sang lui brûlait des plus chaudes convoitises !

— Laissons cela, fit-il. Le temps n'est pas aux balivernes. J'ai mieux à entreprendre céans pour les tous deux con-

vaincre et me les attacher. Ils ne sont sots ni l'un ni l'autre. Tudieu ! Ils me suivront.

La chance lui souriait. En effet, ce samedi dix-huitième jour d'avril où Colin se jurait d'avoir raison de François et de Montigny, furent jugés et condamnés, par la cour du Parlement, deux coquins ou mendiants et une coquine à être pendus et étranglés et, pour ce, on leva des potences hors de la porte Saint-Jacques et de la porte Saint-Denys. On ne parlait partout que du prochain supplice auquel les femmes se préparaient, car elles n'avaient point encore vu l'une d'elles périr de cette sorte. On discutait le point de droit et si une femme — au lieu d'être pendue — ne devait point plutôt être enterrée vivante comme l'usage le voulait. Les hommes, pour la plupart, se prononçaient contre le jugement et surtout les plus jeunes, mais on leur répondait qu'étant bohémienne cette créature devait dépendre des lois de son pays. Elle-même avait choisi la corde. Il n'y avait donc rien à dire là contre. Quant à trop s'émouvoir qu'une coquine rendît l'âme par supplice, c'était en pure perte.

— Bon, estima Colin. Savoir...

Et il feignit d'être indigné pour que François, qui plus qu'un autre se lamentait de cet honteux arrêt, s'abandonnât à sa nature le matin de l'exécution.

Ce matin vint. Dans la plaine, près du Moulin au Vent, ou chemin Saint-Denys, une populace immense, dès avant l'aube, entourait le gibet. Il dressait au-dessus des têtes ses bois funèbres que chacun regardait comme pour la première fois. Colin, Montigny et François, dans la foule, discutaient à voix basse. Colin les excitait. Il leur disait que cette femme n'avait point demandé d'être étranglée ainsi qu'on le contait, qu'elle n'était pas coupable, enfin qu'à tout peser il eût grandement préféré ne point assister à cet affreux spectacle. S'il y était présent, c'était dans le secret espoir que peut-être il n'aurait pas lieu.

— Oui, répondit François. Si Dieu permet !

— Dieu n'a que faire ici, gronda Colin, mais ce qu'ils nomment, l'air contraint, la justice.

— De vrai, fit Montigny.

François, qui était blême, reprit :

— Je les hais.

— Ils ont peur, dit Colin toujours à voix très basse de

crainte qu'on ne lui fît mauvais parti. Peur d'une femme. C'est risible.

François frémit. Il éprouvait une telle pitié pour la malheureuse qui, tout à l'heure, serait saisie par le bourreau, que le sang lui battait dans les veines à coups précipités, puis lui refluait brutalement vers le cœur. Il se sentait la gorge serrée. Il suffoquait.

Régnier lui dit :

— Appuye-toi à mon bras, François.

Mais François ne l'entendit pas. Ce qu'il voyait, autour de lui, des gens, du ciel couvert et, vers la droite, des hauteurs de la butte Montmartre le rappelait à la réalité et cette réalité lui était si pénible qu'il se faisait horreur d'être là, comme les autres, avide il ne savait de quoi.

Une lumière floue, sans rayonnement, éclairait la campagne, aux petits arbres ronds : une lumière irréelle, telle qu'en songe on la voit, immobile, qui frappait les harnais des hommes d'armes là-bas, vers l'échafaud, mais ne les faisait point briller. Elle procurait une sensation baroque, dont François éprouvait les effets et, à mesure qu'il s'en étonnait en lui-même, cette sensation de rêve augmentait et l'envahissait sournoisement.

— Ah ! dit alors quelqu'un. Les cloches !

François se secoua.

— Les cloches ! répéta-t-il.

Ce fut comme une détente et en même temps une anxiété si aiguë que la foule entière frissonna. Tournés vers les murs de Paris, et contemplant entre les tours la voûte de la porte Saint-Denys, hommes et femmes attendaient.

— Les voici, fit Colin en frappant sur l'épaule de François.

A cheval, débouchant de l'enceinte, un cortège avançait, flanqué et précédé d'une si grande affluence de monde que d'eux-mêmes, dans la plaine, les curieux se serrèrent et furent saisis d'un malaise singulier. Lentement, cependant que, maintenant l'escorte dans le chemin qu'elle devait suivre, des archers repoussaient les gens, on voyait approcher, au balancement de leurs bêtes, des cavaliers vêtus de couleurs vives. On les reconnaissait. C'étaient, en grande partie, les huissiers du Parlement et des sergents, qui, roides et sévères sur leurs selles, formaient cinq rangs en profondeur derrière le prévôt tout habillé d'écarlate dont

la monture était également couverte d'étoffe rouge qui descendait jusqu'aux sabots.

Devant cette masse bien alignée qui, parfois, s'arrêtait et, parfois, se remettait en marche d'un compact mouvement, la femme qu'on allait pendre et l'un des condamnés apparurent promenés dans une charrette qu'entouraient des soldats. Ladite femme, « toute deschevelée, revêtue d'une longue robe ceinte d'une corde sur les deux jambes jointes par ensemble au-dessus des genoux, » se tenait de la main à un rebord de la charrette et, regardant dans la direction du gibet, elle était pâle et attentive.

François la vit, comme elle passait à vingt-cinq pas de lui, emportée dans un grouillement d'hommes armés et bardés de fer, et oscillant selon les ornières de la route. Ses cheveux noirs la faisaient paraître livide et ses yeux, grands ouverts, sans peur ni intimidation, avaient un tel pouvoir en fixant la potence que les femmes se signaient.

— Hélas ! Mon Dieu ! gémissaient-elles.

François fut sur le point de se précipiter, mais Colin, qui le surveillait, le retint par la manche.

— Quoi ! souffla-t-il. Tu n'empêcheras rien. Sois prudent. Ce n'est point ici le lieu. Écoute ! Que veux-tu faire?

— Lâche-moi.

— Non, dit Colin.

François se mit à crier.

— Oh ! mais lâche-moi ! Lâche-moi donc !

— Arrête ! gronda Régnier.

Il aida Colin à maîtriser François et celui-ci, quoi qu'il tentât, dut demeurer de force entre ses deux amis. Comment eût-il pu échapper? Tenu par eux, étroitement pressé par des milliers de spectateurs qui se hissaient alentour sur la pointe des pieds, François maintenant haletait. Avec la stupeur d'un homme ivre ou d'un dormeur que l'on vient d'éveiller, il contemplait la plate-forme de l'échafaud sur laquelle, dans un instant, le bourreau et son aide se dresseraient pour accomplir leur œuvre et il souffrait une peine abominable. Bientôt un tremblement le prit et l'agita si fort que Colin et Régnier, échangeant un regard, resserrèrent leur étreinte. François ne s'en aperçut même pas. Il geignait en même temps qu'il tremblait et, d'une voix inintelligible, parfois se lamentait.

— Que dit-il? demanda Colin.

Régnier hocha la tête et François, que la très longue attente dans laquelle un chacun sentait ses nerfs tendus, angoissait, claquait des dents et devenait froid comme glace.

Enfin le bourreau se montra, aidant à monter les degrés aux condamnés qu'on poussait par-dessous et qui furent vus de tout le monde. Une rumeur sourde les accueillit, puis un silence de mort et, parmi ce silence, un huissier commença de lire l'acte d'accusation. Il n'y avait qu'un seul coquin près de la malheureuse, l'autre devant être étranglé à la porte Saint-Jacques durant qu'on pendait celui-ci, mais il ne paraissait ému en rien. On le mena vers la potence et par une sorte de raffinement, que François apprécia jusqu'à verdir d'horreur, on l'exécuta le premier. Restait la femme qui était entravée par des liens et ne pouvait trop avancer. Le bourreau se porta vers elle et, la saisissant dans ses bras, la déposa sous le gibet. Alors, elle apparut à tous si mince et suavement faite que des hommes se détournèrent ou, au contraire, se dressèrent davantage sur leurs plantes afin de la considérer. François ferma les yeux, les rouvrit, se sentit envahi d'épouvante et regardant, avec une affreuse fixité, la bohémienne tendre le col tandis qu'on lui passait la corde, il répétait, tout bas, très vite :

« Corps femenin... corps femenin ! »

— Quoi? grommela Colin d'un ton bourru. Tais-toi !

Et lui-même qui était endurci, demeura comme pétrifié à l'instant où, sur l'échafaud, le bourreau, poussant sa victime dans le vide, se courba puis se releva.

— Allons, venez, dit Montigny au prix d'un grand effort. Partons... François !

— François ! dit à son tour Colin.

— Il faut rentrer, reprit Régnier.

La foule les porta en silence une bonne centaine de mètres sans qu'ils eussent besoin de s'aider dans leur marche. Sur leurs chevaux, les sergents qui avaient fait escorte à ces messieurs du Parlement, se frayaient brutalement la voie, Parfois une des bêtes hennissait et voulait s'ébrouer, mais, maintenue par l'homme qui la montait et lui sciait la bouche, elle se mettait au pas et donnait de la tête en soufflant.

— Vois, dit Colin, tant d'hommes d'armes. Ils ont gagné leur paye.

— Oui, insista Régnier, gagné à déshonneur.

— Mais tout repos, fit de nouveau Colin.

Comme François cheminait auprès d'eux sans desserrer les dents, ils n'ajoutèrent mot et par la rue Saint-Denys, où les gens qui étaient demeurés derrière leurs établis, regardaient revenir les autres, descendirent dans Paris. A la hauteur des Halles, Colin obliqua sur la gauche, gagna la grande rue Saint-Martin que tous trois suivirent d'un air morne jusqu'à l'eau... Là Colin — qui avait son projet — proposa d'aller boire pour se remettre et manger un morceau, et François et Régnier acceptèrent. François eût été n'importe où, au bout du monde, avançant, tête basse, plongé dans ses pensées. Il était sous le coup d'une émotion si forte que, loin d'avoir notion de l'endroit où on le menait, il se croyait encore là-bas près du gibet, parmi la populace et regardant béant, au bout d'une corde, un corps se balançant. Il n'en distinguait qu'un, si frêle et tendre qu'il en avait la chair transie. Un seul. Celui de cette femme qui resterait ainsi exposé plusieurs jours, se roidissant, se durcissant avant de s'amollir et d'égoutter son jus. C'était hideux, ce corps de femme qui n'avait point fini de tourner sur lui-même, imperceptiblement, et de peser de tout son poids. C'était hideux et révoltant et cependant François n'éprouvait pas que du dégoût. Il avait comme un sentiment d'amour et de pitié pour ce corps supplicié, car, selon que la corde s'enroulait ou se déroulait avec le crissement qu'elle a quand on approche l'oreille, il lui semblait l'entendre vivre, et se préparer à un travail secret qui, par dedans, allait l'emplir d'un subtil gargouillement. Ha ! il le savait bien, peut-être? Il en était certain comme de l'odeur puante que le vent rabattait l'été de Montfaucon et mélangeait à d'autres qui venaient de la terre et des arbres pour n'en plus former qu'une. Et au profond de lui, cela le bouleversait, car, à l'odeur, l'image de la bohémienne se substituait et il se désolait qu'elle ne fût plus en vie.

On le tira de ces réflexions, sans qu'il comprît où il était, par des éclats de rire, et plusieurs créatures joyeusement le moquèrent.

— Le beau galant ! fit l'une. Il rêve !

— Je veux savoir à qui? demanda l'autre.

— Non, riposta François.

Mais découvrant Colin et Montigny parmi ces femmes, il se radoucit et regarda de tous côtés.

— Voici ton verre, lui dit Colin.

— Ah !... Bien...

— N'as-tu pas soif?

— Si fait, balbutia François qui, au moment de boire, se pencha vers Montigny et s'informa de l'endroit où ils se trouvaient.

— En l'hôtel de la grosse Margot, dit Régnier.

— Vraiment?

— Et icy caille est Jeanneton, poursuivit-il en attirant par son hennin une fillette assise à son côté.

François sourit et murmura :

— Régnier m'a souventes fois parlé de vous.

— Et de moi? s'informa une plantureuse créature dont les seins arrondis comme deux globes sortaient plus qu'à demi de sa robe de velours. Régnier ne t'a jamais rien dit?

— Oh ! dit François, il n'aurait rien pu dire qui fût assez plaisant et délectable.

— Oyez cela ! minauda-t-elle flattée. Il vous a l'air sec et chétif et sa parole est miel.

— Hé ! c'est, je crois, le diable ! railla Colin.

— Oui, oui... Le diable... Ah ! ah ! ah ! ah ! s'exclama toute la compagnie, qu'il est joli ! Et noir ! Et rusé ! Qu'il a d'astuce !

— La paix ! cria la femme à qui François venait de si habilement répondre et qui, dans la maison, se faisait obéir. Diable ou non, je m'en moque.

Et s'approchant, elle ajouta, en caressant les cheveux du jeune homme :

— Je suis Margot.

François n'en menait pas large. Il était tourné vers Margot et se laissait flatter sans oser lui parler, car elle riait et, fort experte à entreprendre les gens, ne se troublait de rien.

— Range-toi, lui dit-elle. Je veux m'asseoir tout près.

François se recula.

Or, Colin, qui avait entraîné l'écolier et Régnier en ce lieu pour les entretenir du plan qu'il avait dans l'esprit, se mit à raconter comment s'étaient conduits, au moment de mourir, l'homme et la femme que l'on venait d'exécuter. Les fillettes cessèrent de rire. François lui demanda :

— Pourquoi nous tourmenter, Colin?

— Pour ce que, répondit Colin, si tu as quelque honneur, il te convient d'agir.

— Comment cela?

Colin baissa le ton et, comme le mari de Margot s'avançait poliment pour apprendre à sa femme qu'on la mandait ailleurs, il traça un tableau si vivant de la scène du matin que François, brusquement, se sentit frissonner.

— Il faut, disait Colin, qu'entre hommes on ait le courage de s'unir contre pareilles atrocités. D'où je viens, et il nomma Piez Blans, je vous ramène l'engagement de plusieurs capitaines décidés à ne point tolérer davantage qu'on se comporte icy comme on le fait.

— Mais, riposta François, en quoi vous servirais-je?

Régnier dit :

— Cela demande beaucoup d'argent.

— Justement, fit Colin.

— Et où s'en procurer? questionna craintivement François à qui cet entretien paraissait insensé. En as-tu?

— J'en aurai, affirma Colin, si vous me soutenez et me laissez vous expliquer comment le pouvez faire. Chacun des capitaines, pour marcher sur Paris, compte plus de deux cents soldats. Et ailleurs, en les visitant, nous en lèverons d'autres.

— A Dijon? demanda Régnier.

— Oui, dit Colin, et dans Paris aussi, car nous aurons besoin d'avoir en notre ville des compaignons qui feront leur effort. Quant à l'argent, ceux qui se nomment de la Coquille, battront monnaie pourvu qu'on s'y emploie.

François pensait rêver.

— Prenez-moi, leur dit alors Colin, de ces bons vases d'or et ciboires qui sont faciles à dérober de nuit dans les églises ou, dans les coffres, de beaux écus sonnants, deniers, angelots, doubles, nobles. Ils aideront à payer la dépense ; les premiers fondus et frappés ; les autres rangés en très grand soin jusqu'au jour où, pour mieux recruter par campagnes des gueux, ils auront leur emploi. Durant ce temps, j'irai chercher mes gens et les exhorter à se préparer ensemble à frapper le grand coup. Est-ce parler?

— Ha ! répondit François. Oui et non.

— Et toi, Régnier? interrogea Colin en cognant sur la table.

Régnier le regarda et dit :

— Je te suivrai.

FRANCIS CARCO.

(A suivre.)

L'Eternelle Russie

Pour comprendre la psychologie et la mystique du peuple russe, il faut interroger son histoire et les conditions où il eut à se développer, à grandir, car l'influence du milieu a joué en Russie, plus que partout ailleurs, un rôle important. Milieu géographique, mais aussi milieu ethnique et partant milieu historique, car c'est bien la conformation du sol qui amena ce mélange prodigieux de races et de peuples hétérogènes, dont le Russe moderne est le produit (1). Et

(1) Le peuple russe est le résultat d'un croisement du Slave avec le Touranien, du Slave avec l'Iranien, mais surtout du Slave avec le Finnois (race finno-ougrienne). On peut dire, s'appuyant sur des données linguistiques et anthropologiques les plus sérieuses, qu'une bonne moitié du peuple russe, si ce n'est pas plus, est de souche finnoise ou slavo-finnoise et que le reste a en partie des origines iraniennes (sarmato-scythes) ou turco-tatare, quoique dans une proportion bien moindre. Tous ces mélanges se firent à une époque relativement moderne, car la pénétration des Slaves dans la grande plaine russe ne remonte pas au delà des sixième et septième siècles de notre ère. Quant à son expansion elle est encore plus récente, puisque la colonisation slave de la haute Kama et des steppes au delà de la Volga, ne date que du seizième et du dix-septième siècle. Tout ceci fit que le caractère des Russes diffère considérablement du caractère national des autres Slaves, et c'est aussi une des raisons, si ce n'est la toute première, pourquoi le peuple russe a toujours eu et a gardé encore jusqu'à nos jours une profonde sympathie pour les peuples asiatiques avec lesquels il a su toujours s'entendre à merveille.

Par contre, les destinées des peuples slaves de l'Europe occidentale le laissent assez indifférent, exception faite peut-être pour les Ruthènes qu'il sent tout proches

c'est encore la géographie qui nous explique tout ensemble la formation, l'évolution du pouvoir central et la marche et la physionomie des principaux événements de l'histoire russe. A aucun autre pays mieux qu'à la Russie ne convient l'adage célèbre du vieil érudit Ortelius : *Geographia historiæ oculus*.

C'est sous un ciel inclément, dans une nature rude et violente, sur un sol ingrat et presque toujours uniformément plat que se cristallisa ce peuple russe, dont les traits de caractère et les complexités d'âme correspondent à ce qu'il y a d'infini, d'extrême ou encore de chaotique dans ce climat, dans cette nature, dans ce sol même. Aussi la lutte perpétuelle contre les conditions hostiles d'existence fit-elle bien vite de l'homme du peuple « un rude réaliste, un moujik rusé qui, si cela lui est avantageux, s'entend très bien à singer l'idiot. De nature, ce moujik est loin d'être stupide et il le sait. Il a créé beaucoup de chansons tristes, beaucoup de légendes sévères, sauvages, cruelles, composé des milliers de proverbes, où l'on trouve l'expression de sa rude, harrassante expérience de la vie (1). »

Aussi bien serait-il fort exagéré de voir dans le paysan russe un être méditatif s'adonnant presque uniquement à la recherche de la vérité et de la justice, tel que l'ont dépeint les romanciers russes du dix-neuvième siècle. Sa bonté proverbiale elle-même est un trompe-l'œil. On a cité comme exemple de son esprit charitable le fait que dans maints villages sibériens on laissait en hiver sur le bord des fenêtres des provisions destinées à quelques forçats évadés qui, par hasard, auraient passé par là. Mais, outre que ce geste dénotait plutôt un esprit prévoyant, une manière de précaution prise contre des gens affamés et dangereux, il était surtout dicté par une sorte de protestation permanente contre les actes de la justice gouvernementale que le peuple craignait autant qu'il la haïssait. Car, quand il s'agissait de la défense de ses propres intérêts, le moujik n'allait pas par quatre

de lui, puisqu'ils habitent cette Russie du sud-ouest, dont la vieille cité de Galitch lui avait fourni maintes fois aide et assistance. Donc le fameux engouement pour les frères slaves, qui n'apporta à la Russie que déboires et tristesses, fut en réalité une plante de serre soignée par une poignée d idéologues peu familiers avec les vraies origines et les aspirations de leur pays.

(1) Maxime Gorki, *O rousskom krestianstvé* (Propos sur les paysans russes), Ladijnikov, édit. Berlin, 1922.

chemins, et je songe aux représailles terribles dont il usait contre les tziganes nomades, voleurs de chevaux.

Que si l'on objecte la religiosité, le mysticisme russe, il faut bien dire que là non plus nous ne trouvons que de vagues succédanés de la charité chrétienne. Les questions des dogme et les articles de foi, le moujik les ignore habituellement ou les abandonne à d'autres. Ce qu'il cherche dans la religion, c'est bien moins des leçons de morale évangélique, des préceptes de perfectionnement intérieur que des émotions fortes, voire morbides. Et là-dessus, l'église orthodoxe lui a toujours donné satisfaction avec ses offices, ses rites et ses miracles. Rien de plus terrifiant dans sa nudité mystique que cet « hymne des Chérubins », *Kherubu*, de la vision prophétique d'Ézéchiel, qui à l'élévation clame l'extase et la terreur sans borne de l'être humain devant le grand mystère de la transsubstantiation divine, ou encore les premières notes du psaume *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus*, qui prépare à l'avènement de la bienheureuse Parousie.

Toujours et partout apparaît la recherche de ce qui terrifie ou de ce qui fait chavirer le corps et l'âme : une telle recherche est bien plus de l'ordre des sensations physiques que de l'ordre de la contemplation pure. Pour le peuple russe, en effet, ce ne sont point les quatre évangiles qui forment la clef de voûte de son édifice religieux, mais le sombre et sibyllique livre de l'Apocalypse. Dans la représentation plastique de Dieu même, de Ses actes et de Ses châtiments, le Russe manifeste en premier lieu tout ce qui peut frapper l'imagination ou faire tressaillir le corps. « Le tsar russe doit être terrible, cruel ! » disait un homme du peuple à Maxime Gorki. Mais bien avant le tsar, le Dieu russe se présentait à ses fidèles sous les traits durs et émaciés d'un ermite illuminé. Ce Dieu, pouvait-il être miséricordieux, pouvait-il pardonner, aimer? Mystère ! Tout ce qu'on savait de lui c'était qu'il réclamait obéissance et soumission, qu'il exigeait la prostration complète de l'être devant sa volonté et sa puissance. Une telle conception est bien loin de celle du poète Tutchev, qui représentait le Christ cheminant, tel un simple pèlerin, par les routes et les sentiers de l'immense Russie, bénissant villes et bourgades, châteaux et chaumières. Non, le Dieu russe n'était point cet être de lumière et de pardon ; il n'avait point béni la terre, tout au contraire,

il l'avait touchée du glaive, rouge du sang des martyrs. Voilà ce qui fait du moujik un être à part, situé en dehors de la communauté européenne-occidentale ; c'est sa mystique, c'est son regard sur la vie, c'est aussi l'angle, tout spécial, sous lequel il envisage ses rapports avec l'autorité suprême de son pays.

Sur ces points essentiels, il n'y aura jamais rien de commun entre le peuple russe et l'homme occidental, comme il n'y eut jamais rien de commun entre lui et l'intellectuel russe, en dépit des efforts que celui-ci tenta pour l'endoctriner et l'amener à sa conception des choses. Des générations entières de jeunes *intelliguentes* s'étaient vouées à répandre dans le peuple les bienfaits de la culture européenne. Leurs efforts furent presque toujours vains. Le moujik sentait d'instinct que ce qu'on lui enseignait ne pouvait lui convenir. S'il acceptait ce qui était susceptible d'améliorer son existence matérielle, on le retrouvait hostile et rentré en lui-même dès qu'on lui parlait de changements possibles dans sa conception du pouvoir ou de ses rapports avec lui.

*
* *

Bien que les liens ethniques et spirituels qui unissent les Russes aux Slaves proprement dits soient si faibles que l'on peut affirmer que l'histoire de la race slave et l'histoire de la Russie sont deux choses distinctes, il faut néanmoins reconnaître que les principes politico-sociaux des anciennes tribus slaves, entendez la communauté dans la possession du sol et le partage des produits du travail commun, ainsi que le gouvernement par la volonté de tous, ces principes eurent l'existence la plus longue et la plus stable dans les plaines de la Russie méridionale. Mais leur rigidité première s'atténua au cours des siècles et au contact d'autres peuples. C'est ainsi que dans « le pays de Kiev » (1), où la vie au temps de la pénétration slave se concentrait principalement dans les villes et les bourgades, les nouveaux arrivants durent s'occuper de négoce, du troc et de la petite industrie avant de s'adonner d'une façon efficace à l'agriculture et à l'éle-

(1) C'était là le *Reidgotaland* de la Saga héroïque des Goths, le *Gardariki* (royaume des villes) des anciens Scandinaves, enfin la contrée dont fait mention quelques siècles plus tard la « chanson des Niebelungen » en l'appelant *daz land zu Chiewen*.

vage (1). Ce n'est que trois ou quatre siècles plus tard qu'ils purent appliquer intégralement leurs théories collectivistes relatives à la possession de la terre. Encore cette transformation des proto-Russes en purs villageois ne fut-elle que partielle, car l'esprit de vagabondage, la manie ambulatoire, n'abandonna ce peuple ou ne modifia son existence officielle qu'à l'époque des tsars, quand il fut définitivement « attaché à la glèbe » par des lois draconiennes.

Ainsi, et à l'encontre de ce qui s'était produit en Europe occidentale, l'évolution politique et économique de la Russie eut comme point de départ le commerce et la cité. La Cité fut gouvernée tout d'abord par les aînés de chaque famille. Plus tard, lorsque les cités se liguèrent entre elles pour un temps plus ou moins long, elles furent gouvernées par un prince élu à la majorité des votants. Mais dès que le christianisme s'implanta définitivement en terre russe, les moines et les prêtres grecs venus de Byzance s'employèrent à substituer aux principes électifs le principe du pouvoir par la grâce de Dieu. La chose ne fut pas facile à faire admettre par les Russes. Même au temps de la splendeur de Kiev (dixième-douzième siècles), le peuple ne voulait voir dans son prince que l'élu de son choix, celui qui régnait et gouvernait par la volonté de tous et qui, de ce fait, n'était que le premier parmi ses pairs. Chaque fois que le prince faisait mine de s'éloigner du peuple en s'entourant d'une cour nombreuse ou d'une armée de mercenaires, chaque fois qu'il tentait de se recueillir dans un « splendide isolement », le peuple allait le relancer dans sa retraite, le harceler de ses

(1) Les villes russes, sauf deux ou trois exceptions, ne furent pendant fort longtemps que de pauvres bourgades, mais elles avaient leur utilité comme soutien du pouvoir, comme centres du commerce et de réunions publiques pour un peuple qui ne rêvait que négoce et palabres. La campagne russe à cette époque n'existait pour ainsi dire pas. L'État, c'était la ville, toute l'activité politique et économique de cet État était concentrée entre les murs de la cité. Cependant ces villes ne constituaient point des marchés agricoles, car du temps des premiers Russes, l'agriculture se trouvait à un niveau très bas. L'absence d'entrepôts agricoles et industriels plus ou moins vastes, ainsi que l'absence de fortunes particulières, sont attestées par le nombre fort restreint d'esclaves employés à cette époque aux travaux des champs et de la vie domestique. Cela ne veut pas dire que l'esclavage n'existait pas dans la Russie méridionale. Seulement, on ne gardait pas les esclaves pour soi ; on les vendait et cette vente constituait l'une des branches les plus lucratives et les plus florissantes du commerce extérieur des principaux centres de la Russie kiévienne.

exigences et de ses reproches ou se révoltait ouvertement.

Kiev étant une ville exclusivement marchande, surgie au nœud de routes commerciales, tous les princes de Kiev furent des commerçants et des hommes d'affaires, toujours à la recherche de nouveaux marchés et de nouveaux débouchés ; ils pillaient leurs voisins pour leur propre compte ou pour le compte des communes dont ils étaient les chefs. Un jour vint où leurs intérêts personnels primèrent à leurs yeux les intérêts de leurs concitoyens, et où les étrangers qui les entouraient furent si nombreux que, mécontents de jouer le rôle de satellites, ils voulurent occuper les premières places dans l'administration du jeune État russe. Le peuple fit alors son geste traditionnel de balayer l'espace (*makhnoul roukoï*) et se détourna de ses princes. Ainsi Kiev, la splendide cité, fut abandonnée à son sort bien avant que les hordes de Baty aient frappé à ses portes (1240). « Quand il s'agit de manger et de boire, on va à Kiev, mais quand il s'agit de défendre Kiev, il n'y a plus personne, » remarque une chanson de l'époque. Une autre chanson s'exprime en ces termes : « Il y a beaucoup de gens pour manger et boire à Kiev, mais il n'y a personne pour le défendre (1). »

Ce n'est que plusieurs siècles plus tard et dans d'autres lieux que fut repris le contact entre le prince et son peuple. Les premiers grands-ducs moscovites, les premiers tsars, tous ces « ramasseurs de la terre russe » (*sobiratély zemli rousskoï*), bien qu'ils fussent déjà des autocrates et se crussent les oints de Dieu, — croyance qui leur fut suggérée par cette église orthodoxe qui, en sachant se faire humble et obéissante, cachait au fond de son âme un immense orgueil et une intolérance illimitée, — ces princes sentirent qu'il leur fallait se rapprocher du peuple. Leur autorité, en effet, était encore précaire ; ils étaient en luttes ouvertes ou sourdes avec les envahisseurs tatares et les souverains étrangers, et leurs caisses étaient vides. Le peuple était le nourricier des princes, et il ne demandait pas mieux de continuer à l'être, à la condition, toujours la même, de les considérer comme l'émanation de leur propre volonté et la personnification de leur propre personnalité. Mais pour aboutir à une union fondée

(1) Kircha Danilov, *Recueil d'anciennes poésies russes* (Sbornik Kirchi Danilova). Édition de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, 1901 et 1908.

sur des conditions si contraires à la vie d'un grand État, il fallait trouver un compromis qui, tout en satisfaisant le rêve ou les aspirations du peuple, ménageât l'amour-propre du prince et ne gênât en aucune façon la marche de la machine gouvernementale. Ce compromis fut trouvé par les hommes d'église, qui recueillirent pieusement ce legs byzantin qui eut tant de succès dans la Moscou des tsars. « Il est impossible aux chrétiens d'avoir une église sans avoir un tsar ; la royauté (*Tsarstvo*) et l'église (*Tserkov*) marchent de pair dans une étroite alliance. On ne peut séparer l'une de l'autre. »

Le mysticisme et l'extrême confiance du peuple russe aidant, on élabora une de ces formules singulières qui eurent toujours un tel attrait sur les Russes ; on créa la légende du « tsar des moujiks ». Ainsi le prince gouvernait par la grâce de Dieu puisqu'il était son oint. Mais ce n'était là qu'une formule, car le Dieu qui lui donnait le pouvoir n'était autre que celui que le peuple russe portait dans son cœur depuis le jour où descendit sur lui le Paraclet, principe de toute vie. Peuple théophore, le peuple russe gouvernait par le choix de Celui en qui il vivait et qui vivait en lui. L'âme du peuple, parcelle de son Créateur, retournait à son principe et vivait en ses actes.

Cette idylle entre le tsar et son peuple, ou mieux encore, ces noces spirituelles entre l'autocrate et la plèbe, durèrent tant que le prince gouverna en personne. Le dernier des tsars moscovites qui fût vraiment le tsar des moujiks, — Ivan le Terrible, — et bien qu'il n'écoutât que rarement la voix de son peuple, régna néanmoins en son nom et pour son bien (à tout le moins en était-il pleinement convaincu). S'il supprima brutalement les derniers vestiges de la féodalité et des gouvernements locaux, ce ne fut point uniquement par haine ou par refus de partager avec d'autres les prérogatives du pouvoir ; il avait le sentiment d'incarner ainsi l'idéal populaire. Et si le peuple le craignait, on peut dire que c'est à lui qu'on doit la légende sanglante qui entoure le nom d'Ivan. Dans le folk-lore populaire, nous ne rencontrons point cette silhouette tragique, cette face terrifiante que nous a transmise l'histoire, l'histoire officielle surtout. Ce qu'on peut assurer, c'est que le sort cruel qu'Ivan réserva à la noblesse de son pays ne toucha aucunement le moujik. Depuis de longs siècles, ces boyards et ces fonctionnaires

(*prikaznia liudi*), qui se tenaient entre lui et le pouvoir suprême, il les haïssait de toutes ses forces et cette haine ne fit que progresser au cours des âges. A ses yeux, c'étaient eux qui l'empêchaient de se rapprocher du « petit père le tsar » (*tsar batiouchka*), qui le spoliaient des richesses qui lui étaient dues, qui le faisaient travailler au-dessus de ses forces, qui vivaient d'une autre vie que lui et qui avaient des intérêts qu'il ne comprenait point. Aussi bien, lorsque le tsar rabrouait ces « buveurs de sang » (*krovopiitzi*), jusqu'à les faire exécuter, ou lorsqu'il les envoyait en exil dans quelque monastère isolé, c'était tant mieux, c'était la justice du tsar qui ne se trompe jamais. Le moujik, qui n'escomptait rien de bon de la part du bojarine ou du scribe, ni honneurs, ni fortune, attendait toujours le jour où il pourrait se débarrasser d'eux ; et si, en leur présence il pliait l'échine, car il fallait être prudent, il leur crachait dans le dos ou composait sur eux des chansons ou des proverbes des plus sanglants, comme celui-ci : « Le tsar gratifie, le valet oublie » (*jalouet tsar da né jalouet psar*).

A la mort d'Ivan IV le Terrible, le pacte fut rompu une fois encore. Le peuple mécontent de son tsar, créature et esclave des nobles, des scribes et du clergé, se détourna de lui. Et ce furent les années des sanglants troubles moscovites.

*
* *

Les étrangers furent toujours très nombreux en Russie, mais surtout à partir du moment où les souverains russes eurent l'idée de camoufler leur pays en état européen. Quand je parle d'étrangers, je ne songe pas, comme le font d'aucuns, à mettre en ligne de compte les descendants des maisons princières et seigneuriales lithuaniennes, tatares et même scandinaves, car autant vaudrait considérer la moitié du peuple russe lui-même comme étranger à son pays. Non, les étrangers dont je veux parler venaient de l'Europe occidentale ou méridionale et, soit qu'ils fussent appelés en Russie par le tsar, soit qu'ils s'y rendissent de leur propre gré, appartenaient aux différentes couches de la bourgeoisie européenne et possédaient dans la majorité des cas un métier, des connaissances plus ou moins vastes et profondes, une profession qui pouvait être utilisée d'une façon ou d'une autre. Bref, des commerçants, des militaires de grades infé-

rieurs, ou des spécialistes de tous genres, médecins, ingénieurs, artisans, artistes, comédiens, etc... Toute cette catégorie d'étrangers eut un rôle très utile dans le développement de la Russie, dans l'ordre matériel, mais elle n'eut aucune influence sur l'évolution politique de la Moscovie, sur sa vie morale et sur l'ensemble de sa vie familiale. Le peuple ignorait ces étrangers à peu près totalement, et n'avait avec eux que des relations extrêmement vagues. Les tsars de Moscou, tout en utilisant leurs services ou leur savoir dans la plus large mesure, les tenaient d'ailleurs à l'écart du peuple ; sans doute craignaient-ils qu'ils ne lui communiquassent quelques-unes de leurs idées, rarement bonnes pour les cervelles russes ; ils voulaient par ailleurs les protéger contre des sévices toujours possibles. Car le peuple russe était sournoisement xénophobe, par raisonnement, et aussi par atavisme. Mais il méprisait les étrangers plus qu'il ne les haïssait. Il les considérait comme des intrus ou des mendiants ; il ne pouvait concevoir, en effet, qu'on pût quitter son pays et aller vivre ailleurs si on valait tant soit peu ou si on avait quoi que ce soit à se mettre sous la dent. En outre, et c'était là le plus grave, les étrangers étaient à ses yeux des incroyants, des non-orthodoxes. Ils parlaient une langue qu'il ne comprenait pas, ils menaient un genre d'existence qu'il désapprouvait. Bref, le *niemetz* (1), nom collectif que pendant fort longtemps le peuple russe donna à tous les étrangers, était un être méprisable, mais il ne devint dangereux et haïssable que bien plus tard, à l'époque dite « pétersbourgeoise », quand le Russe vit clairement que cet étranger, se mêlant à la noblesse et aux fonctionnaires de son pays, s'enhardit jusqu'à vouloir prendre une part dans le gouvernement. Ajoutons cependant que les étrangers qui vinrent en Russie, au temps des empereurs, étaient d'une autre espèce que ceux qui les avaient précédés. Parmi eux, il y avait un nombre considérable d'aventuriers de toutes sortes.

Ce fut évidemment une faute au point de vue russe que de donner aux étrangers trop de prise sur les destinées de la Russie ; mais, ne voulait-on pas l'européaniser? Les tsars de Moscou, qui connaissaient bien leur peuple et qui pro-

(1) Car pour lui ils étaient tous « muets » (*nemoï*) et non point seulement *Allemands*. Le mot de *niemetz* pour désigner l'Allemand proprement dit ne fut que bien plus tard en usage.

fessaient presque à l'endroit de l'étranger les mêmes sentiments que le dernier des moujiks, n'avaient jamais laissé le *niemetz* s'immiscer dans les affaires du gouvernement. Mais Pierre, génie turbulent et universel, passa outre en écartant ce préjugé. S'il avait pu entrevoir à quels excès cette européanisation à outrance, cette invasion étrangère devait finalement aboutir, sans doute aurait-il mis un frein à ces réformes hardies ; à tout le moins les aurait-il adaptées à la structure mentale de son peuple. Mais il mourut sans laisser d'héritiers dignes de son nom, et sans indiquer la ligne qu'ils devraient poursuivre ; car, son soi-disant testament politique, n'est en réalité qu'un faux.

Sous le règne des successeurs de Pierre, descendants de princesses allemandes, — mi-allemands eux-mêmes, — les étrangers et principalement les Allemands, régnèrent en maîtres. L'armée, la marine, la magistrature, la diplomatie et les ministères regorgeaient d'étrangers, d'origine germanique pour la plupart. Firent-ils du bien à leur pays d'adoption? Le fait certain, c'est que, ne connaissant que bien mal le long passé de la Russie, ils lui imprimèrent une direction politique et un développement spirituel tout à fait contraires à son tempérament, à sa structure et à son histoire. Venus de milieux divers et de divers pays, choisis au gré des caprices ou des sympathies de leur protecteur ou protectrice, ils ne purent donner à la politique russe que des impulsions passagères et bien souvent contradictoires, grâce à quoi la Russie pendant un siècle et demi marcha à la remorque de l'Europe, et d'un pas mal assuré.

Quant aux descendants de ces étrangers qui firent souche en Russie, ils se trouvèrent assimilés à ce point qu'ils perdirent dans un laps de temps très court une grande partie des particularités ethniques et de l'esprit de leurs aïeux. Un tel phénomène n'est pas unique dans les annales de la Russie. De tous temps, l'empriste que la terre russe et le milieu russe exercèrent sur les étrangers fut très grande et très profonde, à ce point que l'origine même de beaucoup d'entre eux est aujourd'hui contestée ; c'est le cas, par exemple, de ces princes normands et germains qui apparurent en conquérants à l'aube de l'histoire russe. Et ce qu'Arthur de Gobineau a écrit des tribus slaves du début de notre ère, peut s'appliquer au peuple russe tout entier. « Les Slaves formaient le marais stagnant où s'engloutissaient, après quelques

heures de triomphe, toutes les supériorités ethniques (1). » La plaine russe rappelle, à s'y méprendre, ces marais mouvants qui engloutissent les êtres et les choses et les rejettent, quelque temps après, tout imprégnés d'eux-mêmes et transformés.

* * *

Grâce à l'affranchissement des serfs et à la réforme agraire du tsar Alexandre II, on avait pu espérer qu'une concorde, une trêve de Dieu s'établirait entre le peuple russe et les classes dirigeantes du pays. Mais le moujik, insatiable et toujours persuadé que les messieurs des villes ne songeaient qu'à le berner, accueillit les présents de son « petit père » avec une grande circonspection. Il dit « merci », mais il pensa : « On me jette cet os pour ne pas me donner tout le morceau ; » puis il se referma en lui-même pour ronger son frein tout à son aise. L'empereur Alexandre voulut pourtant être le « père » de son peuple, à tout le moins pendant les premières années de son règne. Si plus tard il s'en désintéressa, la faute en fut à ceux qui lui présentèrent le peuple sous un faux jour et aussi à cette *intelliguénzia*, nourrie de sotte idéologie, qui voulut arracher des libertés politiques par le terrorisme, sans savoir même si ces libertés à la mode occidentale étaient du goût de ce peuple dont elle se croyait, ou tout au moins se proclamait, le défenseur.

Alexandre III s'imagina être le « tsar des moujiks » parce que physiquement et mentalement il leur ressemblait. Il chaussa des bottes à la russe, se coiffa d'un bonnet d'astrakhan et obligea tout son entourage à l'imiter. Poursuivant la soi-disant russification de l'Empire, il mit à la porte quelques vieux généraux et fonctionnaires dont les noms avaient une consonance plus ou moins germanique, et pour prouver qu'il savait sacrifier ses convictions personnelles quand il s'agissait du bien de son peuple, il écouta debout *la Marseillaise*. Mais, d'autre part, il lâcha la bride à la noblesse terrienne, l'ennemie jurée du peuple, sous prétexte qu'il fallait récompenser son dévouement au trône ; il fit dans l'administration locale des réformes propres à bouleverser la vie privée du moujik, il cajola le clergé orthodoxe sans se

(1) Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. II. (Édit. 1884.)

douter de son peu de prestige dans les campagnes ; et c'est ainsi qu'il crut justifier ce surnom de « tsar des moujiks », que quelques slavophiles attardés aimaient à répéter après lui dans des réunions mystico-policières. Le peuple comprit très vite que le chemin vers le tsar continuait à lui être fermé. Il considéra dès lors le châtelain de Gatchina (c'était la résidence favorite, très discrète et éloignée de la capitale, du tsar Alexandre III) comme une de ces fausses divinités que l'humanité adorait au temps où elle ne connaissait pas le chemin qui mène vers le Dieu vivant, le Dieu de lumière et de miséricorde.

Ayant réussi à créer autour de lui le vide le plus complet, ayant plongé la Russie dans une espèce de sommeil léthargique, Alexandre III mourut. Et la couronne de Monomakh échut à Nicolas II, à l'homme le moins préparé pour régner sur un pays immense qui cachait sous une surface calme et plate tout un monde de contradictions, de haines, et de crimes. Aussi la machine gouvernementale, qui travaillait au ralenti et sans grand espoir de voir ses pièces fatiguées être remplacées par des pièces neuves, faillit s'arrêter soudain au temps de la malheureuse campagne de Mandchourie. Ce qui s'était produit à la fin de la guerre de Crimée se répétait une fois encore sur un autre plan, il est vrai, mais avec des conséquences qui pouvaient être aussi funestes, sinon davantage.

Pendant de longues années, Nicolas Ier avait su terroriser l'Europe, en lui suggérant que sur son simple geste une innombrable armée inonderait l'Occident. Vint la guerre de Crimée et on s'aperçut que les menaces du tsar n'étaient que paroles vides. Pour sauver *son honneur*, Nicolas Ier but la ciguë que lui présenta le docteur Wylie. Il ne resta à la malheureuse Russie que la bravoure et l'abnégation des enfants de son peuple pour sauver *son honneur à elle*. Mais après la campagne de Mandchourie, les petits-fils des braves qui tombèrent à Balaklava et à Malakoff se dirent entre eux : « Cela ne se passera pas ainsi. Il nous faut des compensations. » Et, rentrés chez eux, ils mirent le feu aux châteaux des nobles terriens, ils emmenèrent leurs troupeaux, saccagèrent leurs récoltes et leurs jardins et... attendirent qu'on leur donnât les terres des nobles. Mais au lieu de leur donner ces terres, le gouvernement leur expédia des détachements de représailles (*karatelnia otriadi*) qui mirent bien vite les moujiks à la raison, en pendant et en fusillant

un certain nombre d'entre eux. Et alors ces moujiks se dirent une fois de plus : « La prochaine fois, ça ne se passera pas comme cela... » Et ils tinrent parole.

Cependant et bien que le trône eût failli chavirer, on oublia en haut lieu, et l'avertissement sanglant des campagnes et la défaite militaire. Le moujik n'était-il pas toujours le même : un grand enfant prompt à la colère, mais aussi prompt à s'amender? N'aimait-il pas toujours son « Petit père » le tsar? Par ailleurs, on trouva un lien qui devait unir davantage encore, tout au moins spirituellement, le pouvoir avec le peuple : un moujik authentique, presque illettré, mais empreint, disait-on, de ce mysticisme profond qui est l'essence même du peuple russe, fut placé à côté du trône. Comme conseiller, comme chapelain, comme porte-parole ou comme bouc émissaire? Il n'importe. Car Raspoutine fut tout cela ensemble et séparément. Il donna des conseils, mais on ne les suivit que dans des cas futiles, car qu'est-ce qu'un changement de ministre ou de haut dignitaire dans un pays autocratique, si ce n'est une chose futile? Le ministre d'un tsar n'est en réalité qu'un exécuteur de ses ordres (1). De même bien peu de gens prirent au sérieux les avertissements de Raspoutine. Il est vrai qu'ils furent toujours donnés dans un langage quelque peu sibyllin, mais c'était là la langue du peuple russe et surtout de ces « illuminés », de ces « glossolales » qui pullulent dans le pays. Cet homme qui avait, tel un chien, le pressentiment inné du malheur, qui flairait la mort à distance, avait prédit maintes fois que sa disparition d'entre les vivants entraînerait la chute du trône. On en avait ri, même autour de la famille impériale. Un voyant, un initié, ce moujik illettré, peu intelligent encore que fort rusé? Et pourtant tout ce qu'il avait craint s'est

(1) Ainsi un ministre et non des moindres, pour plaire à la tsarine et aussi pour conserver son poste, se laissa-t-il un jour convaincre que pour guérir d'une maladie tenace, il n'y avait rien de mieux que de rester quelques heures couché sous l'icone miraculeuse de Saint-Séraphin de Sarov, dont toute la famille impériale faisait grand cas. Il guérit effectivement, mais cela ne l'empêcha point de devenir franc-maçon après la Révolution.

Un autre ministre obtint son poste grâce à l'intervention du jeune héritier du trône qu'il avait charmé par une imitation incomparable du chant des oiseaux et du cri des bêtes. Évidemment ces dons de société pouvaient fort bien cacher des qualités d'homme d'État. Mais il paraît que ce ministre ne put jamais les montrer, étant trop occupé à sauter à pieds joints sur des tables pour imiter une panthère en colère, à la grande joie du tsarevitch.

réalisé. Coïncidence, dira-t-on. Peu importe le mot, le fait seul est intéressant.

Certes, Raspoutine ne fut jamais sciemment le porte-parole du peuple auprès du tsar. Il avait tout d'abord ses passions et ses lubies à assouvir, mais le peuple se reconnaissait en lui, se reconnaissait même dans ses travers et ses tares. Il le méprisait un peu, ainsi qu'il se méprisait lui-même parfois, mais il ne l'aurait jamais assassiné.

Ainsi beaucoup de ce qu'on a dit, et de ce qu'on écrit encore sur le *starётz* de Tsarskoïé-Selo, ne correspond aucunement à la vérité. La raison en est que bon nombre de ces « on-dit » et de ces écrits émanent d'Européens occidentaux qui ne connaissent qu'imparfaitement l'histoire fort compliquée de la Russie, et n'ont aucune idée de l'esprit russe et de l'âme de ce peuple. Ce qui leur paraît monstrueux, exceptionnel, illogique ou criminel, peut l'être effectivement, mais ne l'est plus dès qu'on le transpose sur le plan russe. Quant au reste de la littérature raspoutienne et de la légende qui s'est formée autour de son nom, elle fut écrite et composée uniquement par ces Russes européanisants, qui cherchent à se désolidariser de l'esprit populaire russe et essayent de cacher, comme une chose honteuse, tout ce qui est l'émanation directe du sol de leur patrie. Ainsi les uns ne savent pas et les autres volontairement oublient que de tous temps les tsars de Moscou aimaient à s'entourer, non seulement de bouffons et de jongleurs, mais aussi de ces simples d'esprit (*yurodivii*), de ces voyants, de ces glossolales (*klikouchi*) dont la masse populaire était si riche et si éprise. Tous ces gens donnaient des conseils et on les écoutait parfois, mais ils représentaient surtout, aussi bien aux yeux des tsars que pour la conscience populaire, un des chaînons qui reliait le peuple à son tsar par-dessus la tête des boyards et des dignitaires de la cour : lien mystique, symbole de stabilité pour le trône, et, pour le peuple, gage naïf, mais touchant, de la fidélité du souverain au pacte existant entre lui et son peuple. Ainsi Nicolas II ne fit que suivre, inconsciemment sans doute, la tradition moscovite de ses lointains devanciers sur le trône de Russie en rapprochant Raspoutine, l'homme du peuple, de son auguste personne. Mais comme les temps étaient changés, comme les gestes et les paroles de l'empereur de Russie au vingtième siècle ne pouvaient plus passer inaperçus comme ceux de maints souverains mosco-

vites des siècles passés, on cria au scandale, on fit mine de se voiler la face et l'on proclama la déchéance d'un régime qui vivait des conseils d'un moujik ivrogne et débauché. Mais, en vérité, la déchéance du régime avait d'autres causes. Elle provenait surtout de ce que le tsar n'était que l'ombre de l'ombre du monarque que le peuple russe s'était habitué à imaginer. Et je trouve une illustration du fait que j'avance dans les *Notes et Souvenirs* de Maxime Gorki. C'est un homme du peuple arrivé à une certaine situation sociale qui parle :

« Je vivais, dit-il, dans une ivresse de tous mes sentiments, quand je reçus un coup assourdissant. On me présenta au tsar Nicolas II. Il fut plein de bienveillance et même me donna cette bague avec un rubis... Il y avait de l'éclat autour de lui, de la magnificence extérieure, mais tout cela, c'est du clinquant ! Je vis ainsi devant moi, non pas le tsar de mon imagination, l'essieu spirituel qui pénètre tout, l'axe de la vie du peuple, le maître de mes rêves, pas même un grand homme, mais un petit bonhomme sur des jambres ordinaires, une personne ordinaire. Il est affable, il est bienveillant, mais c'est tout... »

Quant au scandale dont parlait le monde, il consistait surtout dans le fait que, grâce aux journaux que le gouvernement de Nicolas II avait à sa solde dans les grandes capitales européennes, il put aisément convaincre l'opinion publique européenne, non seulement de la force de la Russie, mais aussi de la stabilité du régime existant (1). Ce fut certes

(1) Cependant quelques personnes en Europe occidentale savaient à quoi s'en tenir, mais gardaient jalousement la vérité pour elles seules. C'est ainsi que je trouve en feuilletant les *Souvenirs du dîner Bixio* de Jules Claretie (« Revue de France », 1er août 1923) les propos que voici :

« Vendredi 6 janvier 1905 (c'est le moment du conflit russo-japonais).

« Nous avons pas mal parlé de politique. La Russie et le Japon, etc...

Casimir-Perier dit :

— En Russie, il n'y a d'organisé que le vol.

Poincaré regrette que la France témoigne de sa mauvaise grâce inutile envers le Japon, au profit d'un allié qui ne constitue pas un appui.

— Je puis parler de la Convention militaire, dit Galliffet, puisque je l'ai connue avant d'être ministre de la Guerre. Il y a dans le traité toutes les échappatoires possibles de la part de la Russie.

Il croit que les défaites russes continueront après la prise de Port-Arthur. Les Russes sont surtout admirables pour aller occuper tel ou tel bastion et passivement y tenir.

« Le pauvre tsar doit être fort ennuyé et attristé.

« Qu'est-ce qu'un pays gouverné autocratiquement et où il n'y a pas d'autocrate? »

un tour de force, mais qui réussit brillamment, car n'est-ce pas lui qui engendra aussi bien la légende du « rouleau compresseur » que l'autre, celle qui a trait aux « placements de pères de famille »?

Aussi tout cet échafaudage de parade, de mensonges et de tricheries, ne put durer indéfiniti vement. Vint un moment où tout craqua : confiance, force, prospérité. Le malheureux tsar Nicolas II fut ignoblement assassiné au fond d'une cave et il eut pour épitaphe ces vers de Henri Heine, tracés par une main étrangère et trouvés sur l'un des murs de la chambre même du crime :

Balsazar ward in selbiger Nacht
Von seinen Knechten umgebracht (1).

Ainsi finit le règne des tsars moscovites.

Les bolcheviks en s'emparant du pouvoir, chose qui leur fut étrangement facilitée par l'imprévoyance et la faiblesse du gouvernement provisoire, divisé par des luttes intestines et nanti d'un credo politique qui s'adaptait fort mal à la réalité russe, les bolcheviks — ils l'ont eux-mêmes reconnu plus tard — ne croyaient pas s'enraciner profondément dans le sol de ce pays. C'est qu'ils ne connaissaient qu'imparfaitement l'esprit du paysan russe. D'autre part, ils surestimaient, tout au moins au commencement de leur règne, la valeur et la capacité de résistance de leurs ennemis politiques. Ce n'est qu'après avoir constaté avec quelle unanimité et promptitude la « société » russe s'éclipsa de l'arène politique et économique de son pays, que les bolcheviks virent clairement qu'avec ces gens-là il n'y avait pas à se gêner. Mais ce qui a raffermi leur pouvoir et l'a fait durer, c'est incontestablement les interventions armées des Koltchak, Denikine, Wrangel et autres. Il fallait bien mal connaître le peuple russe pour croire qu'il ouvrirait ses bras, si ce n'est son cœur, à quelques généraux tsaristes soutenus par l'étranger, sous prétexte que ces généraux venaient le délivrer du joug bolcheviste. Certes du joug bolcheviste, il n'en voulait point, mais il redoutait plus encore, l'ayant subie pendant de longs siècles, la mainmise des nobles-châtelains (*pomest-*

(1) « Balsazar fut, dans cette même nuit, par ses esclaves, assassiné. » (Cf. Nicolas Sokoloff, *Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe*, Payot, Paris, 1924.)

chiki) et fonctionnaires tsaristes (*tchinovniki*) que lui promettait, il le sentait fort bien, la victoire des forces blanches. Ah ! si seulement au lieu de ceux qui venaient vers lui avec l'idée de le sauver coûte que coûte du bolchevisme, s'était présenté un nouveau Emelka Pougatcheff, ou même un faux Dimitri, qui lui aurait parlé non point de la Constituante, de ses droits politiques ou d'une nouvelle réforme agraire, mais simplement de son droit sur le trône des tsars moscovites et de sa communion avec le peuple, selon la célèbre et vieille formule du gouvernement de tous par l'intermédiaire d'un seul ! Oh ! alors, même en dépit du fait que l'imposture eût été visible, les bolcheviks n'auraient eu qu'à plier bagages. Mais, précisément, c'étaient eux qui se rapprochaient davantage de la vieille formule de la souveraineté du peuple, c'étaient eux qui, paraphrasant les célèbres paroles d'un ministre du dernier tsar : « Grâce à Dieu, nous n'avons pas de Parlement, » avaient proclamé lors de la dissolution de la Constituante : « Grâce à nous, vous n'aurez pas de Parlement. » Enfin, il y avait parmi les bolcheviks un homme qui, par ses paroles et par ses actes, supportait facilement la comparaison avec les plus russes des tsars moscovites : Oulianov-Lénine. Cette singulière figure ne pouvait laisser indifférente la mystique du peuple russe. La ruse, le cynisme de cet homme, son profond mépris pour les opinions et même la vie d'autrui, l'absence complète de tolérance et de logique, tout cela devait forcément agir sur ce peuple primitif, si mal dégagé encore de la nature qui l'environne. On peut dire sans exagération que si Oulianov-Lénine avait voulu devenir tsar de toutes les Russies et s'était fait couronner à la cathédrale de l'Assomption à Moscou, le peuple russe n'aurait vu aucun sacrilège dans ce geste hardi. Car Lénine avait tout pour être un vrai tsar russe : il avait du sang slave et du sang tatare dans les veines. Il était autoritaire, sanguinaire, il serait devenu terrible, presque inhumain, mais il aurait comblé le vieux rêve du peuple russe : être seul face à face avec son tsar dans l'humilité et l'obéissance, mais aussi dans la splendeur et la force.

Un Russe ne peut s'empêcher de sourire chaque fois qu'on parle devant lui des « ravages » que les bolcheviks ont commis dans les campagnes. La campagne russe ! Mais comment se la représente-t-on en Europe ? Y a-t-il là-bas, hormis un nombre restreint de vieilles églises et d'antiques monas-

tères, quelque chose qui prétende à l'immortalité? Les villages? Mais depuis qu'ils existent, ils brûlent chaque été pour être reconstruits en automne (1). « Le coq rouge » (*krasnyi petoukh*), c'est-à-dire l'incendie, embellissait de tous temps aussi bien la Russie villageoise que citadine. Dans la comédie de Griboïédoff : *Du malheur d'avoir de l'esprit* (*Gorié ot ouma*) ne dit-on pas que c'est grâce à l'incendie que Moscou put s'embellir après la guerre « nationale » de 1812. Et le feu constitue bien souvent le seul et unique remède pour assainir villes et villages. Quoi encore? Les disettes, les famines, les épidémies? Mais ce sont là de très vieilles connaissances pour le moujik. Les épidémies surtout. Ceux qui, comme moi, ont pris part aux campagnes anticholériques des années 1890 se les rappelleront jusqu'à la fin de leurs jours. Un tel spectacle aurait pu vraiment figurer dans l'un des cercles de l'*Inferno* de Dante. Les personnes qui ont lu le pathétique roman-chronique de Boris Pilniak, *l'Année nue* (*Golyi god*), cette fresque de la Russie bouleversée par le bolchevisme, proclament que « cela ne s'est jamais vu ». Mais ils ont tort. *Cela* s'est vu de tous temps en Russie. La nouveauté de la chose consiste simplement en ceci qu'avant la révolution toutes les horreurs que Pilniak a vues s'étaler au grand jour, d'une façon si crue et si abjecte, étaient dosées plus savamment et s'estompaient dans les grisailles de la vie coutumière qui n'avait rien de l'épopée d'un *Sturm und Drang* moscovite. Ainsi les bolcheviks n'ont rien inventé de nouveau pour corser le tragique de la vie russe, rien à une exception près : les fusillades en masse qui devaient remplacer les pogroms de jadis. Les pogroms continuèrent et les fusillades aussi. Mais qu'est la vie humaine pour un simple moscovite? Aux yeux du moujik, la vie n'a jamais valu grand'chose ; elle ne vaut plus rien du tout depuis la guerre. « Des moujiks on en trouve tant qu'on veut, tandis que les bons chevaux sont plutôt rares et coûtent cher. » C'est ce que me répondit un villageois russe à qui je faisais l'éloge de ses bêtes attelées à la voiture qui me traînait en l'été 1915 sur une route déserte de l'extrême nord. Sa réponse est toute pareille à ces propos que rapporte Gorki : « Chez nous,

(1) Rien qu'en Ukraine (Petite-Russie), il y eut dans les neuf premiers mois de l'année 1925 plus de onze mille incendies ruraux qui détruisirent, en chiffres ronds, 17 000 fermes et maisons d'habitation.

Dieu merci, on ne sait même pas où mettre les gens ; chez nous, c'est un calcul : faire de sorte qu'on ait plus de place pour vivre. — C'est vrai, renchérit un troisième. La guerre est faite pour ça : pour prendre la terre des autres, ou pour diminuer le monde. »

Ainsi, l'effet que produit sur le paysan russe la disparition, même brutale, de quelques milliers de ses semblables correspond à peu de chose près à celui que peut produire sur une fourmilière la disparition brusque d'une certaine quantités de fourmis emportées par un éboulement : c'est-à-dire aucun. Encore les fourmis ignorent-elles qu'elles peuvent mourir. Le moujik, lui, sait que la mort existe et cependant il fait bien peu d'efforts pour s'y soustraire. Il joue sa chance. Si on ne le tue pas, mais si on en tue beaucoup d'autres, eh bien, il aura plus de place pour vivre, c'est-à-dire qu'il recevra plus de terres, son éternelle convoitise, et aura peut-être moins à travailler, cri de sa paresse légendaire. Cependant, comme il faut tout prévoir, il ira au marché de la ville voisine, où l'on ne trouve pour toute marchandise qu'un stock de cercueils, et le plus tranquillement du monde il se choisira un cercueil à sa taille et s'en retournera chez lui sans que son visage de pierre se déride et que son regard perde quelque peu de son indifférence. (Boris Pilniak, *l'Année nue.*)

Oui, les bolchevistes ont essayé de mater les moujiks par des fusillades. Ils les ont acculés à la famine, à la misère la plus noire, aux maladies les plus affreuses. Mais ils n'ont pas pu triompher du peuple russe, car ils n'ont pas pu surmonter la force de résistance qu'il oppose aux vicissitudes de la vie, cette force qui a pris la dureté d'un acier trempé au contact d'une existence harassante, d'un climat rude et hostile et d'une nature pauvre et monotone. Cependant, s'il n'est pas de limite à ses possibilités de souffrance, il n'y a pas non plus de force qui puisse le faire sortir d'un mode de vie auquel il est habitué depuis des siècles. Ce fameux prolétariat qui exerce, dit-on, la dictature en Moscovie, n'est lui-même que bien faiblement détaché de l'esprit paysan et de la façon de vivre de l'homme des campagnes. C'est pourquoi, et bien que le *fabritchni* (l'usinier) soit pour le vrai moujik un paria, un frère dévoyé, le gouffre qui sépare l'ouvrier du paysan n'est en Russie qu'un étroit fossé qu'il est facile de sauter. Aussi le moujik dans son vil-

lage perdu peut-il attendre de pied ferme les bolcheviks du monde entier. Aucune privation, aucune fusillade, aucun tourment n'auront raison de sa passivité. Par ailleurs, les théories socialistes ne lui disent rien qui vaille, encore qu'il soit plus que jamais décidé à ne tolérer la présence d'aucun propriétaire foncier à ses côtés. Les idées politiques à l'occidentale lui sont tout à fait étrangères. En fin de compte, dans la course à la durée entre lui et les maîtres de l'heure de son pays, il n'aura pas de peine à les devancer largement sans même changer quoi que ce soit à sa tactique héréditaire : présenter une masse compacte animée d'une grande force de résistance et pourvue d'une complète imperméabilité.

* * *

Aujourd'hui que la Russie est plus ou moins rentrée dans ses frontières nationales et qu'elle a même changé de nom, tout au moins officiellement, il faut espérer qu'elle se convaincra enfin que sa véritable place n'est pas en Europe. Son camouflage en État européen qui a duré pendant plus de deux siècles ne lui a rapporté que déboires et humiliations. Puisse-t-elle se débarrasser de l'obsession de vouloir jouer un rôle dans le conseil des États occidentaux.

Certains Russes semblent partager ce sentiment, mais ils n'osent proposer une solution radicale et se limitent à appeler leur pays d'un nom hybride et assez arbitraire : *Eurasie*, sous prétexte que leur patrie constitue, tant au point de vue de la civilisation que de la géographie et de l'ethnographie, une contrée tout à fait à part ayant des attaches aussi bien avec l'Europe qu'avec l'Asie. Je ne sais s'il convient de parler « d'attaches », tout au moins quand il s'agit de l'Europe. Car, en réalité, la civilisation occidentale n'est qu'un léger brouillard qui flotte au-dessus du sol russe. Par contre, ce sol n'est que le prolongement du continent asiatique. Disons donc franchement que la véritable frontière de l'Europe n'est point limitée par les monts Ourals, comme l'affirment certains géographes, mais tout au plus par le cours de la Vistule. Cela dit, voyez comme tout s'arrange et comme tout devient clair. La Russie perd un peu de ce brillant vernis européen qui, du reste, a craqué en maints endroits ; par contre, elle retrouve sa vieille physionomie, ce qui nous permet de la mieux comprendre et lui donne à elle-

même une plus grande assurance et une plus juste notion de ses destinées. Au reste, le moujik, de qui tout dérive et vers qui tout aboutit, ne s'est jamais considéré comme le représentant d'un peuple européen. Pour lui, l'Europe était, jusqu'à ces dernières années, un ramassis de peuples qu'il haïssait ou méprisait, en ce qu'ils n'appartenaient pas à l'orthodoxie (car tel était le résultat de l'enseignement de l'Église russe hostile aux autres cultes), et leurs idées politiques, sociales et économiques ne lui répugnaient pas moins. Ce n'est donc pas au peuple russe que peut s'adresser le reproche que fait G. K. Chesterton à quelques nationalistes orientaux qui veulent imiter, coûte que coûte, la vieille Europe en lui empruntant des institutions et des idées qu'elle a créées pour son usage personnel.

Le moujik ne mésestime pas pour autant les avantages du progrès technique et matériel. Mais il ne sera jamais son esclave, et il a prouvé qu'il peut se passer, s'il le faut, des « bienfaits de la civilisation moderne ». Car, ne l'oublions pas, le paysan russe est plus proche du coolie chinois, de l'anachorète thibétain, du paria hindou, que du paysan européen. Cette faculté qu'il a de pouvoir restreindre ses besoins jusqu'au minimum, de savoir s'adapter aux pires vicissitudes de l'existence tout en conservant un fond de bon sens et une patience sans borne, lui permet de se jouer des embûches du destin. Voilà pourquoi on peut être tranquille sur son avenir. Les moujiks ne seront jamais des *beati possidentes*, aux yeux des Européens, mais qu'importe si un jour ils peuvent réaliser leur rêve millénaire : un grand État paysan, ni bourgeois, ni socialiste à la mode occidentale, mais profondément pacifique et apolitique.

N. Brian-Chaninov.

Madame de Genlis

(D'APRÈS DES MANUSCRITS INÉDITS)

Au lendemain de son sacre, Louis XVI avait vu la débandade des grandes fortunes princières ou seigneuriales. Pressé par la nécessité, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres, avait décidé d'exploiter le Palais-Royal, ce bien mort de l'apanage, dont son père lui consentait l'abandon. Le 1er août 1781, la cognée avait été mise aux arbres de la grande allée : il s'agissait de rétrécir ce jardin, si cher aux Parisiens, en le bordant au midi par une grande colonnade, et, sur les trois autres côtés, par des maisons régulières à arcades. L'entreprise troublait maints intérêts, maintes habitudes : les soixante-douze propriétaires riverains du vieux jardin, dont les maisons allaient être masquées (tous grands seigneurs, hauts magistrats ou riches financiers), les limonadiers, les nouvellistes s'étaient aussitôt ligués et avaient ameuté les badauds. Le public se trouvait donc déchaîné contre le prince quand il apprit que celui-ci confiait l'éducation de ses fils à Mme de Genlis, sœur du marquis Ducrest, celui-là même qui avait eu l'idée de ces maudites bâtisses (4 janvier 1782).

Jamais opinion n'avait été moins disposée à admettre une nouveauté, qui semblait un défi au sens commun. Le duc de Chartres se moquait donc du monde ; il avait pris le parti de se singulariser. Il remettait ses fils à une femme, à l'âge

même où l'on a coutume de les retirer des mains féminines. Et quelle femme ! Mme de Genlis était la moins propre à se faire pardonner ce choix singulier qui, renversant tous les usages, faisait injure à tout le sexe mâle, à certaines ambitions en particulier. C'était une femme à talents et à prétentions, espèce toujours ridicule et agaçante dans le pays de Molière, avant le féminisme.

L'insolente fortune de cette petite demoiselle de province mettait le comble au scandale... Depuis que, chassée de Bourgogne par la misère, elle avait échoué à Paris avec sa mère, cette enjôleuse avait trouvé, à peine adolescente, le moyen de faire parler d'elle. Les salons de Paris et de Versailles se rappelaient volontiers les tribulations de la mère et de la fille, leur vie aventurière.

Née le 26 janvier 1746 à Champcéry, Étiennette-Félicité Ducrest de Saint-Aubin avait grandi à la grâce du ciel entre un père imprévoyant, toujours en quête d'expédients, et une mère originale et futile qui jouait la comédie dans sa maison délabrée. A dix ans, elle perd son nid, le père s'expatrie et mère et fille, devenues parasites, s'en vont de gîte en gîte chez le financier la Popelinière qui les héberge parmi sa brillante « basse-cour » de Passy, « réceptacle de tous les états. » Heureux port où la fillette fera provision de talents et d'amitiés par quoi elle conquerra la grande ville. Plaire et amuser, c'était tout alors dans ce monde de loisir qui ne redoutait qu'une chose : l'ennui. Étiennette-Félicité semble née pour cette vie de théâtre ; sa gentillesse et son esprit lui font place... Elle met à contribution tous les artistes de la maison et se munit d'une dot d'agréments hors de pair. Deshayes, le maître de ballet des Italiens, Gaiffre, le maître harpiste qu'on surnomme le roi David, lui donnent leurs leçons. A treize ans, la voici devenue l'une des étoiles de ce théâtre de Passy : le vieux « Pollion » soupire avec d'autres auprès de sa jeune hôtesse. Dès lors, la jeune artiste de société vit de ses talents qu'elle cultive et multiplie vaillamment. Les salons parisiens la produisent à l'envi : on se dispute l'enfant-prodige, bien résolue à parvenir.

Dans ce rude apprentissage de la vie, elle gagne, pour prix de sa candeur et de l'humiliation quotidienne, l'ingéniosité, la souplesse, la ténacité, l'âpre vouloir de la revanche. Son père, qui avait en vain cherché la fortune à Saint-Domingue, la rencontre pour sa fille en Angleterre, dans la personne du

comte de Genlis, son compagnon de captivité. Ce jeune officier s'éprend, sur une miniature, de la jeune harpiste. Bientôt il libérait le père de ses dettes, rentait la mère, dotait et épousait la fille. Le 8 novembre 1763 à minuit, dans l'église Saint-André-des-Arts, le mariage était béni en secret. Mais la colère de l'oncle, Louis-Philogène Brulart, marquis de Puisieux et de Sillery, l'ancien ministre et secrétaire d'État des Affaires étrangères, le publiait le lendemain à son de trompe, comme rarement le fut mésalliance. La comtesse de Genlis ne comptait que dix-sept ans. Ce mariage inespéré, qui lui apporte un nom et quelque fortune, marquait sa première étape.

Mais le monde lui ferma ses portes à l'exemple de sa belle-famille qui ne la reconnaît pas encore. La naissance d'une fille (4 septembre 1765) réveille en sa faveur la voix du sang ; on la présente à la cour (26 avril 1767) ; elle se montre docile à souhait ; pour fléchir la morgue des Puisieux, ses talents feront le reste. Elle chante et danse tout à la fois ; tour à tour, elle joue du clavecin, de la harpe, de la guitare, de la musette, du tympanon, de la vielle : elle est étourdissante de ressources et d'agréments. Elle déride le vieux Puisieux, l'homme le plus ennuyé de son temps, qui meurt dans l'admiration de sa nièce (8 décembre 1770). Que sera-ce de sa veuve qui désormais ne peut plus se passer de la comtesse de Genlis !

Introduite au Palais-Royal par sa tantâtre, Mme de Montesson (1), la jeune femme amuse le duc d'Orléans qui songe à s'assurer de cette fée à talents comme d'une précieuse ressource pour les longs voyages de Villers-Cotterets. Une première fois elle décline l'offre d'une place de dame pour accompagner la duchesse de Chartres : c'est qu'elle espère entrer dans la maison de Madame, l'épouse d'un Fils de France !

Déçue, elle se retourne vers le Palais-Royal dont l'élégance et le bel air lui sourient. Mère de trois enfants, ne doit-elle pas considérer les avantages pratiques que lui promet la Maison d'Orléans? La jeune duchesse de Chartres, si angélique, si affable, s'offre d'elle-même à la tutelle de l'amitié.

(1) Mme de Montesson était fille du marquis de la Haye, veuf lui-même, qui avait épousé la veuve Mézières, mère de Mme Ducrest de Saint-Aubin. Celle-ci garda toujours rancune à sa mère de ce remariage.

La comtesse de Genlis entre donc au Palais-Royal, par la petite porte de la rue de Richelieu, à la fin de 1771 ou au début de 1772. L'enjôleuse a franchi sa seconde étape. Elle a charmé le comte de Genlis, les Puisieux, le duc d'Orléans. Elle règne bientôt sur la duchesse de Chartres et cette faveur souveraine l'entoure de jalousies.

Installée au Palais-Royal, posée dans le monde et sûre du lendemain, l'artiste de société renonce aux divertissements et se voue à l'étude. A l'étude elle fait le sacrifice des spectacles et des bals dansants : le jour de ses vingt-cinq ans, elle renonce sans retour à la danse. Minute à minute, elle défend son temps, arrache du loisir aux inutilités. Elle lit jour et nuit, dévore des bibliothèques, — celle du roi, en particulier, grâce à l'obligeance de l'abbé des Aulnais, premier bibliothécaire, — barbouille des rames de papier, compile avec le zèle infassable, la diligence d'une fourmi. Elle met à profit les relations et les visites du Palais-Royal, interroge les étrangers sur leurs pays, les voyageurs sur leurs voyages, les artistes sur leur art, les savants sur leur science et le soir, elle note la fleur de ces entretiens.

Fort avancée déjà dans la littérature et l'histoire, elle s'attaquait aux sciences, abordait l'histoire naturelle avec Valmont de Bomare, qui, trois fois la semaine, venait après dîner donner à la duchesse de Chartres une leçon récréative, formait un cabinet de minéraux et de coquillages, organisait en société particulière un cours de physique chez Sigaud-Lafond, un cours de chimie appliquée aux arts chez Mithouart. Elle avait un maître de langue anglaise, un maître d'italien avec le comte de Fleurieu qui lui enseignait l'horlogerie de surcroît, un maître de géographie avec Mlle Thouin, sœur du premier jardinier du roi, qui lui faisait connaître Buffon, chez qui elle rencontrait Bailly, Hérault de Séchelles, Lacépède. Cette rage encyclopédique ne lui interdit ni les ouvrages de dames, ni la peinture, ni surtout la musique : deux fois la semaine, Gluck venait avec Monsigny et le fameux violon Jarnowitz musiquer chez elle.

Elle fut la première femme qui eût un *bureau*. Obéit-elle seulement au goût de l'étude et à la vanité de se distinguer? ou ne poursuivait-elle pas déjà un plan plus ou moins entrevu? Quoi qu'il en soit, elle s'improvisait institutrice de la duchesse de Chartres, dont l'instruction avait été négligée au couvent... Elle lui donnait des leçons d'ortho-

graphe, de mythologie, puis d'histoire et, pour ce, faisait peindre par le Polonais Myris de petits sujets à la gouache d'après les beaux traits qu'elle avait tirés de l'histoire grecque et romaine. Encadrés et commentés au dos d'une écriture très fine par Mme de Genlis, et rangés d'abord par ordre chronologique dans le cabinet de la princesse, ces cent quinze tableautins servirent dans la suite pour l'éducation de Mlle d'Orléans. Tant d'activité, de connaissances et de talents captivèrent la duchesse. Que pesait cette âme molle et faible auprès de cette industrieuse et tenace volonté? Elle s'abandonna à cette étonnante jeune femme, dont la force l'enchantait, en fit sa secrétaire, sa conseillère de tous les instants. S'il advient une fille, on promet de la confier à ses soins. Et déjà il est convenu avec la princesse que la gouvernante, redressant l'usage ordinaire, s'en chargera dès le berceau, pour ne pas perdre le temps, si précieux pour l'éducation, des premières impressions.

Dirigeant la duchesse, elle ne tarde pas à subjuguer le duc, son cadet de quinze mois. Peu de femmes de la noblesse auraient eu assez de vertu pour s'en faire scrupule. Arrêter les regards et le désir du roi ou d'un prince, n'était-ce pas le plus beau coup de fortune que rêvait alors toute ambitieuse? Jolie, d'un visage à la fois angélique et piquant, avec des saillies et de l'enfantillage dans l'esprit, toujours prête aux gageures, cachant sous ses agréments son esprit de domination, elle a de quoi lui plaire et le mener. Le comte de Genlis n'aime plus guère sa femme : il n'est pas d'humeur moins commode que la plupart des maris de son temps et de son rang. Il est d'ailleurs absent, en garnison à Charleville. Ce qui devait arriver arriva. Les secrètes amours du duc de Chartres et de Mme de Genlis n'échappèrent à personne de leurs entours, excepté à la duchesse.

Le cabinet noir de Louis XV a intercepté et copié les lettres des amants, à l'heure ardente de leur liaison. Ces copies trahissent pour nous la manière de la comtesse. C'était au début de juillet 1772. La duchesse de Chartres prenait les eaux de Forges, comme jadis Anne d'Autriche, pour remédier à sa stérilité. Le prince avait été installer sa femme, et, à la faveur de ce voyage, nos deux amants avaient goûté, à défaut du libre bonheur, quelques heures de folie. Mais le duc de Chartres repart le samedi 18 juillet pour Chantilly où sa sœur, la duchesse de Bourbon, est sur

le point d'accoucher. Et la duchesse de Chartres ne doit quitter Forges que le 13 août après souper. Ce mois d'absence paraît long aux amants qui comptent les jours et s'écrivent souvent. Quelques jolis mots de tendresse et d'amour viennent à la plume de Mme de Genlis ; ils nous laisseraient croire à la sincérité du sentiment, si son esprit naturellement calculé ne se répandait aussitôt en effusions qui sentent l'artifice. Tous deux s'appellent *mon enfant!* surtout Mme de Genlis, et cette appellation convient à son amour qui revêt une forme maternelle et pédagogique. Il tend à la tutelle. Elle lui donne un dessin à faire, comme à un écolier, le reprend sur ses lettres, le moralise sur la belle âme de la jeune duchesse que son mari semble ignorer... et l'amant s'exécute. Il s'applique à ce dessin, lit et relit le conte charmant d'après lequel il commande deux tableaux à Frago. « Rien ne me fait ce plaisir et cet effet-là ! J'ai encore pleuré en le relisant la dernière fois. Oh ! mon amour, mon cher enfant, il n'y a rien de tendre et d'aimable comme vous. » Il s'est fait tatouer le bras à deux reprises, en l'honneur d'elle, il se promène dans le jardin de l'Arsenal pour y rencontrer ses enfants, « car, ne pouvant vous voir, je voudrais bien voir au moins ce que vous aimez le mieux ».

La duchesse de Chartres doit à peine toucher Paris le 14 août pour gagner Chantilly d'où elle ne reviendra que le 24 au soir ; soit pour la comtesse huit jours de liberté que les amants se promettent de passer à Paris, en tête-à-tête. Mais voici le trouble-fête. Une lettre de Charleville parvient à Forges le 24 juillet. Le comte de Genlis demande un congé. Inquiet de la santé de ses enfants, il veut les établir avec leur mère à la campagne et reprendre la vie commune. L'amante se désole, mais qu'elle a vite fait de prendre son parti !

Elle sait que le beau feu du prince s'éteindra pour elle ; mieux vaut, avant la satiété, ménager une heureuse rupture qui permette quelques revenez-y. Et déjà elle se prépare à troquer le rôle passager de maîtresse contre le rôle plus sûr et plus stable d'Egérie.

... Vous m'avez dit quelquefois qu'il eût été plus heureux pour moi que je me fusse attachée à tout autre qu'à vous ; mon amour, croyez que ma destinée était de ne rien aimer ou de vous aimer passionnément ; mais, quand je serais sûre d'éprouver par la suite les plus grands, les plus affreux malheurs, je ne me repentirais jamais un seul instant de tout ce que j'ai fait pour vous. Oui, mon cher ami,

je me suis livrée, donnée à vous avec transport ; jamais ami, jamais enfant, jamais amant n'a été aimé comme vous l'êtes. J'ai pour vous plus de confiance que l'amitié n'en inspirera jamais ; je mets à vos succès et à votre réputation plus d'intérêt que je n'en aurais pour mon fils. Pour le dernier sentiment, il serait impossible de trouver une comparaison qui en donnât l'idée...

Au printemps suivant, Mme de Genlis perdit son fils, le petit Casimir, de la rougeole. Elle-même la prit et se trouva fort mal. La maladie éteint les passionnettes. Le duc de Chartres ne parut ni triste ni inquiet du deuil et de la santé de la comtesse ; l'on prétendit qu'ils étaient séparés. Sans doute le jeune prince était-il allé à d'autres caprices. Mais peu importe à l'industrieuse de ne plus parler aux sens du duc, si elle règne sur lui par l'esprit.

Les indiscrétions du cabinet noir témoignent que dans l'été de 1773, elle gouvernait les maîtres du Palais-Royal, la duchesse avec assurance, le duc avec circonspection.

Le prince est parti le 24 juillet pour la Belgique, nanti de tous les conseils de la comtesse qui lui a recommandé de travailler à plaire. « Il me semble que c'est cela que quelqu'un qui a bien de l'amitié pour moi et en qui j'ai une confiance bien entière m'a conseillé. » Il lui rend compte de ses démarches comme à un mentor. C'est le moment où le duc d'Orléans et Mme de Montesson manœuvrent pour faire accepter leur union de leurs entours. Mme de Genlis joue entre le Palais-Royal et le Raincy un rôle dont la duplicité nous choque. Elle dicte au duc de Chartres ses démarches et ses propos tandis que, d'autre part, elle conseille sa tante sur l'attitude à tenir envers le beau-fils, comme si elle ne tenait pas dans ses doigts la ficelle du personnage. Elle est l'amie fermement installée, bien plus redoutable qu'une maîtresse d'un jour. Ainsi le jeune prince, qui déplore et juge ridicule l'asservissement de son père par Mme de Montesson, subit lui-même la tutelle de la nièce. Mais, autour de lui, père, femme, beau-père, amis, clients, étaient des êtres mous, sans caractère, incapables de rien prendre sur eux. Il ne sentait d'autorité que chez cette jolie femme. Tenace, persévérante, elle le domine par des qualités, si rares alors sous des dehors aussi aimables. Tout lui imposait en elle, jusqu'à cette singularité de femme savante qui se claquemurait pour l'étude.

Mme de Genlis a loué son propre désintéressement ; à l'en croire, le crédit, dont elle jouissait au Palais-Royal et auquel chacun avait recours, s'est répandu en grâces jusque sur ses ennemis. Pourtant elle n'a pas négligé de pourvoir les siens. Moins friande d'argent que d'influence et de domination, elle fut au Palais-Royal comme Mme de Polignac au Trianon, se gardant bien de rompre sur ce point la tradition des dames de maison royale ou princière. D'abord elle marie son frère avec avantage. Leurs Majestés signent au contrat du marquis Ducrest, lieutenant-colonel d'infanterie, avec Marie-Louise-Bonne-Alexandrine de Raffetot, qui est présentée à Versailles le 28 avril 1776. M. de Genlis cède son appartement tout meublé au jeune couple qui, dix mois durant, sera logé et nourri au Palais-Royal. Le 8 septembre suivant, le duc de Chartres, devenu gouverneur du Poitou, présente au roi le comte de Genlis en qualité de capitaine de ses gardes.

La comtesse use surtout de cette faveur pour pousser sa célébrité. Elle se faisait la correspondante des nobles polonaises qui venaient à Paris ; elle fondait un ordre tout de société et de galanterie qui groupait en quelques mois quatre-vingt-dix chevaliers ou dames, triés sur le volet. Le récipiendaire avait à deviner des énigmes, à trancher des cas de conscience, à faire l'éloge d'une vertu à son choix. Puis il prêtait le serment à la fois religieux, patriotique et chevaleresque. La séance se terminait par une quête pour les pauvres. Rien de frivole : ni danse, ni musique, ni même rafraîchissements. Ce mélange d'ancienne chevalerie et d'usages académiques, prétexte à devises, discours et exhortations, à prix de vertu, accusait la manie pédagogique de la fondatrice qui avait pris pour corps de sa devise une lampe posée sur un bureau à côté d'une écritoire, avec ces mots pour âme : *Pour éclairer, je me consume!*

C'était un jeu qui ne dura pas ; d'autres soins requirent le zèle de Mme de Genlis. D'abord, elle voyagea. En juin 1775 elle séjourne à Spa, rendez-vous cosmopolite, pour se reposer des tracasseries du Palais-Royal, puis, au printemps suivant, elle décide la duchesse de Chartres à s'échapper en Italie. Elle se lie à Rome avec le cardinal de Bernis et au retour rend visite à Voltaire, à Ferney (août 1776). Elle fait connaissance avec Gibbon ; M. de Schomberg lui amène d'Alembert. Le samedi 30 mars 1776, Mme de Genlis avait

été présentée, selon son désir, à Mme du Deffand par les La Reynière. L'impression était à son avantage. « Elle a beaucoup de talent, écrivait le lendemain la correspondante de Walpole, est grande musicienne, a une assez belle voix, chante fort bien, et joue de la harpe divinement... »

Elle se met sur les pas du comte de Falkenstein quand, dans la matinée du 4 juin 1777, il vient voir la collection de tableaux du Palais-Royal, lui sert de cicerone : et le lendemain, l'empereur se fait inscrire chez elle. Surtout, elle commence à écrire : des pièces éducatrices que ses filles jouent avec le plus grand succès.

Ce faisant, l'auteur dramatique se préparait à son rôle d'institutrice. Deux princesses jumelles étaient nées au Palais-Royal le 23 août 1777. On ne les laissa aux mains de Mme de Rochambeau que le temps de bâtir, sur les plans de la comtesse, le charmant pavillon de Bellechasse. Il s'élevait bientôt au milieu du jardin de ce couvent, avec lequel il communiquait « par un long berceau de treillage, recouvert de toile cirée et chargé de vigne ».

L'entrée à Bellechasse marquait le plus beau jour de sa vie (juillet 1779).

Toute la communauté des chanoinesses du Saint-Sépulcre, conduite par la prieure, vint, à la grande porte du couvent, recevoir les petites princesses avec leur gouvernante et les conduisit à l'église. Pour Mme de Genlis, attentive au souvenir de Mme de Maintenon, commençait un grand rôle dont elle se promettait la gloire. Elle comptait trente-trois ans et demi et semblait se retirer du monde pour s'enfermer avec des enfants. Quelle singularité pour une jolie femme encore jeune ! Cette gageure lui plaisait comme celle qu'elle avait soutenue, dix ans plus tôt, de quitter le rouge à trente ans. Elle entrait dans « un doux empire » où elle devait régner sans conteste ; elle y gagnait, avec l'indépendance, le calme et le loisir favorables à l'étude et à la composition littéraire. Bellechasse souriait à sa vocation, à ses visées. Institutrice au dedans, elle se produirait au dehors comme femme de lettres. Car cet ermitage de l'ambition n'était pas un cloître. Le samedi, de 6 à 9 heures et demie, la gouvernante recevait toutes les personnes de sa connaissance. Chaque soir, de 8 à 10 heures, elle recevait ses intimes, puis, la grille fermée, recueillie dans sa chambre, elle composait et écrivait jusqu'à deux ou trois heures du matin. Le len-

demain, ses femmes l'éveillaient à 10 heures... C'était un quartier pédagogique et littéraire d'où elle pouvait à souhait cultiver sa double célébrité d'auteur et de gouvernante-modèle, unique, croyait-elle, dans l'histoire de l'éducation.

Institutrice-née, elle l'était et tout dans ce pavillon de Bellechasse respirait les préoccupations de l'institutrice. Dans ce cadre étudié rien n'était inutile. De son luxueux appartement du Palais-Royal, tout en glaces et tapissé de damas bleu encadré d'or, elle n'avait emporté que son bureau et son cabinet d'histoire naturelle.

Comme le mobilier de Bellechasse lui devait revenir, Mme de Genlis avait voulu qu'il fût simple : trait ostensible de désintéressement. Tout enseignait dans ce logis de la pédanterie, l'ameublement comme la décoration : les murs de l'escalier, tapissés de cartes, parlaient géographie ; la chambre des princesses, d'histoire romaine. Deux grands paravents contaient l'histoire de France ; les écrans montés et les écrans de main rappelaient la mythologie. Au-dessus de la porte grillée, elle avait fait graver en lettres d'or ces mots d'Addison, tirés du *Spectateur anglais :* « Le véritable bonheur est naturellement caché et fuit la pompe et le bruit. »

Dans ce royaume « délicieux », elle régentait tout jusqu'au menu détail : le ménage comme l'éducation. Elle surveillait le cours des Halles, dosait les épices, mesurait le bois de chauffage, économisait et prêchait à ses élèves l'économie qui seule permet aux princes l'utile magnificence. Ainsi elle entendait manifester que les femmes savantes ne sont pas, de nécessité, mauvaises ménagères.

Le duc de Chartres avait le cœur paternel. Il ne négligeait pas de venir le soir à Bellechasse, entre huit et neuf heures, s'informer de ses filles. Sensible aux talents, au savoir, au jugement de la gouvernante qui se piquait d'idées neuves et faisait volontiers profession de corriger les préjugés reçus, il s'en rapportait à elle en matière d'éducation. C'est sur sa désignation qu'il avait donné pour sous-gouverneur à ses fils le chevalier Bernard de Bonnard, un protégé de Buffon et du maréchal de Maillebois. Ame sensible et gentil esprit, cet officier d'artillerie sentait un peu la province, il visait plus à se faire aimer des jeunes princes qu'à les corriger et ses manières fades, son accent un peu niais commençaient à déteindre sur ses élèves. Le duc de Chartres était fort délicat sur le ton et l'air des personnes. Il désirait pour ses

fils moins de connaissances que de grâce, une grande politesse avec les femmes et de la droiture dans le caractère. Le ton, le goût, le sens du ridicule, telles étaient, selon lui, les qualités nécessaires et suffisantes à un prince. Cependant, toujours positif, il n'entendait point abandonner l'éducation de ses fils à un gentilhomme de sa maison, sans talents ni instruction.

Le 4 janvier 1782, très mécontent des expressions du duc de Valois qui prenait le ton de garçon de boutique, il déclarait à Mme de Genlis qu'il était temps de leur donner un gouverneur ; et il la consulta sur le choix. Il écarta M. de Schomberg pour sa pédanterie, le chevalier de Durfort pour son exagération et son emphase, le comte de Thiard pour son insouciance. « Eh bien, moi ! » proposa la gouvernante en riant. « Pourquoi pas? » reprit le duc sérieusement.

Cet événement la portait au comble de ses vœux. Telle était sa joie que, dans l'instant, elle écrivit au cardinal de Bernis les conditions de l'arrangement à peine conclu avec le prince.

Mme de Genlis devait enseigner elle-même, ce qui n'était jamais arrivé aux gouverneurs de princes. Aussi le duc de Chartres lui offrit-il un traitement extraordinaire de vingt mille livres. Elle refusa net, comptant bien se prévaloir de la gratuité reconnue de cette éducation. Elle se paierait de ses soins par la gloire et l'autorité. Simplement chargée des fonctions, elle ne pouvait être présentée à la cour avec le titre et le rang de gouverneur. Pourtant, quand les deux aînés de ses élèves recevront dans la chapelle de Versailles le supplément des cérémonies du baptême (12 mai 1788), elle jugera « honorable et singulier » d'obtenir la grâce de douze mille livres que le roi faisait à cette occasion au gouverneur du prince. Le duc de Chartres hésitera à porter cette demande qui prête au ridicule, mais, à force d'importunités, elle le décidera à l'exprimer au roi qui ne refusera point. Satisfaite dans sa vanité, Mme de Genlis abandonnera la moitié du présent aux personnes de l'éducation qui étaient sous ses ordres : « chose qu'aucun gouverneur et que nulle gouvernante n'avaient faite avant moi. »

Du moins s'est-elle appliquée à justifier, à mériter la singularité de ce gouvernement. Les conditions qu'elle a posées au duc de Chartres répondent autant à son orgueil, à son désir de régenter qu'aux besoins de sa tâche qu'elle

considère à la fois de haut et de près. Cette institutrice, marquée au front, se montre possédée de l'importance et de la gravité de son rôle. L'on peut railler cette femme en culotte de pédagogue, la caricaturer, la critiquer dans ses excès. Reste que son système abonde en idées ingénieuses qu'elle poursuivit avec ténacité et que nous retrouvons aujourd'hui à la mode. Elle se flatta d'enseigner par l'image ; elle mit la Bible et l'histoire en lanterne magique et en tableaux vivants, en action aussi les voyages célèbres que ses élèves jouaient dans le parc de Saint-Leu, maison charmante que le prince avait achetée pour ses enfants. Avec eux elle tourna, menuisa, tressa, tissa, cartonna, relia, dessina, peignit ; les arts alternaient avec les métiers pour occuper les récréations. Les leçons de choses se multipliaient pour épargner l'ennui des traités livresques. Maîtresse et élèves roulaient à travers Paris et provinces pour visiter ateliers et usines. Chemin faisant, la gouvernante ne manquait point de tirer le précepte de chaque rencontre, perpétuelle morale en action suivant la philanthropie à la mode. Il s'agissait pour ces petits-fils de Henri IV de ne rien ignorer, de s'habituer à tout, même à la dure, de garder sans cesse l'esprit et le corps alertes. Point de rêve : chaque minute avait sa tâche. Elle ne souffrait aucune infraction à l'emploi du temps qu'elle avait strictement réglé.

Les jeunes princes, levés le matin à sept heures au Palais-Royal, prenaient d'abord avec l'abbé Guyot leurs leçons de latin et de catéchisme, puis celle de calcul avec leur sous-gouverneur Lebrun, homme correct et doux, ancien secrétaire du comte de Genlis qui avait remplacé Bernard de Bonnard, démissionnaire. Lebrun les amenait à Bellechasse. Mais ils n'y venaient point chaque jour dès onze heures, comme Mme de Genlis l'a écrit dans ses *Mémoires :* la femme de lettres s'était ménagé quelque liberté dans sa servitude. Ils ne dînaient à Bellechasse que trois fois par semaine : le dimanche, le mercredi et le vendredi ; ces jours-là, ils venaient donc à midi et demi, traversant à pied, quand il faisait beau, le jardin des Tuileries. Les autres jours, ils n'arrivaient qu'à cinq heures. Le soir, ils s'en allaient à huit heures et demie, excepté le dimanche où le souper les retenait jusqu'à neuf heures. Bref, ils ne passaient guère chez Mme de Genlis qu'un après-midi sur deux. Il est vrai qu'elle se chargeait elle-même des leçons d'histoire, de mythologie, de lit-

térature, des exhortations morales, et que les princes prenaient toutes les autres leçons sous ses yeux.

Pour parer aux heures d'absence, Lebrun avait ordre de tenir un journal détaillé de la matinée et de la soirée des princes, en laissant une marge pour les observations de la régente. Elle-même avait consigné sur les premières pages ses instructions particulières à l'adresse du sous-gouverneur. Chaque jour, elle lisait ce rapport, grondait ou louait, punissait ou récompensait. L'après-midi, elle écrivait ses observations à la marge et rendait le journal à Lebrun qui le lui rapportait le lendemain. Ces cahiers, conservés avec soin, étaient recopiés et reliés par quartier. D'autre part, elle rédigeait un journal particulier de tout ce qui se passait entre ses élèves et elle, commentait et exhortait d'une plume infatigable. Chaque soir, elle leur lisait ce détail de la journée et le leur faisait signer à tous. Ce véritable compte rendu de l'éducation, jour par jour, heure par heure, s'adressait au public, à l'histoire. Faisant à l'occasion le procès des gouverneurs défunts, elle comptait servir d'exemple aux gouverneurs à venir. Le mardi 25 janvier 1785, ne terminait-elle pas par ces mots une fastidieuse explication avec ses collaborateurs : « J'ai dû me justifier dans ce journal où je veux que l'on puisse trouver, dans tous les temps, des preuves incontestables de ma conduite et de mes vrais sentiments et le tableau fidèle de nos soins pour nos élèves et de nos procédés mutuels. » Le duc et la duchesse de Chartres ne prirent jamais la peine de lire cette littérature pédagogique : ils s'en remettaient entièrement à la gouvernante.

De ces registres dispersés en 1848, lors du sac du Palais-Royal, quelques-uns sont revenus chez le duc d'Aumale à Chantilly. Ils nous peignent Mme de Genlis dans son gouvernement et nous laissent entrevoir la vie de famille au Palais-Royal. Les heureuses journées que celles de janvier 1785 et comme ces souvenirs rafraîchis devaient être doux à Louis-Philippe roi ! Le dimanche 2, à onze heures, la duchesse de Chartres fait demander ses enfants ; elle est encore au lit. Ils babillent et musent seuls avec elle jusqu'à une heure et demie. Puis leur tante, la duchesse de Bourbon, arrive à l'heure du goûter et fait maintes caresses à ses neveux qui lui montrent les étrennes que leur a données *papa d'Orléans*. Ils sont assez « causants » avec elle et la conduisent chez leur maman qu'ils embrassent ainsi que leur papa

et partent pour les *Ombres chinoises* où ils s'amusent beaucoup. Le lendemain, lundi 3 janvier, ils se rendent avant midi rue du Faubourg-du-Temple, chez Astley père et fils. Le duc de Chartres est témoin de la leçon d'équitation ; il paraît content de la tenue du duc de Valois qui s'annonce bon cavalier. Car il suit particulièrement l'éducation physique de ses fils. Il leur donne volontiers lui-même des leçons d'équitation, de natation, de tir au pistolet. Et voici le duc de Penthièvre qui vient voir ses petits-enfants. Le jeudi suivant, Lebrun et l'abbé Guyot sont libres : c'est papa et maman qui conduisent les princes à Bellechasse. On y dîne en famille et l'on tire le gâteau des rois. Le jeudi, 13 janvier, ils vont voir le cabinet de figures du sieur Curtius ; ils s'y reconnaissent, « mais pas tout à fait ressemblants. » D'aimables visites rompent parfois la rigueur de l'emploi du temps. Comment l'honnête sous-gouverneur écarterait-il ces jolies femmes qui viennent faire leur cour aux petits princes? Il note pour le mardi 22 février 1785 : « A midi et demi, les princes ont reçu la visite de Mme de Rochemont, qu'ils ont traitée avec amitié. Peu après je les ai conduits chez Mme la duchesse de Chartres, où ils sont restés jusqu'au dîner qu'on a servi à une heure et demie. » La terrible gouvernante sourcille et observe à la marge :

> Je vois ici une récréation d'une bonne heure passée à ne rien faire ! Mme la duchesse de Chartres n'aurait pas demandé ses enfants pour tout ce temps, si M. Lebrun lui eût dit qu'on employait les récréations utilement comme à jouer au billard, à repasser l'architecture, et puis un quart d'heure de trictrac ou d'échecs. Je le prie qu'à l'avenir, quand le temps ne permettra pas la promenade, ce temps soit employé dans ce genre, comme je l'avais recommandé.

Elle ne cède point, même en faveur de la mère. N'est-il pas convenu qu'elle serait maîtresse absolue? Même plus tard, les visites imprévues ne trouveront jamais grâce devant elle. Elle les interdit au Palais-Royal et ne les tolère qu'à Bellechasse, à jour fixe et sous son regard. « Je désire que les princes ne perdent plus de temps à recevoir des visites chez eux. On doit répondre qu'ils sont à leurs études, et aux personnes de la société qu'ils ne reçoivent des visites qu'à Bellechasse, les jeudis, à commencer seulement du premier jeudi de novembre. »

Les personnes de l'éducation ne coulaient pas doucement leurs jours sous cette férule. Le patient Lebrun était un véritable souffre-douleur. Elle corrigeait son journal comme un devoir, critiquait, chicanait, tranchait, réprimandait.

Même à distance, elle apparaît franchement insupportable. Qu'en était-il donc dans le moment et sur le vif? On conçoit que Bernard de Bonnard, l'ancien sous-gouverneur, eût préféré se démettre plutôt que se soumettre. *Le Journal de l'Éducation des princes* pour 1785 est rempli de discussions et d'explications entre Lebrun et l'abbé Guyot d'une part, l'institutrice d'autre part. Tout cela se termine par une réconciliation provisoire sans doute, mais touchante et pleine de sensiblerie.

Mais que de récriminations et de barbouillages pour en arriver là! Sermoneuse, suffisante, cassante, autoritaire, envahissante jusqu'à disputer à l'abbé-précepteur le soin de préparer le duc de Valois à la première communion, revenant sans cesse à l'apologie personnelle, elle joue impitoyablement son rôle pour la galerie. Elle est en scène, entourée de ses élèves ; si, pour reprendre un mot de Sainte-Beuve, le théâtre imite la vie, la vie, avec elle, imite encore plus le théâtre.

Bellechasse n'était qu'un ermitage de parade, où elle eût été bien fâchée qu'on l'oubliât. Tandis que seule une véritable modestie eût pu lui faire pardonner cette singulière fortune de gouvernante, et désarmer le parti de l'ancien sous-gouverneur qui l'attendait à l'épreuve, elle se produisait au dehors avec ses prétentions et ses travers, telle qu'elle se montrait avec les personnes de l'éducation. Elle entendait légitimer le choix du duc de Chartres, publier à son de trompe ses idées, sa méthode, son système, enseigner toutes les classes de la société par-dessus ses élèves et à travers les cloisons de glace sans tain qu'elle avait indiquées pour Bellechasse. Mais la cour et la ville n'avaient pas les mêmes raisons de patienter que Lebrun et l'abbé Guyot : à force de soigner sa célébrité, Mme de Genlis la gâta.

Déjà, avant son entrée au couvent, sa prétention à trancher dans la conversation, à vouloir régenter les concerts ou les comédies de société, cette singularité qui la portait à se renfermer chez elle, lui avaient valu bien des inimitiés mondaines, celle de la reine entre autres qui, après avoir goûté son talent de harpiste, ne pouvait plus la souffrir, sans doute

depuis qu'elle avait sévèrement traité Mlle Bertin et chapitré ses clientes dans le proverbe : *les Dangers du monde*. Pourtant son *Théâtre d'Éducation* avait été bien accueilli. Mme du Deffand, qui s'empressait d'envoyer le premier volume à Horace Walpole, louait ses petites comédies. Les journalistes et le public jugèrent de même. Cette brillante entrée sur la scène littéraire grisa l'auteur. La femme d'esprit perdit bientôt tous ses avantages devant la critique en tournant à l'homme de lettres.

Dès le quatrième volume du *Théâtre d'Éducation*, paru en janvier 1780, elle visait à étendre son public. Jusqu'alors, prétendait-elle, les pédagogues n'avaient travaillé que pour une seule classe. Les proverbes de ce volume : *la Rosière de Salency*, *la Marchande de modes*, *la Lingère*, s'adressaient « uniquement » aux enfants de marchands et d'artisans, même au-dessous, aux femmes de chambre, aux jeunes filles de boutique, aux paysans qui savaient lire. L'auteur avait observé avec soin « la classe de citoyens » à laquelle elle offrait ce volume. Elle en appréciait la piété, les mœurs pures, l'esprit familial.

Aussi dans la préface des *Veillées du château* (mai 1784) réclamait-elle contre le *Journal de Paris* qui, le 25 février 1784, avait annoncé, comme toute neuve, une *Vue patriotique sur l'éducation du peuple, tant des villes que des campagnes*. Elle revendiquait la « gloire chère à son cœur » d'être le « premier auteur » qui se soit occupé de l'éducation populaire.

Désormais elle occupe de son œuvre les feuilles publiques, annonce les volumes qu'elle compose, rappelle ceux qu'elle a publiés, répond aux critiques, avoue ou désavoue les intentions ou les ouvrages qu'on lui prête, tout le petit manège de l'écrivain... Enfin paraissait en janvier 1782 *Adèle et Théodore*, avec ce sous-titre fastueux : *Lettres sur l'éducation, contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*, 3 vol. in-8°. C'était au lendemain même du choix du duc de Chartres : ce manifeste du « gouverneur » fit scandale, irrita la cour et la ville comme une provocation. Peu importait son système d'éducation qui ne présentait aucune idée nouvelle ; mais, habile à varier le ton d'un ouvrage dont le sujet rebattu n'eût pas retenu le lecteur au long de trois volumes, Mme de Genlis avait entremêlé son roman par lettres de

satires et de portraits. Elle connaissait à merveille le monde, les petits intérêts qui le mènent, les mots dont il s'habille. Elle savait saisir et rendre le ton, la nuance des mœurs du jour. Plusieurs sociétés, plusieurs dames (Mme de Reynière, Mme de Montesson), crurent se reconnaître dans ces peintures légères et piquantes. L'auteur raillait l'affectation sentimentale, l'excès d'esprit dans les billets, surtout l'industrie effrontée du parfilage : et les parfileuses, s'il faut l'en croire, délaissèrent leurs énormes sacs pour revenir à la broderie et à la tapisserie de leurs aïeules. Pour la première fois, une femme jeune encore, ayant vécu dans le plus grand monde, s'avisait de le peindre. N'était-ce pas trahison? Bien plus, elle n'épargnait aucune des classes d'hommes qu'elle avait été à même d'observer. Elle disait leur fait aux littérateurs qui, dépourvus de politesse et de conversation, parlaient musique et littératures étrangères, sans y rien connaître ; elle s'en prenait aux philosophes en soutenant qu'il n'est point de vertu véritable sans solide piété. Il n'est pas jusqu'au clergé qu'elle n'indisposât en affirmant qu'il n'existait point de livre de dévotion qu'on pût laisser sans inconvénient entre les mains d'une jeune personne. Aussi se promettait-elle de publier elle-même un livre d'*Heures*, conforme à ses principes.

Adèle et Théodore déchaînait contre Mme de Genlis l'esprit de corps et l'esprit de parti : autant d'inimitiés mondaines, littéraires, philosophiques qui se déclarèrent d'autant plus vives que l'ouvrage était lu avec avidité. Les chansons, les énigmes, les couplets de toute sorte l'assaillirent. Le mercredi 10 avril 1782, la comtesse pouvait mesurer au Théâtre-Français l'animosité du public à son égard. Les comédiens, qui avaient étrenné la veille leur nouvelle salle, donnaient *les Femmes savantes*. La gouvernante arriva avec ses pupilles et le duc de Chartres ; elle fut huée malgré la présence du prince, tandis que, l'instant d'après, Mme de Montesson, accompagnée du duc d'Orléans, était applaudie singulièrement. Les loges de la tantâtre et de la nièce se faisaient vis-à-vis. Ce fut un jeu pour le public, pendant toute la comédie, d'appliquer à Mme de Genlis le ridicule des pédantes, tandis que, se retournant avec de grands battements de mains vers Mme de Montesson, il lui attribuait l'honnêteté et la franchise d'Henriette. Cette impopularité ne déplaisait point à la femme-auteur. Comme elle rendait

coup pour coup, elle entretenait autour de son nom un bruit avantageux. L'essentiel était qu'on parlât d'elle, qu'elle occupât le public de sa personne et de ses idées, au fur et à mesure qu'elle empilait les volumes.

Femme-auteur, elle attirait sur l'institutrice, avec la jalousie des deux sexes, force épigrammes et sarcasmes et cette censure aiguë qu'elle-même exerçait sur autrui. On ne manquait pas de dénoncer le désaccord piquant entre ses principes de régente et ses faiblesses de jolie femme. Comment n'eût-on pas méconnu ses meilleures intentions?

Curieuse des langues étrangères qu'elle cultivait avec zèle (anglais, italien, allemand, espagnol), jusqu'à apprendre le portugais pour lire *les Lusiades* dans le texte, elle leur faisait une belle place dans son programme d'études et tenait à les enseigner par la méthode directe, chère à nos polyglottes modernes. « Je suis la première institutrice de princes en France, prétendait-elle dans ses *Mémoires*, qui ait imaginé d'imiter l'excellente coutume pratiquée dans les pays étrangers, d'apprendre aux enfants les langues vivantes par l'usage... » Servies par une femme de chambre anglaise, et une autre italienne, les princesses d'Orléans, à l'âge de cinq ans, parlaient l'anglais aussi bien que le français et entendaient l'italien. Pour les familiariser avec l'anglais, la langue dominante du temps, la gouvernante avait songé à leur donner pour compagne de jeux une petite Anglaise à peu près de leur âge. Une petite fille de la colonie anglaise de Paris ne sut pas plaire. Alors le duc de Chartres pria son correspondant de Londres, Nathaniel Parker Forth, de rechercher parmi les enfants trouvés que nourrissait le roi d'Angleterre, une petite fille brune, jolie, âgée de six ans seulement, « qui n'ait surtout pas le nez trop long et ne sache pas un mot de français » (3 octobre 1779). Le duc compte l'élever avec ses filles qui ont trois ans : aussi N. P. Forth doit-il arranger les choses de façon que jamais personne ne puisse la réclamer. Revenant sur son désir, il consentait à la prendre plus âgée d'un an ou deux, « pourvu qu'elle ait une bonne prononciation. » A Pâques 1780, le marchand de chevaux Saint-Denis amenait à Paris, avec « la plus jolie jument, la plus jolie fillette de l'Angleterre », Nancy Syms, née à l'île de Fogo, le 28 février 1774, de Guillaume Brixey et de Marie Syms, et qu'on surnomma Paméla.

Paméla passa d'abord inaperçue, à la faveur de son jeune

âge. Mais quand, grandissant en charme et en beauté, elle excita la tendresse démonstrative de sa protectrice qui la produisait et se grisait de ses succès, alors on la remarqua. Elle ressemblait à la duchesse de Polignac, avec plus d'avantages encore : une jolie taille, un front pur, une expression angélique. La cour et la ville se prirent à jaser au mois de mai de 1785, comme si Paméla fût arrivée de la veille.

C'est que, ravie de ce premier essai, Mme de Genlis avait demandé à N. P. Forth une autre fillette, qu'elle destinait à Pulchérie, sa fille cadette. Une première resta borgne des suites de l'inoculation ; une autre, plus heureuse, fut amenée à Paris par M. et Mme Forth eux-mêmes, au printemps de 1785 sans doute. C'était Hermine Compton, née vers 1776 ou 1777 des amours d'un officier anglais avec la fille d'un respectable pasteur, celle qui, devenue Mme Collard, sera la grand'mère de Mme Lafarge... Ce projet d'élever avec ses pupilles deux orphelines anglaises parut étrange. Ceux qui avaient surpris chez la gouvernante les faiblesses de la pruderie la sentaient fort encline, avec son imagination affectée, à tourner un caprice coupable en histoire édifiante ; et l'audace de mêler à ses enfants légitimes deux filles de la main gauche, doublement adultérines, semblait convenir au duc de Chartres, tel qu'on se le figurait, dans son effronté dédain des usages ou des règles, qui restreignaient sa fantaisie.

Insensible aux caquets, Mme de Genlis poursuivit son expérience pédagogique. La « poule de Rousseau » tenait dans ces deux orphelines, dans Paméla surtout, qui éclipsait la discrète Hermine, l'élève idéale ne relevant que du maître, dont elle avait rêvé sur les pages de l'*Émile*.

Où Mme de Genlis ne suivait qu'un jeu de pédagogue, la nature se glissa et son cœur de femme fut surpris. Elle resta captive de son élève.

Comment n'eût-elle pas adopté de fait, ne pouvant l'adopter en droit, cette orpheline anglaise, puisqu'elle s'appropriait moralement les enfants d'Orléans, en vertu des principes de l'*Émile*? Être maîtresse absolue de l'éducation, telle est la première condition qu'elle avait posée au duc de Chartres et qu'elle jugeait indispensable pour aboutir. Il faut plaindre la duchesse sans trop charger la gouvernante. C'est le lot des grandes dames de livrer leurs enfants aux nourrices et aux gouvernantes qui recueillent l'amour avec

la peine. Les enfants d'Orléans furent d'autant plus attachés à Mme de Genlis qu'elle se dévoua à eux, qu'elle remplit son rôle avec respect, zèle et ténacité. Sensible à ses talents, à sa passion pédagogique, le duc de Chartres s'en remit d'autant mieux à elle qu'il la voyait chérie de ses élèves : ils l'appelaient leur amie et lui rendaient un culte. Quand elle les quitta de Saint-Leu, le samedi 25 juin 1785, pour un voyage d'un mois en Angleterre, ce fut un événement. Pour la première fois, elle s'éloignait d'eux : longue séparation de six semaines, seul et unique congé qu'elle s'accorda durant l'éducation. La veille, elle avait longuement entretenu ses élèves qui étaient sortis du chapitre, la mine sérieuse et les yeux gros de larmes. Le mardi précédent, elle avait rédigé une *Distribution de la journée des princes*, pour le temps de son absence. Trois copies avaient été faites de cet écrit : l'une pour la duchesse, la seconde pour le duc, la troisième pour l'abbé Guyot et M. Lebrun. L'autographe original avait été rendu à l'auteur. Cet emploi du temps, qui réglait en particulier les promenades à pied de l'après-midi, la journée du dimanche et le régime, se terminait par des observations générales :

Avoir la plus grande attention à la manière de marcher de Mgr le duc de Valois qui dandine beaucoup, ronge ses ongles, niaise avec tout ce qu'il trouve sous ses doigts. La même attention à sa manière de parler : il parle sans desserrer les dents. Le faire lire quelquefois tout haut aux lectures de piété et lui faire ouvrir la bouche et articuler ainsi que lorsqu'il dit les vers : il faut le faire prononcer avec affectation pour qu'il puisse arriver à une prononciation distincte. Pour la politesse, les engager à faire des révérences un peu plus marquées et à répondre honnêtement et distinctement. Ne leur permettre aucune manière proverbiale ou ignoble de parler. Prendre garde aux rires forcés et trop bruyants.

Enfin une instruction particulière, dont trois copies avaient été faites également, devait être lue tous les soirs au duc de Valois et au duc de Montpensier. Ainsi elle gouvernait encore, même de loin. Aux repas du dimanche, où l'on parlait librement en français, les jeunes princes ne s'entretenaient que de leur amie absente. Le 18 juillet, jour de sa fête, toute la maisonnée buvait du malvoisie à sa santé et, au sortir de table, les enfants portaient son fauteuil en

triomphe dans le corridor. Le duc de Valois le précédait, battant de la caisse et, en le déposant, tous répétaient à plusieurs reprises et avec joie : *Vive Félicité!* Lorsqu'elle revint, le mercredi 27 juillet, annoncée par son courrier Ambroise, Saint-Leu fut sens dessus dessous. On avait, pour aller à sa rencontre, préparé la veille une charrette garnie de feuillages et de fleurs, mais le cortège la manqua et c'est la voyageuse qui reçut son monde sur l'escalier parmi l'attendrissement général.

N'en déplaise aux moqueurs, Mme de Genlis réussit l'éducation qui lui fut confiée. Mme du Deffand, voisine de Bellechasse, accorde que la gouvernante s'y entendait et, à la Révolution, la baronne de Staël assurait à Gustave III qu'en dépit des brocards, le « gouverneur » avait bien mené sa tâche.

J'étais un garçon faible, paresseux et poltron, confessait à Victor Hugo le roi Louis-Philippe ; j'avais peur des souris ! elle fit de moi un homme assez hardi et qui a du cœur... On a beaucoup parlé de Mme de Genlis, on l'a peu connue. On lui a attribué des enfants qu'elle n'avait point faits, Paméla, Casimir... Du reste, ma sœur et moi, nous aimions Mme de Genlis.

Pourtant l'éducatrice n'avait point péché par complaisance ; les premiers mois avaient été pénibles pour le jeune duc de Valois ; la gouvernante avait dû sévir contre lui, avant de recourir à la raison et à l'amitié, car M. de Bonnard n'avait jamais mis les princes en pénitence.

L'aîné alors avait huit ans, écrivait-elle sur le *Journal*, le dimanche 17 avril 1785, en réponse à une longue lettre de l'abbé Guyot ; il était grossier, ignorant, poltron, prêt à s'évanouir à la vue d'un chien, impoli et menteur, faisant de gaieté de cœur de petites histoires aussi dépourvues de vérité que de sens : tout cela méritait bien des pénitences et bien appliquées. Aussi les ai-je prodiguées pendant plus de dix-huit mois. Enfin, lorsque je le vois instruit au-delà de son âge, poli, cherchant à plaire, vrai, sensible, spirituel et dans sa douzième année, je crois ne devoir plus le traiter en enfant mal élevé, mais je suis toujours prête à reprendre la sévérité et les pénitences, s'il se conduisait mal...

Jusqu'au bout de l'éducation, elle ne passera rien au duc de Valois, devenu duc de Chartres. Le mardi 11 décembre

1787, elle mettra au pain sec, pour huit jours, ce grand garçon qui va sur quinze ans et le privera d'aller aux premières chasses.

Cette nomination de Mme de Genlis comme « gouverneur », qui excita si fort la malice de la cour et de la ville, fut la plus heureuse fantaisie du duc de Chartres. On rencontre dans l'histoire de France peu de princes et de princesses aussi bien élevés que ses fils et sa fille, aussi bien pourvus à la fois pour l'infortune et pour le trône. Sans doute Louis-Philippe et Madame Adélaïde joignirent aux leçons de Mme de Genlis celles de l'expérience et du malheur, mais les unes les avaient singulièrement préparés à recevoir les autres sans défaillance.

Mme de Genlis, femme-auteur, fit méconnaître l'institutrice et le père qui l'avait choisie. En déchaînant contre elle l'espèce irritable des philosophes et des gens de lettres, elle accrut autour du prince le cortège des inimitiés, formé dans le jardin du Palais-Royal.

AMÉDÉE BRITSCH.

Madame Ruguellou

RÉCIT DES TEMPS DU COMBISME (1)

IV

La foudre sur Silencio.

M. de Solèges, qui allait rarement dans le monde, était un homme matinal : il se levait ordinairement à cinq heures, hiver comme été, déjeunait d'une rôtie trempée dans du thé, donnait un coup d'œil à son médaillier et se mettait ensuite au travail jusqu'à onze heures. On ne le dérangeait point. A huit heures seulement, Mme de Solèges venait lui présenter Bernard. Le cabinet de M. de Solèges était de plain-pied avec la chambre de sa femme et de l'enfant dont le séparait une simple cloison de briques : à se sentir si près de ces deux êtres qui faisaient toute sa vie, le marquis se découvrait comme des facultés nouvelles ; le travail de style, qui lui avait toujours été un peu pénible, lui en semblait plus aisé. D'un affinement presque maladif, il était sensible aux moindres réactions extérieures et tout un temps, pendant la période aiguë de la coxalgie de Bernard, puis dans les débuts de ses démêlés avec les Ruguéilou, n'avait pu joindre deux phrases sans un effort vraiment disproportionné au résultat... Vers neuf heures, M. de Solèges recevait son courrier : des lettres de ses correspondants, quelques journaux, des bulletins académiques, des revues savantes de France et de l'étranger. Il le dépouillait rapidement, quitte à y revenir après le repas, et se remettait à son travail de rédaction. Pourtant, ce matin-là, comme il jetait un coup d'œil

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril 1926.

sur son courrier, une grande ligne rouge au crayon, encadrant un entrefilet du *Réveil castelneuvien*, attira fatalement son attention. Le journal, pour qu'on ne risquât point de le jeter au panier sans l'avoir lu, avait été plié de telle sorte que l'entrefilet sautait tout de suite aux yeux. En manchette, au-dessus, on lisait :

Les dessous galants d'une candidature. — Un scandale en perspective. — Gare la casse ! — Sganarelle est averti !

C'était, en quelques lignes, l'histoire ultra-cocasse — du Bouboroche noir, disait le journal — d'un candidat aux fonctions municipales, vieux roquentin à particule outrageusement berné par sa femme avant son mariage et qu'elle poussait à se présenter contre son ancien amant. Mais on possédait les lettres de la donzelle et on les publierait si le mari maintenait sa candidature. Peut-être même la justice aurait-elle son mot à dire dans l'affaire, l'aveu du recours à des manœuvres abortives se trouvant en toutes lettres dans un des derniers « poulets » de la galante épistolière.

M. de Solèges ne douta point qu'il ne s'agît de lui dans l'entrefilet. Mais les procédés de M. Ruguellou et de sa bande lui avaient quelque peu endurci, et, comme il disait, blindé l'épiderme. Il froissa le journal et reprit le dépouillement de son courrier, peu copieux ce jour-là : avec une convocation à la prochaine séance de l'Institut, une seule lettre s'y trouvait qui portait le timbre d'expédition de Trébivain et qu'il tourna et retourna quelque temps avant de l'ouvrir. Cette lettre l'inquiétait obscurément ; il y sentait une relation avec l'entrefilet du *Réveil* et il fut tout étonné, presque heureux même, en lisant la première ligne : « Mon cher Yves », d'y rencontrer un autre nom que le sien. Quelque erreur de la poste sans doute... Et puis, il comprit. L'entrefilet du *Réveil* n'aurait peut-être pas paru assez explicite à M. de Solèges ou peut-être, comme il était arrivé, n'y eût-il vu qu'une audacieuse tentative de chantage : avec cette lettre, détachée de la liasse que tenait en réserve le journal blocard, tout devenait affreusement clair. Si l'on pouvait hésiter sur l'écriture — mais, en vingt ans, une écriture subit bien des changements, — le prénom du destinataire, qui était celui de M. Ruguellou, les initiales de la signature J. D., la date d'envoi, 16 mai 1884, le lieu d'expédition, Guingamp, le passage relatif aux relations d'affaires que le père de la correspondante entretenait avec L'A. (probablement L'Arc'hantec), un tel faisceau de coïncidences équivalait à une preuve formelle.

« Mon Yves chéri, que vas-tu penser de moi et où est la sage J. D. de naguère? Etc... Viens ce soir à la maison, vers huit heures. Sonne trois fois. J'irai t'ouvrir moi-même. Papa part en voyage. Il

a rendez-vous à Trégrom avec l'A... pour une affaire urgente de fourniture de grains. Les autres seront au concert... Ah! si tu savais comme elle t'aime, comme elle t'adore, ta petite J. D. »

Cette petite J. D., c'était sa femme à lui, Philippe.

En Anjou, dans le vieux burg où il était né, où se terrait sa mère aveugle, elle lui était apparue comme une lumière. La tristesse de ces grands murs gris avait déteint sur son âme : c'est à eux peut-être qu'il devait cette gaucherie dont il avait tant souffert dans sa jeunesse et plus tard encore, avant qu'il ne connût Jacqueline. Les recherches de numismatique où il s'absorbait, et qui l'obligeaient d'ailleurs à de fréquents déplacements, avaient abouti à l'établissement de deux gros mémoires ennuyeux et doctes que l'Institut couronna... Un troisième mémoire lui valut le grand prix Toirac : c'est ce mémoire que Momsen discuta si âprement et dont il dut en fin de compte accepter les conclusions. Jacqueline, à qui Mme de Solèges parlait souvent des travaux de son fils, ne mit ni calcul, ni affectation, à en entretenir à son tour celui-ci ; mais comme, par les lectures qu'elle faisait à la marquise, elle avait pris une idée assez exacte de ces travaux, la manière avertie dont elle en parla à M. de Solèges toucha vivement son interlocuteur. C'était la première fois qu'une femme autre que sa mère s'intéressait à quelque chose de lui. Il en fut aussi surpris que flatté et y perdit désormais avec Jacqueline un peu de son habituelle timidité près du sexe.

Ce changement insolite frappa Mme de Solèges. Avec la clairvoyance d'esprit qui supplée chez tant d'aveugles à l'incertitude des sens, elle pressentit tout de suite les conséquences qu'il pouvait avoir pour son fils ; elle y devina l'indice d'une affection plus sérieuse, encore obscure pour le pauvre savant. Bien différente de cette vieille marquise de Villemer que la bonne George Sand nous montre dans une situation analogue se hérissant à la seule pensée que sa demoiselle de compagnie, Mlle de Saint-Geneix, puisse devenir sa bru, elle trouvait sans doute qu'une telle union avec une jeune Française pauvre, intelligente et honnête, n'était pas après tout plus choquante que celle de tant de beaux noms de l'armorial avec des Juives millionnaires ou des filles de marchands de porcs américains. Un commerce assez long lui avait permis d'apprécier la parfaite noblesse morale de Jacqueline. Elle interrogea discrètement la jeune fille, et, connaissant l'incurable timidité de son fils, se chargea des premières avances, que Jacqueline ne laissa pas d'accueillir avec un trouble marqué. Son passé célait-il quelque secret? La rapide enquête à laquelle se livra Mme de Solèges ne lui apprit rien de décisif sur ce point : elle sut seulement que, du temps de la prospérité com-

merciale de M. Domaguet, le négociant recevait quelques fonctionnaires qui pouvaient avoir des vues sur ses filles, car il en avait eu trois et quatre garçons, enlevés les uns et les autres par des maladies ou des accidents, à l'exception de la fille aînée et du cadet. Mais aucun projet de mariage ne s'en était suivi et, à la mort de M. Domaguet père, ce qui restait de la famille s'était dispersé.

Les grandes passions, qui changent les caractères et donnent de la timidité aux plus audacieux, n'ont pas l'effet inverse sur les natures hésitantes et craintives comme M. de Solèges. Quand celui-ci commença de comprendre qu'il aimait Jacqueline, il fut effrayé de sa découverte ; il le fut davantage en constatant la réserve de Jacqueline depuis qu'elle avait deviné où tendaient les avances de Mme de Solèges. L'aveugle suivait avec attention les progrès du mal ; habile à interpréter jusqu'aux silences, elle sentait que son fils ne se relèverait pas du coup que lui porterait le refus de Jacqueline. Tout son sang de mère criait vers la jeune fille comme vers la rédemptrice qui avait entre ses mains le salut de son unique enfant. Le mariage se fit. Mme de Solèges fut la seule qui soupçonna ce que la décision de Jacqueline avait pu lui coûter. Encore ne s'était-elle pas trompée et avait-elle bien préjugé de la femme de devoir et d'honneur que serait avant tout sa bru : quinze années durant, M. de Solèges fut l'homme le plus heureux du monde. Partagé entre son foyer et son cabinet de numismate, il vainquit assez sa timidité pour céder aux sollicitations de ses confrères qui le pressaient de poser sa candidature à l'Institut. Le ménage quitta l'Anjou et s'installa, avec Mme de Solèges la mère, dans un confortable appartement de la rue de Tournon où Allain vint le rejoindre pour achever ses classes dans un lycée de Paris. M. de Solèges n'eut point d'effort à faire pour s'intéresser à ce beau garçon intelligent et travailleur qui n'entendait pas rester toute sa vie à la charge des siens. La fortune du marquis lui permit de subvenir sans peine aux études médicales d'Allain. Elles furent singulièrement accélérées. Depuis le fameux Morestin, on n'avait vu personne franchir les étapes de la carrière à cette allure fantastique : docteur en médecine à vingt-deux ans, aide d'anatomie à vingt-trois, prosecteur à vingt-quatre, Allain préparait le concours pour l'obtention du titre de chirurgien des hôpitaux qu'il devait enlever n'ayant pas encore vingt-sept ans... Mme de Solèges la douairière était morte quelques années auparavant, un peu trop tôt pour assister au couronnement de son œuvre, à la naissance de son petit-fils Bernard. L'enfant était frêle. A force de soins il vécut et ce fut pour M. de Solèges le sujet d'un redoublement de gratitude envers Jacqueline ; ses litanies d'actions de grâce à la femme, à l'épouse

parfaite qu'elle était, s'enrichirent de toute une série d'invocations nouvelles à la mère du petit Bernard. Le culte d'hyperdulie qu'Auguste Comte rendait à Clotilde de Vaux peut seul donner idée d'une dévotion de cette ferveur. Aussi un croyant à qui l'on révélerait que son Dieu n'existe pas, ne montrerait pas une figure plus bouleversée que celle de M. de Solèges après la lecture de l'épouvantable lettre : il éprouvait comme une brusque sensation de vide, de descente vertigineuse dans l'abîme ; il tournait les yeux de tous les côtés comme pour chercher quelque chose à quoi s'accrocher. Il se leva et fit deux ou trois pas en titubant. Enfin il s'adossa à sa table et il embrassa, d'un grand regard morne, les ruines de sa vie.

Comme on l'avait tristement berné ! Comme tout s'expliquait maintenant ! Les hésitations de Jacqueline à prendre sa main, à échanger sa condition subalterne contre un marquisat, c'étaient les dernières convulsions de son honnêteté. Par un reste de scrupule, elle répugnait à surprendre la confiance de l'homme naïf et bon qui la priait en mariage. Mais que disait donc M. de Solèges? Où prenait-il de l'honnêteté et des scrupules? Cette répugnance de Jacqueline à l'épouser, il n'avait pas besoin d'aller chercher si loin pour l'expliquer : bien mieux que du remords, c'était tout simplement, en cette âme, ravagée par la passion, l'angoisse d'appartenir à un autre homme que celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore peut-être. Il se rappelait, le jour de son mariage, cette belle tête amère de Jacqueline, ce front lourd, ces yeux cernés et inquiets... Ah ! pourquoi s'était-elle tue, la misérable? Si, vraiment, il y avait eu en elle un peu d'honnêteté, pourquoi ne lui avait-elle pas tout dit, son passé lamentable, ses erreurs, ses défaillances payées si chèrement par la trahison de l'homme à qui elle s'était donnée? Il l'aimait tant, cette Jacqueline, qu'il lui eût pardonné, qu'il ne l'eût pas moins aimée peut-être. Et, entre eux, il n'y aurait pas eu cet abominable secret dont la révélation tardive empoisonnerait maintenant toutes ses minutes.

Quand le soupçon s'est glissé entre deux êtres nul ne peut dire où s'arrêteront ses ravages. La conduite de Jacqueline, depuis son mariage au moins, n'avait jamais prêté au plus petit reproche : si elle n'éprouvait pas, pour le monde, cette horreur maladive que ressentait M. de Solèges, elle était pourtant de ces femmes d'intérieur à qui la pratique des vertus domestiques est d'autant plus aisée que c'est à la fois chez elles l'effet d'une prédisposition naturelle et de la réflexion : pour avoir approché des feux de la passion, elles replient définitivement leurs ailes ; soit dédain, soit prudence, elles n'ont plus de regard pour ce qui n'est pas compris dans le cercle étroit de leur

foyer... Une heure encore auparavant, quand on ne lui avait pas apporté son courrier, M. de Solèges eût rougi de suspecter la conduite si droite, si digne, de sa compagne ; il se tenait pour amplement satisfait de la bonne et loyale amitié qu'elle lui accordait. Pouvait-il raisonnablement exiger davantage?... Une heure après, son courrier reçu, M. de Solèges raisonnait autrement : il croyait apercevoir que cette amitié, qui lui suffisait à lui, dont il se contentait philosophiquement, n'était pas un sentiment assez fort pour remplir tout le large cœur d'une femme comme Jacqueline. Ce cœur, ni l'expérience douloureuse du passé, ni les premières glaces de l'automne, n'en avaient apaisé les tempêtes intérieures, comprimé le sourd gonflement. Sinon Jacqueline, dans le choix d'une station hydrothérapique, eût-elle tant hésité à se décider pour Trébivain? Eût-elle montré tant de condescendance, une si inexplicable résignation aux attaques des Ruguellou? Eût-elle fait une opposition si violente, si acharnée, à la candidature de son mari? Pour briser sa résistance, il n'avait pas moins fallu que la mise en demeure d'Allain, plus clairvoyant que son beau-frère et qui avait flairé là quelque obscur et déshonorant mystère. M. de Solèges revoyait encore sa figure décomposée devant la sagacité d'Allain. Sur le moment, l'imminence du danger avait pu lui arracher son consentement. Mais ses efforts pour le reprendre ensuite, pour essayer de ramener M. de Solèges à l'abstention, marquaient assez combien elle avait été violentée, forcée dans son libre arbitre de femme. Depuis lors la gravité naturelle de son caractère s'était encore assombrie ; elle était sujette à de brusques migraines, à des troubles nerveux que suivaient de longues dépressions. La santé de Bernard ne lui donnait pourtant plus d'inquiétude ; il y avait une autre cause à ce déséquilibre, — et quelle autre que l'état de qui-vive perpétuel où la tenait l'effroi des divulgations de son ancien amant? L'abjection du personnage lui était connue : elle le savait capable de tout, et elle l'aimait encore peut-être, puisque le mépris est impuissant à tuer l'amour...

M. de Solèges l'éprouvait lui-même en ce moment et que jamais la traîtresse n'avait tenu aussi fortement à toutes les fibres saignantes de son être. Considérant la grâce qu'elle lui avait faite en l'épousant, lui si déjeté, si gauche, et l'espèce de marché de dupe que ce mariage avait été pour elle, il en arrivait presque à l'excuser. Pour la tirer des griffes du Ruguellou, il était décidé à tout tenter. S'il n'y avait eu que lui en cause, peut-être n'eût-il pas trouvé la force de vaincre sa timidité. Mais il s'agissait de Jacqueline, de Bernard, de l'honneur et presque de la vie des siens et, après avoir cédé à un moment de vertige, avoir cru que tout sombrait autour

de lui et avec lui, il remontait à la surface, comme un nageur qui rebondit en touchant le fond et fixe le point où il a le plus de chance d'atterrir.

Avant tout il fallait arrêter la campagne du *Réveil* et empêcher la publication des lettres... Après il s'expliquerait avec Jacqueline. Mais, jusque-là, il ne voulait rien lui dire, il feindrait, il trouverait le pouvoir de feindre. Il était si bien devenu un autre homme qu'il en arrivait à s'applaudir de l'absence d'Allain qui, pris d'une fringale de pêche à la crevette, était parti le matin aux Iles et n'en devait revenir que le surlendemain, après avoir « fait » toute la marée. Allain était d'un sang trop vif pour résister à la tentation d'un éclat. M. de Solèges, au contraire, plus il étudiait la situation, plus il se convainquait de la nécessité d'agir avec prudence. S'il cessait un moment d'être son maître, sa perte était certaine. Il sortit. Son intention était de traiter directement avec M. Ruguellou les conditions de l'affaire. Mais une première déception l'attendait. A la mairie comme au Prieuré, la réponse fut la même : M. le maire était en voyage et l'on ne pouvait dire quand il reviendrait. Il crut d'abord à un mot d'ordre. Il sut pourtant qu'on lui avait dit vrai : un des fils de L'Arc'hantec avait vu, le matin même, M. Ruguellou prendre le train à la gare de Châteauneuf. Ce déplacement, assez singulier en l'occurrence, pouvait s'expliquer de deux manières : ou bien M. Ruguellou, craignant pour sa précieuse personne les suites du venimeux entrefilet du *Réveil*, s'était empressé de la mettre à l'abri dans une localité inconnue ; ou bien, désireux, pour les mêmes raisons et quelques autres, de ne pas paraître dans les conversations qui allaient s'ouvrir, il voulait forcer M. de Solèges à s'orienter vers le journal blocard de Châteauneuf.

Aucune de ces explications ne valait. Le voyage de M. Ruguellou avait été décidé pour ce jour-là par Mme Ruguellou et de son chef unique, afin de gagner du temps et de préparer son mari au coup d'État qu'elle venait de frapper. M. Ruguellou ignorait que le *Réveil* eût été mis en possession par sa femme des lettres signées Folette et J. D. et l'on peut supposer qu'à quelque degré d'avilissement qu'il fût tombé, il n'eût pas accepté volontiers de collaborer à une trame si noire. Mme Ruguellou, qui n'éprouvait pas les mêmes répugnances, entendait au moins que son mari ne mît pas d'entraves à l'accomplissement de son atroce besogne et, n'ayant que ce moyen d'obtenir le silence du cher homme, elle l'éloignait provisoirement « pour avoir la paix ». Depuis quelque temps, en vue de certaine négociation mystérieuse, dont il était question à mi-voix dans les conciliabules des deux ladres, M. Ruguellou projetait de se rendre à Brest ; Mme Ruguellou n'eut qu'à dire à son mari la veille au soir :

— L'affaire est mûre. Tu te rendras demain à Brest par le premier train. J'ai préparé les papiers timbrés. En revenant, tu t'arrêteras à Morlaix et tu verras Varinard... Tâche qu'il te donne quelque chose..

M. Ruguellou partit à six heures du matin, avant que le *Réveil* fût parvenu au Prieuré. C'est tout ce que voulait sa femme. Impuissant à trouver un interlocuteur sur place, fût-ce en la personne de Mme Ruguellou, qui avait décliné l'honneur de le recevoir, M. de Solèges ne vit plus d'autre moyen, pour arrêter la publication dont on le menaçait, que de s'adresser au chef-lieu. Un tel contretemps, jadis, eût suffi pour le désarçonner. M. de Solèges rentra chez lui comme s'il n'avait eu aucun souci en tête, déjeuna du meilleur appétit avec Jacqueline et Bernard et, dans l'après-midi, demanda du ton le plus naturel son automobile.

— Où allez-vous, Philippe? s'enquit Jacqueline.

M. de Solèges avait préparé une explication : L'Arc'hantec lui ayant dit qu'il fallait commander de nouvelles affiches, il voulait s'entendre à Châteauneuf avec l'imprimeur, voir les formats, les prix...

— Attendez qu'Allain soit revenu... Il se connaît mieux que vous en tout cela...

— Sans doute, ma chère... Si j'avais su !... Mais L'Arc'hantec prétend que c'est pressé.

— Allez donc, dit Jacqueline.

Elle s'étonnait bien un peu de cet intérêt subit de son mari pour de vulgaires détails de cuisine électorale. Elle apprit incidemment qu'il était sorti dans la matinée et il lui en vint quelques soupçons. Mais le calme du marquis, sa présence d'esprit, les dissipèrent. Depuis que M. de Solèges était candidat, que de fois ainsi elle avait tremblé sans raison, étreinte de fâcheux pressentiments !

La journée était douce, une de ces journées du printemps breton qui ont quelque chose d'allègre et dont on dit en Bretagne qu' « il y fait beau vivre » (*hérié eo brao bevan*). Mme de Solèges en avait profité pour mener Bernard sur la plage. Sous un parasol, devant la mer, tout en travaillant à un ouvrage, elle regardait son fils qui jouait avec d'autres enfants, à plat comme lui sur le sable chaud et doré. Ils étaient là une douzaine de petits arthritiques en voie de convalescence. Si pâles, si maigriots, les épaules trop hautes, avec des yeux trop grands dans des têtes crispées de petits vieux ! Et c'était pourtant les privilégiés. Les autres, couchés dans des gouttières, pareils à une rangée de cadavres dans une morgue puérile à ciel ouvert, Mme de Solèges n'y songeait pas sans frémir. C'était à l'ouest du Trubuil, dans la partie la plus abritée de la crique. Derrière eux, les pe-

tites voitures d'où on les avait tirés tendaient leurs bras vers le ciel, comme les suppliantes d'un chœur antique ; les ânes, dételés, paissaient les chardons bleus de la dune. Des religieuses, des infirmières, des mères veillaient sur ce Purgatoire enfantin, se coulaient entre les gouttières, distribuaient des joujoux, des baisers. Un piano, dans une villa, égrena les premières mesures du *Carnaval* de Schumann, que le vent chassait vers le large où elles avaient l'air de danser à la pointe des vagues. Et des voiles, au loin, glissaient, blanches, rouges, couleur de tan. Sur les îles, où Allain était à la pêche, un brouillard flottait, couleur de perle. Et Mme de Solèges, reprise d'inquiétude, cherchait pourquoi son mari n'avait pas attendu le retour de l'absent, lui, qui, dans ces choses de la politique, si nouvelles pour lui, laissait toujours faire les autres, se retranchait toujours derrière son incompétence. Si elle avait pu le suivre par l'esprit, voir où il entrait, entendre ce qu'il allait dire, comme elle eût frémi !

M. de Solèges s'était flatté qu'il n'aurait qu'à se présenter aux bureaux du *Réveil* pour être introduit près de Valbreuse ; on lui apprit au journal que « M. le rédacteur en chef » faisait sa manille à la *Brasserie du Coq d'or*, et que c'était là seulement que, de quatre à six, on le trouvait.

— Mais il reviendra peut-être au journal avant dîner? demanda M. de Solèges. Et ne pourrait-on au moins l'avertir?

Ce recours même lui fut ôté, « M. le rédacteur en chef », lui répondit-on, ne souffrant point d'être dérangé pendant sa partie. Il insista, on ne lui répondit plus, et, à la fin, on lui ferma le guichet au nez. Le complot se dessinait. Porte ta croix, vieux libéral, et apprends à connaître les Pharisiens qui ont disposé les stations de ta voie douloureuse... Mais M. de Solèges, en même temps que le plus ingénu, était, depuis quelques heures, le plus héroïque des hommes : refoulant un soupir, il prit le chemin de la brasserie. Au *Coq d'or*, cependant, moins pour s'épargner une nouvelle rebuffade que pour abréger les préliminaires, il griffonna deux ou trois lignes sur une carte qu'il pria la caissière de faire passer à Valbreuse.

— Quand j'aurai fini ma partie ! répondit Valbreuse, de manière à être entendu de toute la salle.

La réponse parvint jusqu'au marquis sans l'ébranler ni l'éclairer sur les intentions de son auteur, dont il ne voulait accuser encore que la méchante éducation. Le temps passait et la partie se prolongeait. Debout près de la caisse, exposé aux regards et aux commentaires ironiques des consommateurs, M. de Solèges dut attendre un grand quart d'heure le bon plaisir du goujat, qui, pour comble d'hu-

miliation, quand sa manille fut terminée, l'informa par un garçon qu'il n'avait que dix minutes à lui donner.

— Ainsi, n'est-ce pas, qu'il se dépêche !

Du moins avait-il eu la pudeur — ou la précaution, car, que sait-on jamais? — de changer de table et de se mettre un peu à l'écart au fond de la salle. Mais c'est à peine s'il se souleva de la banquette pour recevoir M. de Solèges qui se présentait, le chapeau à la main. Le marquis poussa la courtoisie jusqu'à s'excuser de son insistance, puis demanda doucement à Valbreuse s'il ne pensait pas que, pour l'entretien qu'ils devaient avoir, un cabinet conviendrait mieux qu'une salle de café.

— Je regrette, dit Valbreuse, mais j'ai pour principe de traiter les affaires publiques sur la place publique.

La volonté de consommer son humiliation en l'étalant devant la galerie était si évidente cette fois que M. de Solèges ne s'y put tromper plus longtemps. Il se tendit néanmoins, et, malgré la sueur d'agonie qui le baignait, il eut la force de prendre la chaise que lui indiquait Valbreuse ; il réussit même à prononcer d'une voix presque égale :

— Vous savez, je pense, ce qui m'amène?

— Peut-être.

— C'est au sujet de l'entrefilet paru ce matin dans le *Réveil*. Je voudrais...

— M'apportez-vous votre retrait de candidature? coupa tout de suite Valbreuse.

— Vous m'avez donné dix minutes, fit observer M. de Solèges. Permettez-moi d'en user.

— C'est juste, concéda Valbreuse. Allez !

Pour saisir tout le pathétique de cette scène, marquée si fortement au caractère de la politique provinciale, il faut se représenter la salle de café où elle se déroulait, à l'heure de l'apéritif, et quand la plupart des tables ont reçu leur garniture de consommateurs ; sans cesser de vaquer aux occupations habituelles du lieu, la pipe ou la cigarette à la bouche, les cartes ou le journal en main, on sentait que tous ces consommateurs, fonctionnaires, employés, bourgeois radicalisants, dont quelques-uns étaient peut-être dans le secret de la comédie, avaient un œil et une oreille tendus vers le fond de la salle et recueillaient avidement ce qui pouvait venir jusqu'à eux des propos échangés entre Valbreuse et le marquis. De celui-ci, ils ne voyaient que le dos un peu plus voûté que d'ordinaire et les houles de frissons qui le parcouraient ; mais le Fouquier-Tinville que portait en lui Valbreuse s'épanouissait face au public, et tous ses mots passaient la rampe, soulignés par des murmures d'admiration. L'habitude

aurait dû pourtant le blaser sur ces satisfactions de vanité : au cours de son aventureuse carrière journalistique, Valbreuse, de son vrai nom Joseph Lehuchier, avait reçu nombre de visites du même genre, été mêlé à vingt sortes d'affaires louches, répugnantes ou tragiques ; vieilli sous le harnais, il comptait autant de pseudonymes que de journaux de toutes les nuances tués sous lui, avec cette particularité qu'il prenait un nom roturier quand il appartenait à la presse conservatrice et un nom à panache quand il passait sous le drapeau de la République.

« Il est beau, disait-il à ses familiers, de ne pas tenir ses convictions de sa naissance. Que le citoyen Tartempion soit radical, rien là que de naturel, mais que Guy de Valbreuse le soit, c'est pour donner à réfléchir. »

Peut-être, tout simplement, ces perpétuels changements d'état civil s'expliquaient-ils par le désir de soustraire sa modeste personnalité au rappel de certaines avanies dont le casier judiciaire du drôle gardait encore la trace. En dépit de ses tares originelles, Guy de Valbreuse, soutenu par le clan maçonnique du département et lui-même nourrisson de l'Acacia, était un homme avec qui l'on comptait à Châteauneuf. On le savait d'attaque, troussé à toute heure du jour pour les besognes que l'on n'aime pas à faire soi-même dans ces milieux provinciaux où s'observe encore une certaine *verecundia* extérieure, imposée par le resserrement de la vie bourgeoise et la connaissance intime qu'ont les uns des autres les gens de tous les partis. Valbreuse, dans ses polémiques et pourvu que le profit fût en rapport du risque, n'était jamais retenu par des considérations de cette nature : étranger aux pays où il portait tour à tour ses services, ce condottiere de la plume prêté par la capitale à la province y allait toujours, comme on dit, bon jeu bon argent. Il avait une manière de probité de bravo ; il assassinait consciencieusement. Métier scabreux, nonobstant, et propre à lui faire récolter plus de soufflets que de coups de chapeau, s'il n'avait été de première force à l'épée et au pistolet. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il ne se faisait jamais prier pour appuyer sur le terrain les canailleries parues sous sa signature. Et cela encore ajoutait à la considération mêlée de terreur dont il jouissait. La province n'aime point à faire parade de ses vices ; Valbreuse tirait gloire des siens et l'on en concluait qu'il avait « de l'estomac ». Désigné par un ami de cercle au choix du bredouillant Le Troumadeuc, en quête d'un journaliste à tout faire, Valbreuse, qui venait de traverser une période noire et « crevait la dèche » à Paris, fut tout heureux d'entrer au service des rancunes électorales du député radical-socialiste de Châteauneuf. Le poste

était modeste, les gages suffisants tout juste, mais il y avait les tours de bâton : le contrat fut signé chez Paillart, entre deux flûtes de Mumm. Personne ne s'étonna par ailleurs de voir passer au radicalisme le plus « ultra » un journaliste qui, la veille encore, rédigeait dans l'Orne une gazette cléricale et bonapartiste. On était au plein de l'Affaire. Tous les anciens cadres étaient rompus. Des catholiques notoires, des conservateurs éprouvés s'embauchaient du jour au lendemain dans la rédaction de *la Lanterne* et du *Siècle*. Et, réciproquement, d'anciens révolutionnaires de l'école blanquiste — ni Dieu ni maître — voyaient leur prose incendiaire favorablement commentée par *l'Univers* et *la Croix*. La palinodie de Valbreuse, à la faveur des circonstances, passa pour une conversion sincère ; on crut que, comme à tant d'autres, le faux Henry lui avait dessillé les yeux. Valbreuse n'eut même pas besoin de cacher ce que Le Troumadeuc, en bégayant, appelait ses « pé... péchés... heu ! heu !... de jeunesse ». On l'entendait dire fréquemment : « Du temps que je croyais à l'honnêteté des catholiques... » Et, d'avoir trahi en pleine bataille ses frères d'armes de la veille finissait par lui conférer une espèce d'auréole : quelle puissance possédait donc la Vérité (par un grand V ; jamais on ne fit autant usage des majuscules et des entités métaphysiques qu'à cette époque) pour avoir forcé l'assentiment d'un adversaire comme ce Valbreuse, si entier dans ses idées, tout l'un ou tout l'autre, mais jamais à mi-chemin d'une opinion? Ses dépenses, le scandale de sa vie privée, la tranquille impudeur dont il affichait sa liaison avec Irma des Varennes, l'étoile voyageuse du casino de Trébivain et des cafés-concerts de Rozlan, ses fugues continuelles à Paris ou dans les stations balnéaires de la côte, dont les tables de jeu et les petits chevaux n'avaient pas de client plus assidu, rien ne prévalait contre la légende établie sur son compte par des protecteurs intéressés à le citer en exemple aux hésitants et aux timorés. C'est une remarque qui pourrait être de la Palisse, et où tient pourtant tout le secret de nos révolutions et du succès des révolutionnaires, que quatre coquins, qui ne craignent pas de fatiguer leurs bronches, font plus de bruit que cent honnêtes hommes qui se taisent. Valbreuse, à Châteauneuf, menait le chœur de ces braillards. Il terrorisait la ville ; il avait fait mieux et, n'ayant en face de lui qu'une opposition silencieuse ou qui gardait jusque dans ses journaux le ton de la bonne compagnie, il avait réussi à retourner l'opinion, à lui persuader que la modération de ses adversaires ne venait que du sentiment inavoué de la faiblesse des thèses qu'ils soutenaient. Les modérés ne savent pas tout ce qu'ils perdent à ne pas se montrer violemment modérés... Valbreuse, lui, était toujours prêt à mordre, à dé-

chiqueter une réputation, et c'était sur ces dispositions carnassières qu'avait tablé Mme Ruguellou en lui confiant la copie des lettres signées Follette et J. D. Il ne trouvait pas à cette besogne ignoble que des avantages matériels, les bonis et les suppléments de mensualité qui lui étaient nécessaires pour boucher les trous de son budget, fortement entamé par sa passion du jeu et les manies dépensières d'Irma : il y apportait aussi un véritable entrain de limier, une joie féroce de Chippevvaye ou de Commanche engagé dans le sentier de la guerre. La chasse à l'homme lui plaisait comme un sport et il eût été capable de s'y livrer pour rien, pour le plaisir. Lui-même, en plaisantant, s'appelait quelquefois « l'ennemi du genre humain », et c'est un côté par où il s'apparentait avec Mme Ruguellou... D'obscurs ressentiments personnels contre la société se cachaient peut-être sous ce cannibalisme exaspéré. Raté de l'Université, épave du journalisme parisien échoué dans le journalisme de province, Valbreuse prenait les revanches qu'il pouvait contre une destinée dont il mesurait l'injustice au degré de prospérité de ses adversaires. M. de Solèges, lui-même, si médiocre physionomiste qu'il fût, ne laissa pas d'être frappé par les stigmates que la passion et l'envie avaient creusés dans ce front d'homme jeune, ravagé comme un front de vieillard, par les éclairs sinistres qu'elles faisaient passer dans ces yeux amers, d'un noir d'encre, où semblait être remontée toute la vase des profondeurs.

— Avant toute discussion, dit-il, je désirerais... et vous me comprendrez, j'en suis sûr, monsieur... être fixé sur le caractère et l'authenticité de la correspondance à laquelle fait allusion l'entrefilet du *Réveil*... Et d'abord combien y a-t-il de lettres?

— Vingt et une, non compté le billet détaché de la liasse, qu'on vous a envoyé comme spécimen...

— Puis-je les voir?

— Les originaux, non. La copie, oui.

— C'est bien. Je me contenterai de la copie.

Valbreuse, comme par hasard, l'avait dans son pardessus. M. de Solèges ne fit que la feuilleter, mais il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter à certains passages et il avait beau feindre, il n'était que trop visible, au tremblement de ses mains, à ses rougeurs, à ses blêmissements alternatifs, que chaque mot entrait en lui comme une lame d'acier et sans qu'à ce déchirement, comme chez Mme Ruguellou, il pût opposer les atroces joies compensatrices d'un cœur qui, en souffrant mille morts, travaillait fiévreusement à se venger.

— Ces lettres, dit le marquis, quand il eut achevé le cruel inventaire, sont signées Follette. Deux seulement des initiales J. D.

Il n'est donc pas absolument certain qu'elles soient de la personne à qui vous les attribuez. L'écriture du billet que vous m'avez fait envoyer comme spécimen est sensiblement différente de l'écriture actuelle de cette personne. Je sais qu'en vingt ans une écriture peut subir certaines altérations. Néanmoins il y a doute. Enfin, et supposez que cette personne soit coupable, la prescription en matière criminelle est acquise au bout de dix ans : les tribunaux ne sauraient intervenir...

Valbreuse sourit dédaigneusement. Au lieu d'attaquer de front la difficulté, comme il l'avait fait tout d'abord, le marquis se mettait à biaiser, plaidait à côté comme un avocat... Histoire de sauver la face, sans doute, car il n'imaginait pas qu'on le tiendrait quitte de son retrait de candidature. Mais un geste de M. de Solèges l'arrêta.

— Je ne vous dis point cela pour rabaisser vos prétentions, mais pour le cas où vous croiriez devoir passer outre et publier les lettres. Cette publication n'aurait peut-être pas des conséquences aussi graves que vous le pensez et n'entraînerait pas nécessairement la conviction générale. Elle pourrait en outre donner lieu de ma part à une action reconventionnelle devant les tribunaux.

Valbreuse esquissa un geste de souverain détachement.

— Il y a peut-être encore des juges, dit M. de Solèges.

— Et quand il y en aurait, monsieur le marquis? Nous pensez-vous assez sots de croire que, pour le plaisir de nous faire condamner à une amende dérisoire, vous iriez affronter le plein jour d'une audience et la publicité des comptes-rendus de journaux?

— Vous auriez raison si j'étais seul, monsieur, dit M. de Solèges. Je préférerais personnellement le silence à tout. Mais je connais mon jeune beau-frère, le docteur Domaguet. Et je crains que, si je ne réussis pas à éteindre l'affaire avant son retour, il n'épuise tous les moyens en son pouvoir pour châtier les misérables auteurs de cette divulgation...

Le front de Valbreuse se rembrunit.

— Nous sortons de la question, dit-il. Je veux bien ne pas relever une expression qui ne m'atteint pas personnellement... Je vous fais seulement remarquer, monsieur le marquis, que la probité, les convenances, qui sont choses fort respectables en soi, n'ont rien à voir avec les questions électorales. En politique, a écrit mon vénéré maître Arthur Ranc, la mauvaise foi est l'âme de la discussion. Autrement dit, on n'a pas toujours le choix pour se débarrasser d'un adversaire et l'on ramasse les armes qu'on trouve.

— Même dans la boue? dit M. de Solèges.

— Même dans la m..., monsieur le marquis.

— C'est bien, dit M. de Solèges édifié. Pensez-vous que 50 000 francs soient une somme suffisante pour acheter le silence du *Réveil* et la restitution des originaux signés Follette et J. D.? Je les ai là dans mon portefeuille et suis prêt à vous les délivrer sans reçu contre la remise des lettres...

Valbreuse vit tout danser autour de lui. Le marquis parlait d'une voix assez basse et il y avait de grandes chances pour que sa proposition ne fût pas venue jusqu'aux consommateurs, mais Valbreuse, lui, n'en avait pas laissé perdre une syllabe : 50 000 francs, la forte somme d'un coup, sa barque remise à flot, Irma reconquise, la banque, les petits chevaux !... Et toute cette fortune inespérée devant lui, à portée de sa main, quand, à la restitution des lettres, Mme de Ruguellou, manquant de flair pour une fois, n'avait posé comme condition que le retrait pur et simple de la candidature du marquis !... L'émotion lui coupait la parole.

— Trouvez-vous que la somme soit trop faible? demanda M. de Solèges, qui prenait ce silence pour une hésitation. Enfin parlez, monsieur.

— Vous avez raison, dit Valbreuse brusquement, cette affaire n'est pas de celles qu'on traite sur la place publique... et en dix minutes. Allons l'étudier chez moi.

V

Où Mme Ruguellou donne une réédition de la scène de la cassette.

Suzic n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Le petit jour l'avait trouvée qui roulait depuis la veille les mêmes pensées terrifiantes. Par moments, tant son angoisse ressemblait à une hantise et comme si la conversation qu'elle avait surprise entre sa tante et son oncle débarqué à l'improviste de Brest dans la soirée, durait encore, elle croyait entendre le heurt sourd de leurs voix. Simple écho intérieur, mais obsédant jusqu'à faire crier grâce, des paroles qui l'avaient frappée dans l'escalier, quand, s'étant levée en hâte pour ouvrir à M. Ruguellou et ayant été devancée par sa tante, elle avait entendu, en passant devant l'oratoire aussitôt refermé sur les deux complices, le bruit d'une dispute où revenaient continuellement les noms du marquis et de Mme de Solèges. L'effroi plus que la curiosité, en entendant ces noms, grincés plus que prononcés par Mme Ruguellou, avait fixé Suzic sur place. M. Ruguellou parlait d'un entrefilet de journal

qu'il avait lu à Morlaix, chez Varinard, et qui avait précipité son retour, d'une correspondance soustraite qui allait paraître dans ce journal et à la publication de laquelle il s'opposait avec véhémence.

— Je n'aime pas plus que toi les Solèges, criait-il à Mme Ruguellou. Mais je ne veux pas qu'on publie sur leur compte de pareilles infamies. C'est abominable de penser que le marquis pourrait croire...

Mme Ruguellou l'interrompait avec aigreur et, comme toujours, le crescendo de sa voix finissait par couvrir celle de son mari. Celui-ci baissait insensiblement le ton, faiblissait, cédait peu à peu du terrain. Mme Ruguellou en profitait pour prendre l'offensive et reprocher à son mari de lui avoir caché une intrigue scandaleuse.

— Ah ! monsieur entretenait des correspondances amoureuses avec une petite oie blanche qui le recevait chez son père et dont il faisait sa maîtresse ! Et la coquine osait encore lui demander l'adresse d'une sage-femme pour... Non, le cœur me soulève rien que d'y penser... Se faire avorter !... Tiens, vous ne valez pas mieux l'un que l'autre !

— Mais, Aurélie, nous n'étions pas encore mariés !...

— Pourquoi en ce cas as-tu gardé les lettres? Pourquoi?...

— J'avais oublié qu'elles étaient là, balbutia M. Ruguellou... Tu comprends, depuis le temps... Mon Dieu, qu'est-ce qu'on va penser, si le journal les publie?...

— Valbreuse arrangera cela...

— Mais tu ne songes pas aux suites terribles que peut avoir cette publication !

— Si fait, j'y songe. Terribles pour M. de Solèges peut-être, mais heureuses pour nous certainement... Même, si tu veux le savoir, il est déjà venu ici, le marquis... Je l'observais derrière le rideau : il avait une figure ! Et il a dû se rendre cet après-midi à Châteauneuf en automobile. J'ai tout de suite lancé un télégramme à Valbreuse. Tu vois bien qu'il est trop tard et qu'on ne peut plus arrêter l'affaire... Laisse donc courir, comme disent les marins...

— Oh ! Aurélie...

— Et parle-moi plutôt de ton voyage à Brest... As-tu vu le fils Munut? T'a-t-il signé l'acte?

— Je l'ai sur moi, dit M. Ruguellou.

— Parfait. Et Varinard? Bredouille chez Varinard?

— Non, il m'a offert ce paquet de vieilles actions.

— Montre.

L'examen des titres ne dut pas satisfaire la harpie, car elle s'écria :

— Des actions du Crédit Occidental !... La Société a fait faillite

il y a deux ans. Ça ne vaut même pas son poids de papier blanc... Ah ! tu t'y entends, en affaires !...

— La liquidation n'est pas terminée, dit M. Ruguellou. Il y avait là pour 75 000 francs de valeurs au porteur, m'a-t-il expliqué, dont on pouvait tirer...

— Pas un centime ! J'espère que tu ne lui as pas donné de reçu, au moins?

— Non ! Oh ! Non !

— Enfin on pourra les montrer demain, par acquit de conscience, à Me Sauvageot... Tu lui porteras par la même occasion les 5 340 francs du compte Douarin que m'ont remis hier les frères Le Floc'h... Je n'aime pas beaucoup avoir tant d'argent dans mon secrétaire... Il n'y fait pas des petits, tu sais...

Suzic n'en avait pas entendu davantage. Insensiblement, la dispute finie, l'accord fait, les deux avares avaient baissé le ton. Suzic perçut seulement le bruit d'un trousseau de clefs, puis le grincement des ferrures du secrétaire qui glissaient dans leur rainure oxydée : sans doute Mme Ruguellou, avant de s'aller coucher, désirait-elle s'assurer, suivant son habitude, que son cher argent n'avait pas déménagé.

Doucement la fillette, qui était pieds nus, se glissa par la porte du corridor, remonta dans son galetas et, pâle encore du secret qu'elle venait de surprendre, tomba sur la mauvaise chaise dépaillée qui faisait tout son mobilier avec un lit de fer, une table de nuit et une petite commode de bois blanc où était posé son lavabo. Toute une heure elle resta là, dans la demi-clarté spectrale que la lune, à son lever, faisait flotter dans la chambre, les yeux sur le plancher, sans force pour regagner sa couette. Avec les bribes de conversation qui étaient venues jusqu'à elle à travers la porte, il n'était pas très aisé de reconstituer toute l'histoire des lettres ; mais Suzic n'avait pas besoin de connaître par le menu cette histoire. Il lui suffisait de savoir que sa tante avait découvert une correspondance qui compromettait l'honneur des Solèges. Et cette correspondance, malgré les efforts de M. Ruguellou, allait paraître dans un journal de Châteauneuf ; le scandale deviendrait public ; les Solèges seraient forcés de quitter le pays ; Suzic ne verrait plus Allain. C'était fini du grand bonheur de sa vie. Et sa vie, son bonheur, elle en eût fait encore bon marché. Dans cette petite âme adorable, l'égoïsme tenait aussi peu de place que possible. Après un soupir et un regret donnés aux douces causeries d'antan avec Allain, sous « la Gloire de Dieu » du sous-patron Munut, c'est à Mme de Solèges qu'allait son souci, à cette sœur d'Allain, si pitoyable à tous, si grave d'ailleurs et si sévère pour

elle-même. Une telle femme coupable ! Et de quel crime abject dont la seule pensée salissait l'imagination de Suzic ! Fillette des champs, mêlée de bonne heure à la simple et rude vie animale, elle n'avait pas les ignorances, les sottes candeurs des Agnès de Molière, et Mme Ruguellou, d'ailleurs, avait dit le mot cru, parlé sans circonlocution d'avortement... Le mot, l'aveu du crime étaient dans les lettres dérobées, les lettres dont Valbreuse n'avait que la copie et dont Mme Ruguellou gardait soigneusement les originaux. Si ces lettres venaient à disparaître, il n'y aurait plus de preuve du crime, en admettant qu'il y eût eu crime, plus de divulgation possible, plus rien ; Mme de Solèges serait sauvée ; Allain resterait...

Suzic ne l'avait pas revu depuis le fameux soir où il l'avait aidée à franchir le mur du Prieuré ; elle n'avait pas osé reparaître chez Tina au brun de nuit, ne s'expliquant pas ce mystère de la poterne du jardin fermée au verrou derrière elle. Et, à présent qu'elle connaissait la vie, elle ne savait pas si elle essaierait de revoir jamais Allain. L'idée qu'il était là, pas très loin d'elle, qu'une circonstance inespérée, un hasard bénévole les réunirait encore peut-être, lui était douce cependant... Et pour que les choses ne fussent point changées, pour que la tempête ne déracinât aucun de ces chers êtres, il suffisait que ces lettres disparussent.

Elles ne disparaîtraient pas. Mme Ruguellou était trop prudente pour n'avoir pas mis un pareil trésor à l'abri : ses clefs ne la quittaient jamais d'ailleurs ; la nuit, elle les cachait sous son traversin.

Et, pourtant, Suzic y revenait toujours, comme au seul parti qui pût conjurer le malheur dont étaient menacés ses amis, il fallait que ces lettres disparussent. Son petit cerveau anémié, sur ce thème monotone, avait brodé toute la nuit... Il bruinait. Un ciel mou, dépenaillé, avec une blancheur diffuse à l'endroit où aurait dû se montrer le soleil. Des coqs, dans la basse-cour, s'égosillaient à réclamer l'absent. God, la nouvelle servante, une pauvre tête que ses parents, n'en pouvant rien tirer, avaient consenti à céder aux Ruguellou, ronflait candidement dans le lit-clos de la cuisine. Suzic dut la secouer à plusieurs reprises pour l'éveiller. Elle poussa les volets et, en attendant que God fût debout, elle commença le ménage, alluma le feu, balaya le corridor. La porte qui donnait de ce corridor sur le jardin était ouverte et Suzic s'en étonna, ayant entendu sa tante la verrouiller derrière M. Ruguellou. Juluen, le garçon, couchait dans l'écurie : Suzic reconnut son pas qui traînait dans la cour où il brouettait la litière de Général. Elle referma la porte, monta vers l'oratoire qu'elle voulait ranger et où, quelques heures plus tôt, s'était tenu le sinistre conciliabule des deux époux. En entrant,

son pied heurta un paquet de lettres tombé d'elle ne savait où, peut-être du ciel, et noué d'une faveur bleue... Elle défit la faveur, jeta un coup d'œil sur la première lettre : « Yves, mon Yves chéri » ...les lettres de Jacqueline à M. Ruguellou évidemment. Un bruit singulier dans une pièce voisine la tint l'haleine et le cœur suspendus. Instinctivement, elle cacha la liasse derrière son dos ; elle se rassura en reconnaissant la voix de God, enfin debout et qui avait une manière à elle de souffler le feu en gloussant. Maintenant elle sentait que, fût-ce M. Ruguellou, fût-ce sa tante elle-même qui survînt, personne, tant qu'elle aurait deux liards de force, ne lui arracherait ces lettres qu'un hasard inexplicable venait de jeter entre ses mains.

Ce ne fut qu'un peu plus tard, en promenant ses yeux autour d'elle et en remarquant le désordre de la pièce, qu'elle se rendit compte de ce qui s'était passé : un cambrioleur, pendant la nuit, avait pénétré dans l'oratoire et fracturé le secrétaire. Le contenu des tiroirs gisait à terre, pêle-mêle, comme jeté à la volée. Des poires duchesses, que Mme Ruguellou mettait à mûrir sur la tablette du meuble, avaient roulé sur le parquet avec un livre de comptes, une feuille de timbres de quittance, des affiches, de vieilles paperasses et la liasse de lettres nouée d'une faveur bleue qui avait accaparé, dès qu'elle l'eut aperçue, l'attention de Suzic. Le désordre de la pièce témoignait de la hâte apportée par le voleur à l'exécution de son mauvais coup. Suzic, prise d'un tremblement, n'avait pas la force d'appeler. Où était-il, ce voleur? Qui était-ce? Qu'avait-il pris? Par où s'était-il introduit dans le cabinet? Comment n'avait-il éveillé personne, pas même Thalie et Tom, les chiens de garde, qui — Suzic en était sûre, puisqu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit — n'avaient pas aboyé une seule fois? Toutes ces questions se croisaient, se bousculaient dans son cerveau. Mais, dominée par la découverte de la correspondance, elle les écarta aussitôt, ne songeant plus qu'à profiter, pour mettre en sûreté son butin, du cambriolage audacieux qui venait de le lui livrer.

Les Ruguellou n'étaient pas encore levés ; toute la maisonnée dormait, à l'exception de God et d'elle-même. Juluen, occupé au pansage de Général, qui vieillissait et réclamait des soins spéciaux, n'avait pas paru dans la cuisine. Mais il ne cessait d'aller de la cour à l'écurie et de l'écurie à la cour ; il pouvait entrer d'une minute à l'autre d'ailleurs. Cela suffisait pour empêcher Suzic de courir porter les lettres à Silencio, comme elle y avait d'abord songé, ou même, plus simplement, chez Tina, qu'elle eût chargée à sa place de la commission. Si elle sortait du Prieuré, il était évident que les soupçons se fixeraient sur elle : ce n'est pas seulement du vol des lettres, mais

du cambriolage de l'oratoire qu'on l'accuserait. Tandis que, ne bougeant pas de la maison, il y avait des chances pour qu'on crût que le cambrioleur avait emporté les lettres avec le reste. Suzic cacherait la correspondance dans sa mansarde, sous une dalle déchaussée qu'elle connaissait bien, et, de là, quelque jour, elle trouverait un moyen pour la faire parvenir à Mme de Solèges.

Encore fallait-il que celle-ci fût prévenue du détournement des lettres ; si elle croyait que la correspondance était toujours entre les mains des Ruguellou, elle courait droit à sa perte, et le larcin de Suzic ne servait de rien. Mais comment la prévenir? Par quelle voie? Elle ne connaissait Mme de Solèges que de vue et Mme de Solèges, à qui elle n'avait jamais parlé, ne la connaissait elle-même que de nom, si tant est seulement qu'elle sût son nom. Allain seul pouvait tirer Suzic d'embarras. Elle griffonna au crayon sur un bout de papier : « Dites à votre sœur de se rassurer. J'ai les lettres, » signa : « La petite princesse des pistes blanches », écrivit au dos : *A porter tout de suite au docteur Allain Domaguet*, puis s'aperçut qu'il lui serait aussi difficile de faire parvenir ce billet à destination que la liasse des lettres elle-même et fut sur le point de le déchirer. Elle le garda néanmoins à tout hasard et, réfléchissant que le plus pressé était de cacher les lettres, elle courut les enfouir dans son galetas et se hâta de redescendre. Ne pouvant davantage, et toute surprise elle-même du sang-froid qu'elle avait conservé jusqu'alors dans une circonstance aussi critique, elle s'en remit pour le reste à la Providence, qui avait déjà fait un miracle en lui livrant la correspondance de Mme de Solèges et qui en ferait peut-être un second pour lui permettre d'avertir Allain. En attendant et, comme il était impossible, sans éveiller les soupçons de Mme Ruguellou, de lui céler plus longtemps le cambriolage du secrétaire, elle feignit un grand trouble et se mit à crier dans la cage de l'escalier :

— Ma tante ! Ma tante ! Descendez vite !

Il y eut, dans la pièce au-dessus, un soudain remue-ménage ; une porte s'ouvrit avec fracas et on entendit la voix de Mme Ruguellou qui demandait sans bonne grâce :

— Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce qu'il y a le feu?

Tout le sang de Suzic se glaça dans ses veines : l'instant fatal était venu qu'elle n'avait fait que retarder et qui allait la mettre en face de sa tante, furie déchaînée. Comment supporterait-elle ce premier choc? Les regards de Mme Ruguellou ne perceraient-ils pas d'emblée le masque d'innocence qu'elle essayait de s'appliquer? Suzic pourrait-elle soutenir son personnage jusqu'au bout? Sur le moment et encore dans la fièvre de sa découverte, elle n'avait pas réflé-

chi à la gravité de l'acte qu'elle tentait pour sauver Mme de Solèges : elle n'avait songé qu'au salut de cette sœur chérie d'Allain et c'était à présent seulement qu'elle sentait un doute, de tardifs scrupules tracasser sa conscience.

Mme Ruguellou, un jupon hâtivement enfilé, descendait et escaladait quatre à quatre les marches des escaliers sans prendre garde aux miaulements de désespoir du pitoyable Chimir, impuissant à la suivre dans cette descente et cette ascension vertigineuses ; les pieds nus dans de sordides babouches, sa camisole de nuit croisée sur une gorge qui n'avait pas été sans beauté, elle écartait violemment du coude Suzic et pensait suffoquer net devant le spectacle que lui révélaient tout à coup son secrétaire au pillage, les tiroirs forcés, leur contenu vidé sur le parquet.

— Mon argent ! On a volé mon argent !... Monsieur Ruguellou ! Théodore ! God ! Juluen !

D'une voix perçante, suraiguë, que l'intensité de son désespoir portait jusqu'à l'extrême pointe de l'échelle diatonique, elle appelait, convoquait tout son personnel. Et soudain elle s'élançait sur le secrétaire, secouait l'un après l'autre tous les tiroirs, gémissait, reprenait ses sifflements lamentables, s'arrachait les cheveux, trépignait, tournait autour de la pièce comme une louve en cage.

— Ah ! les bandits !... Ils ne m'ont pas laissé un sou... ils ont tout pris... même les actions Varinard... Qu'on ferme les portes !... God ! Juluen ! Théodore ! Monsieur Ruguellou !... Au secours !... Au voleur !... A l'assassin !... Mon argent ! Mon pauvre argent !...

Sa loupe, dans son front, luisait comme une escarboucle, une dent rouge de dragon. M. Ruguellou, réveillé en sursaut par ces clameurs sauvages, accourait ; God et Juluen, son tricot à la main, entraient au même moment. Mme Ruguellou se jeta à la gorge du garçon ahuri :

— C'est toi qui m'as volé... Allons, avoue, avoue... Hein ! quoi ! ce n'est pas toi?... Alors, c'est God... Oui, c'est cela... C'est vous, pendarde... Mon argent... Mon argent, rends-moi mon argent, ma petite fille, et je ne te ferai aucun mal...

— Quel argent? dit God, les yeux ronds.

— Quel argent? répéta M. Ruguellou qui n'était pas loin de partager le sentiment de Suzic et croyait qu'un vent de démence avait chaviré le cerveau de sa femme.

— Imbécile ! Tu as donc des écailles sur les yeux !... Tu ne vois donc rien?... Le secrétaire, là... Quelqu'un est entré pendant la nuit et a pris les 5 340 francs du compte Douarin... Il y avait deux sacs et le reste en billets...

Et se retournant vers son personnel épouvanté :

— Mais je vous ferai arrêter tous, tous, vous m'entendez, à commencer par Suzic... On retrouvera le voleur ou bien...

— Je n'y comprends rien, murmura M. Ruguellou transi... Les chiens auraient dû aboyer pourtant... Tu ne les as pas entendus, Juluen?

— Foi de Dieu, non, monsieur.

— Ah! Ah! dit Mme Ruguellou, les chiens n'ont pas aboyé... C'est la preuve que le voleur est de la maison... Je ne me trompais pas... Ici, Suzic, petite sournoise... Avance...

— Oh! ma tante, dit Suzic, près de pleurer. Pouvez-vous penser?...

— Quoi?... Que tu m'as volée?... Tu en es bien capable.. Nous verrons ça tout à l'heure... Pour le moment tu vas courir au bureau de poste... et bon pas, hein?... Tu réveilleras le facteur-chef et tu lui diras de télégraphier tout de suite à la brigade de Châteauneuf qu'un crime vient d'être commis au Prieuré... chez le maire...

— Un crime?...

— Oui, oui, un crime... Voyez-vous cette engeance!... Voler les gens, ce n'est pas un crime et y en a-t-il de pires?... Allons! houst, file!... Vous, God, Juluen, restez... Oh! je retrouverai mon argent... mon argent, quand il faudrait...

Suzic n'en écouta pas davantage. Trop heureuse de l'échappatoire que lui offrait involontairement sa tante, elle se glissa dans le corridor et prit sa course vers le bureau du télégraphe. Absorbée par la pensée de son argent, Mme Ruguellou n'avait pas songé aux lettres qu'elle avait enfermées la veille dans son secrétaire avec les billets de banque, les sacs et les actions Varinard. Autre bonheur pour Suzic qui n'eût peut-être pas eu la force de soutenir, sur ce dernier point, l'interrogatoire serré de Mme Ruguellou. Et, chemin faisant, elle songeait que cette Providence, aux mains de laquelle elle ne s'était pas remise en vain, lui fournissait une occasion inespérée de faire parvenir à temps son message au docteur Domaguet. Le chaume de Tina, par la route, était à une certaine distance du bureau de poste ; mais Suzic connaissait une *gwénojen* qui raccourcissait la traite de moitié. En quelques bonds, cachée par les hautes fascines de gattiliers et d'ajoncs qui font de ces champs bretons comme autant de blockhaus, elle pourrait être chez la veuve et lui couler son billet sans être vue. La demie de six heures venait de sonner à l'horloge du bourg : il y avait toutes chances pour qu'à cette heure-là, matineuse comme elle était, Tina fût depuis longtemps sur pied. Suzic, malheureusement, perdit plusieurs minutes à la recherche du facteur-chef

qui, en attendant l'ouverture de son bureau, était allé tuer le ver dans une auberge de Trezdu, — sa femme ne savait laquelle. Créature des Ruguellou, comme tous les autres fonctionnaires de Trébivain, et biberon notoire, ce facteur-chef ne devait son maintien dans l'administration qu'à sa complaisance envers le maire et à la protection dont le couvrait le Prieuré. Suzic le dénicha enfin dans la cantine ouverte de la veille pour Mathurine Lozac'h. Il trinquait avec l'équipe de maçons employée aux travaux du sanatorium. Suzic lui communiqua rapidement les ordres de sa tante et reprit aussitôt sa course, afin de rattraper le temps perdu. Elle craignait de voir se dresser sur le tertre du Prieuré la silhouette soupçonneuse de Mme Ruguellou, inquiète de sa longue absence : allait-elle pouvoir, sans être remarquée, se faufiler jusqu'au chaume de Tina? Mais sa bonne étoile voulut qu'au tournant le plus proche elle s'allât jeter littéralement dans la veuve qui menait sa vache aux champs.

— Oh ! Tina, quelle chance !...

Et, lui glissant le billet :

— C'est pour M. Allain... Vite, courez à Silencio... Et que personne ne sache !...

— Jésus-Marie ! dit Tina. Qu'est-ce qu'est core « arriveu »?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer... Mais c'est grave, très grave. Il y va du salut de M. Allain et de sa sœur...

— Suffit ! dit la vieille, tandis que Suzic s'enfuyait. On lui fera « passeu » l'écriture...

Suzic se sentit soudain plus légère, plus vaillante aussi : délivrée de son souci le plus pressant, elle eut moins peur d'affronter le courroux de sa tante. Mais ce fut à peine si la mégère s'aperçut du retard de Suzic : toute à l'interrogatoire méticuleux qu'elle faisait subir à God et à Juluen, elle s'enquit seulement si le facteur-chef avait télégraphié à la brigade de Châteauneuf.

— Oui, ma tante, dit Suzic.

— Ah ! Ah ! vous entendez, dit Mme Ruguellou en se retournant vers les suspects. Les gendarmes seront ici dans une heure, il faudra bien que vous avouiez, coquins !

Juluen, taciturne à son habitude, se contenta de hausser les épaules ; God s'essuyait les yeux du coin de son tablier et invoquait à mi-voix saint Efflam qui fait découvrir les voleurs et saint Antoine de Padoue qui fait retrouver les objets perdus.

— Qu'est-ce qu'elle marmotte? demanda Mme Ruguellou qui n'avait qu'une connaissance assez vague de l'idiome local.

— Des sornettes ! Des invocations aux saints du paradis pour qu'on découvre les voleurs, dit M. Ruguellou, pensant flatter l'in-

crédulité de sa femme et, d'ailleurs, lui-même, depuis la mercuriale de M. Gratiani, devenu sensiblement moins exact aux pratiques de dévotion.

Mais Mme Ruguellou estimait sans doute qu'aucun recours ne doit être négligé dans les cas désespérés et que ce n'était pas le moment de faire l'esprit fort.

— On ne sait jamais, dit-elle, et s'ils pouvaient seulement me faire retrouver mon argent... Grand saint Antoine de Padoue, s'écria-t-elle en tombant à genoux, faites-le-moi retrouver, et je vous promets...

Elle s'arrêta devant la difficulté d'articuler un chiffre quelconque et s'en tint prudemment à une promesse vague de reconnaissance éternelle... God, voyant sa maîtresse, qui était la femme la moins dévote du monde, tomber à genoux, joindre les mains et lever les yeux au plafond, en avait fait autant par déférence et pour ne point demeurer en reste. Ce geste ingénu, où Mme Ruguellou voulait voir l'effet du remords, lui valut un nouvel assaut de sa maîtresse, plus terrible que les précédents. Aussitôt debout et secouant God avant qu'elle ne se fût relevée :

— Où l'as-tu mis?

— *O itron gèz* (1), quoi aussi donc?

— Mon argent... Allons ! ne reviens pas sur un bon mouvement... Dis-moi où tu l'as mis !...

— Si ce n'était pas elle, pourtant? insinua doucement M. Ruguellou.

— Pas elle ! Et qui veux-tu alors que ce soit? C'est quelqu'un de la maison qui a fait le coup, je ne sors pas de là... Or il n'y a ici que God, Juluen et Suzic... Tu ne vas pas accuser Théodore, je suppose?...

— Évidemment non, dit M. Ruguellou, conciliant. Mais comment se fait-il qu'il ne soit pas encore descendu?

— Il est couché... Il dort probablement... Il est rentré si tard de chez Balandreau !

— C'est étonnant, dit M. Ruguellou. J'ai voyagé justement hier avec le professeur... Il ne m'a parlé de rien.

Mme Ruguellou allait répliquer. D'une lucidité effrayante pour les autres, quand il s'agissait de Théodore, elle devenait la plus crédule et la plus aveugle des femmes. Mais une brusque fanfare de coups de fouet, éclatant au dehors et qu'accompagnait en sourdine le roulement d'une voiture cahotante et grinçante, détourna son attention.

(1) Oh ! madame chérie.

— Déjà le courrier ! dit Mme Ruguellou...

M. Ruguellou regarda aux carreaux.

— Le voilà qui monte la côte. Il doit avoir une commission pour nous.

— Mon argent ! répéta Mme Ruguellou, comme si elle n'avait pas entendu la remarque...

— On le retrouvera peut-être, dit M. Ruguellou.

— Il faudra bien qu'on le retrouve, dit Mme Ruguellou. Quand on devrait leur découdre la peau... ajouta-t-elle en montrant God et Juluen.

La guimbarde s'était arrêtée devant la grille du Prieuré et l'on entendait Tobic, le conducteur, qui criait du haut de son siège :

— Holà, madame Ruguellou, quelqu'un pour vous... Un voyageur.

— C'est Valbreuse, dit M. Ruguellou, la voix changée.

— Valbreuse? dit Mme Ruguellou... Ah ! oui, il vient pour les lettres... Je n'y songeais plus... Reçois-le en bas.

M. Ruguellou sortit et c'est alors seulement que Mme Ruguellou s'aperçut de la disparition des lettres.

— Je les avais pourtant serrées dans le secrétaire avec l'argent... Elles ont dû rouler sous un meuble... Les lettres... Personne n'a vu les lettres?... Ah ! c'est trop fort ! On les a volées aussi !... Mais qui? qui? Il n'y a que les Solèges qui avaient intérêt à la disparition de ces lettres... Les Solèges... Ah ! je comprends, j'ai deviné... C'est le petit Domaguet qui a fait le coup... lui et Mathurine... Voilà pourquoi les chiens n'ont pas aboyé !...

Et courant à l'escalier, penchée sur la rampe :

— Monsieur Ruguellou ! Monsieur de Valbreuse ! Montez... Je connais le criminel... C'est le docteur Domaguet... J'ai des preuves... des témoins... On l'a vu, une des nuits dernières, qui escaladait le mur du jardin...

— Ma tante ! Ma tante ! cria Suzic éperdue. Je vous jure que ce n'est pas lui !

Elle s'était jetée sur Mme Ruguellou comme pour lui fermer la bouche, et le fait est qu'elle avait perdu la tête. Par sa faute, en croyant sauver les Solèges, voilà qu'elle n'avait réussi qu'à faire peser sur l'un d'eux, sur le plus cher, une accusation infamante dont il aurait peine à se laver. N'avait-elle pas entendu parler d'erreurs judiciaires plus effroyables encore, de gens condamnés à mort ou au bagne pour des assassinats qu'ils n'avaient pas commis? L'aide que lui avait prêtée Allain pour franchir le mur devenait, à des yeux prévenus, une tentative d'escalade, la préparation du vol par effraction

qu'il méditait. Mme Ruguellou avait des témoins ; elle venait de le dire. Et il n'était que trop clair, d'autre part, qu'un membre de la famille de Solèges avait seul intérêt à la disparition des lettres. Ainsi, pour sauver Allain, Suzic se sentait acculée à la nécessité de tout confesser à sa tante. Une seule crainte l'arrêtait : c'est que, s'avouant l'auteur du détournement des lettres, on ne l'accusât aussi du vol de l'argent. Mais ce risque même, elle était décidée à le braver plutôt que de laisser soupçonner plus longtemps Allain.

Stupéfaite du geste audacieux de sa nièce, Mme Ruguellou s'était retournée.

— Hein ! Qu'est-ce que c'est? C'est toi qui le défends !... Ah ! tu m'as l'air d'en savoir plus long que tu ne dis... Viens ici, gredine, j'ai des moyens pour te délier la langue.

Elle avait pris Suzic par le bras et elle l'entraînait, mains jointes, effondrée sur les genoux, au milieu de la pièce... M. Ruguellou entrait au même moment avec Valbreuse.

— Aurélie, je t'en prie : voilà M. de Valbreuse, dit M. Ruguellou, rougissant pour sa femme de l'attitude où il la surprenait... Descendez, vous autres, continua-t-il en s'adressant à God et à Juluen.

— Alors, dit Juluen, c'est fini?... On reconnaît que ce n'est pas moi qui ai fait le coup?

— Ni toi, ni God, dit M. Ruguellou... Vous pouvez décamper.

— Eh bien, tant mieux, dit Juluen... ça commençait à m'embêter, cette histoire-là, rapport à Général qui n'est pas encore pansé...

Mme Ruguellou écoutait avec étonnement ce colloque d'un ton nouveau. Devant la mine soucieuse de son mari, elle comprit obscurément qu'il avait appris certaines choses et, machinalement, elle relâcha l'étreinte dont elle serrait Suzic...

— Sais-tu où est Théodore? dit M. Ruguellou.

— Mais dans son lit... Je t'ai dit qu'il est rentré très tard hier de l'Institut.

— Oui, on le connaît, son Institut.. C'est *l'Olympia*, le café-concert de Rozlan... Tobic vient de me raconter qu'il l'a trouvé ce matin qui prenait l'express de six heures à la gare de Châteauneuf.

— Théodore est parti? murmura Mme Ruguellou.

— Et pas seul, tu sais, dit M. Ruguellou qui, en mari habitué à plier devant sa femme, trouvait un malin plaisir à prendre sa revanche et à retourner le fer dans la plaie de celle qui l'avait tant de fois humilié...

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Renvoie Suzic, dit M. Ruguellou, il n'y a pas besoin qu'elle entende ce que j'ai à te raconter.

— Nous recauserons ! dit Mme Ruguellou en congédiant du doigt sa nièce.

— Eh bien, il n'y a plus de doute, continua M. Ruguellou à voix plus basse, quand Suzie fut sortie. M. de Valbreuse est discret et ne nous trahira pas : c'est ton garnement de fils qui a fracturé le secrétaire et qui a pris l'argent... Lui seul pouvait entrer et sortir d'ici sans éveiller l'attention de personne, sans provoquer l'aboiement des chiens...

— Un argent que nous avons eu tant de peine à gagner ! gémit Mme Ruguellou.

— Il n'en aura pas autant à le dépenser, dit M. Ruguellou. La drôlesse qui est partie avec lui s'entend à faire danser les écus...

— Théodore ! Mon chéri !... Ah ! la coquine qui me l'a volé... Sait-on au moins son nom, à cette misérable?...

— Tobic m'a parlé d'une certaine Irma... Irma... attends donc... la chanteuse qui faisait la commère à la soirée de Balandreau...

— Irma des Varennes? demanda Valbreuse.

— C'est ça... Irma des Varennes... Je suis sûr du nom à présent...

— Vingt bons dieux ! Ah bien, il en fait du propre, votre héritier !...

— Comment? dit M. Ruguellou, quelque peu déconcerté de cette sortie.

— Mais vous ne savez donc pas que cette Irma était ma...

Il s'arrêta prudemment avant d'avoir lâché le mot. Mais Mme Ruguellou avait compris.

— Écoutez, dit-elle au journaliste... Nos intérêts sont décidément plus liés que je ne croyais dans cette vilaine histoire... Aidons-nous mutuellement à lui donner une solution discrète, sans tapage, sans scandale. Je crois que nous y trouverons notre compte, vous et nous.

— C'est bien difficile à présent, murmura Valbreuse songeur. Tobic a dû jaser déjà... Vous-même vous avez fait prévenir la brigade de Rozlan.

— Sans doute, dit Mme Ruguellou. Mais il y a les lettres...

— Quelles lettres?

— La correspondance signée Follette et J. D. — et dont je vous ai envoyé copie... Personne d'autre que les Solèges n'avait intérêt à sa disparition et je n'arrive pas à comprendre pourquoi Théodore...

Valbreuse, de cramoisi, passa au livide.

— Comment ! Il a raflé aussi la correspondance?

— Du moins je ne la retrouve plus, dit Mme Ruguellou.

— Alors, c'est complet, dit Valbreuse, anéanti... Moi qui venais

justement vous annoncer... J'avais vu hier le marquis... Il consentait à tout... Brigand de Théodore !...

— Mais justement, dit Mme Ruguellou, c'est que j'ai beau chercher, je ne vois pas d'explication à sa conduite. Passe pour l'argent... même pour les actions Varinard, dont il peut ignorer la dégringolade... mais la correspondance?...

— La correspondance, dit Valbreuse à qui le dépit fit perdre toute prudence : il la vendra 100 000 francs à M. de Solèges. Voilà ce qu'il en fera, de la correspondance !

— 100 000 francs, soupira Mme Ruguellou. La correspondance valait 100 000 francs... Si j'avais su !...

— Trop tard ! dit amèrement Valbreuse. Il fallait ouvrir l'œil à temps. N'empêche que je me trouve dans de jolis draps, moi, au *Réveil*, avec ce pouf.

— Écoutez, dit Mme Ruguellou au bout d'un moment... Tout n'est peut-être pas perdu de ce côté... Réfléchissez un peu.

— J'aurais beau me creuser le ciboulot...

— C'est si simple pourtant !... A qui va profiter le détournement de la correspondance? Aux Solèges, je présume... Eh bien, est-ce qu'il n'y a pas un axiome juridique qui dit : *Is fecit, cui prodest?*

— Elle sait tout, dit Valbreuse, positivement émerveillé, même le latin. Allez, je comprends !

— Et alors, continua Mme Ruguellou, que penseriez-vous d'un petit article, en bonne place, à la première page du journal : INFAME CAMBRIOLAGE. — L'ATTENTAT DU PRIEURÉ. — CHERCHEZ A QUI LE CRIME A PU PROFITER... Sans compter qu'aux dernières informations on pourrait ajouter qu'une enquête est ouverte...

— Ma tante, vint annoncer à ce moment Suzie, les gendarmes sont en bas. Faut-il les faire monter?

Mme Ruguellou interrogea Valbreuse du regard.

— Cela ne nous empêchera pas de faire jouer le télégraphe pour arrêter la fugue des tourtereaux... On s'y prendra discrètement, voilà tout... Un mot au procureur de Châteauneuf, dès que vous allez être rentré...

— Ah ! dit Valbreuse, à qui le génial machiavélisme de cette *combinazione* fit oublier un moment les déceptions de l'amoureux et du maître chanteur, quel journaliste vous eussiez fait, si vous l'aviez voulu, madame Ruguellou !

CHARLES LE GOFFIC.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ÉQUIVOQUE MAROCAINE

Les guerres ne se gagnent pas toujours à coups de canon. Les plus illustres soldats ont dû à la diplomatie leur salut ou leur perte. Le grand Frédéric, malgré toutes ses victoires, n'aurait pas gagné la guerre de Sept Ans, s'il n'avait su détourner la Russie, après la mort de l'impératrice Élisabeth. Que serait-il arrivé si Napoléon ne s'était pas laissé entraîner par Metternich, au début de 1813, dans une trêve qui a conduit du triomphe de Lutzen au tournant fatal de Leipzig? On manœuvre et on divise l'adversaire sur tous les terrains.

Nulle part le jeu classique ne trouve des conditions plus propices que dans l'aventure marocaine. Là il ne s'agit pas d'un conflit international, mais de la pacification de tribus insoumises. La France et l'Espagne ont mission de rétablir la domination d'un souverain nominal. Elles ont affaire à des tribus que l'appât du pillage, plus encore que l'esprit d'indépendance, a groupées autour d'un parvenu ambitieux, dont le prestige repose sur de brillants succès et sur l'emploi sans scrupule des moyens de pression traditionnels dans le Maghreb. C'est le cas ou jamais de combiner la force et la diplomatie. La méthode est connue. Nous avons des hommes qui l'ont pratiquée avec virtuosité. N'est-ce pas par ce procédé que le maréchal Lyautey a pacifié les hauts plateaux de l'Atlas, presque sans tirer un coup de fusil? Les autorités militaires l'ont repris contre les Riffains, dès que la campagne victorieuse de l'automne dernier a brisé la cohésion des harkas d'Abd-el-Krim. Les résultats obtenus pendant l'hiver ont

été encourageants. Un grand nombre de fractions des tribus dissidentes, Senhadjas et Beni-Zeroual, ont été gagnées par des tractations discrètes poursuivies en avant de nos lignes. Il n'y avait, semble-t-il, qu'à continuer en profitant du printemps pour accentuer la pression militaire.

Si le nouvel épisode des négociations marocaines n'était que la suite de cette manœuvre, il n'y aurait rien à dire. On ne pourrait que gagner du temps, de l'argent et des hommes à mener parallèlement les attaques et les palabres. Malheureusement l'affaire ne se présente pas précisément sous ce jour. Au lieu de négocier avec l'appui du canon, on a la prétention de négocier pour éviter de donner la parole au canon. C'est un changement complet. Ce n'est plus la liaison des moyens de pression, c'est l'abandon par le fort de la possibilité d'utiliser sa force.

Abd-el-Krim s'est bien gardé de commettre cette erreur, l'été dernier, quand nous avons eu l'imprudence de lui offrir la négociation. Le chef riffain était alors au maximum de sa puissance. Après avoir battu l'Espagne il avait enfoncé les lignes françaises, occupé la vallée de l'Ouergha, menacé Taza et Fez. Il n'a tenu qu'à lui, à ce moment, d'obtenir une solution qui, moyennant quelques sacrifices de pure forme, lui aurait laissé tous les profits moraux et matériels de ses succès. Mais cela supposait un arrêt des opérations. On ne s'arrête pas quand on croit avoir le moyen d'accroître ses avantages militaires.

Voilà ce qu'a pensé le chef riffain alors qu'il avait l'initiative de l'offensive. C'est dire ce qu'il peut penser quand il voit ses adversaires reculer devant une offensive pourtant soigneusement préparée. Pendant tout l'hiver on a fait, en arrière de nos lignes, exactement le même travail de construction de routes, de concentration d'approvisionnements qu'Abd-el-Krim avait accompli dans l'hiver 1924-25. Les troupes ont été amenées à pied d'œuvre, le maréchal Pétain a arrêté, d'accord avec l'état-major espagnol, le plan des opérations comprenant la jonction des positions espagnoles et françaises entre Melila et Taza et une pointe vers Chechaouen de manière à encercler le Riff par l'est et par l'ouest. Les mouvements devaient commencer le 15 avril de manière à profiter de la période trop brève qui sépare les intempéries de l'hiver des chaleurs de l'été.

Et on trouve surprenant qu'Abd-el-Krim, instruit par les résultats de la campagne d'automne, affaibli par des défections, paralysé par les difficultés de ravitaillement, n'ait pas reculé devant une offre de négociation pour arrêter le coup ! Mais il n'a pas cessé, depuis plusieurs mois, de chercher à transposer la partie sur le terrain diplomatique.

Qu'on se rappelle les menées de Gardiner, du capitaine Gordon Canning, celles, plus secrètes, mais plus actives encore, du correspondant du *Times* à Tanger, M. Harris. En vérité les Riffains n'ont jamais cessé de spéculer sur la lassitude des adversaires et sur les divergences entre la France et l'Espagne.

Dira-t-on que la nouvelle tentative s'est recommandée à l'attention par plus de franchise? Ce serait bien mal connaître la genèse de la conférence d'Oudjda.

Il est maintenant bien établi que l'affaire a été amorcée à Taourirt, au milieu de mars, entre Azerkane, beau-frère et ministre des Affaires étrangères d'Abd-el-Krim, et M. Steeg. Le résident général français a poussé les choses vivement. L'Espagne s'est émue. Autant le directoire de Madrid a montré d'hésitation avant d'engager la lutte décisive, autant il se montre enclin à la poursuivre jusqu'au bout maintenant qu'une occasion s'offre de supprimer radicalement le guêpier. Des compromis, des règlements sur le papier, des tractations avec les chefs rebelles convertis en défenseurs de l'ordre les Espagnols ont une expérience plus fraîche que celle du traité de la Tafna. Ils n'ont qu'à se rappeler leurs déboires avec Raissouli pour ne pas être tentés de récidiver. L'affaire les concerne d'autant plus que la plus large part des régions insoumises se trouve dans leur zone.

Le général Primo de Rivera n'a donc pas dissimulé son mécontentement quand il a appris les démarches de M. Steeg. Le résident espagnol, le général San Jurjo, a été dépêché d'urgence à Rabat. Les explications reçues n'ont pas satisfait. M. Steeg est venu à Paris où s'est engagée une discussion très âpre. Les militaires étaient d'accord avec le gouvernement espagnol pour demander l'offensive immédiate. Les politiciens et les meneurs d'affaires soutenaient la négociation. M. Quinonès de Léon se prodiguait pour mettre de l'huile dans les rouages. M. Briand flottait à son ordinaire. L'idée était lancée dans le public de manière qu'on ne pût la rattraper.

C'est dans ces conditions qu'un accord est intervenu sur une formule équivoque que chaque partie comprend à sa manière. Les partisans de l'action militaire ont accepté la tentative diplomatique en posant des conditions qu'ils jugent de nature à préparer une rupture. La personnalité d'Abd-el-Krim doit s'effacer devant la collectivité des tribus insoumises. Les rebelles seraient mis en demeure d'accepter, séance tenante, le désarmement et des mesures d'occupation militaire réalisant pratiquement les résultats d'une offensive victorieuse. Quant aux politiciens, ils espèrent que l'affaire une fois amorcée ne pourra plus être abandonnée.

L'accord entre la France et l'Espagne n'a pas été plus tôt annoncé

sur ces bases que l'on a pu se demander jusqu'à quel point on a joué avec les mots. Tout de suite, il est apparu que le diapason n'est pas le même à Paris et à Taourirt.

A Paris on parle de mener les pourparlers avec les tribus, et de ne considérer Abd-el-Krim que comme un simple caïd des Beni Ouriaghel. A Taourirt on ne connaît qu'Azerkane et que le caïd Haddou, le plus dangereux des conseillers d'Abd-el-Krim. Tous les émissaires annoncés sont des parents ou des familiers d'Abd-el-Krim et tous des Beni Ouriaghel. Il n'est pas douteux que dans les négociations préliminaires amorcées par le contrôleur Gabrielli, il n'a pas été question de traiter séparément avec les Gomaras, les Senhadjas et même les Djebalas.

A Paris on déclare que l'éloignement d'Abd-el-Krim est la condition primordiale de la pacification. A Taourirt le général Mougin, le trop fameux négociateur d'Angora, devenu chef de cabinet de M. Steeg, affirme qu'Abd-el-Krim possède une autorité suffisante pour imposer aux tribus l'acceptation de nos conditions. Il n'hésite pas à ajouter ces paroles qui font sursauter : « Certes, une paix est possible avec Abd-el-Krim, elle est même nécessaire, car, continuer la guerre, ne nous apporterait que des avantages peu importants au prix de lourds sacrifices. »

Comprend-on maintenant pourquoi le général Simon, chef de la délégation française, a été dépêché d'urgence à Oudjda sans passer par Madrid? Il s'agit de tâcher d'expliquer les choses aux Riffains afin d'éviter un éclat.

Voilà, en vérité, un début de négociations troublant. Après nous être laissés manœuvrer par une tentative d'amorçage de l'adversaire, nous nous sommes découverts en faisant entrevoir plus que nous ne pouvions tenir. Pour comble, nous le confirmons dans l'impression qui a déterminé tous ses actes : la possibilité de spéculer sur les divergences entre la France et l'Espagne. Le seul élément favorable est la répugnance défiante des Espagnole. Suffira-t-elle à compenser les raisons qui ont entraîné la France dans la négociation : la pression du Cartel, les intrigues de M. Malvy, le désir de pouvoir jeter, en travers de la baisse du franc, au moins l'illusion de l'économie d'une campagne militaire?

N'est-ce pas déjà cette préoccupation qui a faussé, dès le début, le caractère de l'action diplomatique? On est parti sur l'idée d'un ajournement de l'offensive. Certes on a voulu voir dans le fait que cet ajournement était provoqué par Abd-el-Krim un aveu de faiblesse des Riffains. Singulière conception de la mentalité de nos adversaires. Abd-el-Krim se pose en champion d'indépendance. Nous déclarons

qu'il est un simple rebelle. Il demande à traiter comme un véritable belligérant. La seule réponse logique était : « Pas de négociations, la soumission. » Le simple fait que cette réponse n'a pas été formulée a déplacé les rôles. Les défenseurs de la souveraineté légitime du sultan, les maîtres de l'heure, ont renoncé, au moins momentanément, à soutenir le droit et à saisir la victoire. Abd-el-Krim n'a pas perdu un instant à tirer parti du fléchissement. Il a clamé à tous les échos que la France et l'Espagne demandaient la paix. On imagine l'impression dans le Riff, dans tout le Maroc, partout où des peuples, rongeant leur frein, guettent les défaillances des maîtres. Les Français installés au Maroc sont bien placés pour juger la situation. Tous, grands propriétaires, petits exploitants, commerçants, industriels, ont été unanimes à protester. Ils ont compris, ces lutteurs, que c'est une duperie de déposer les armes avant d'avoir affirmé sa supériorité écrasante.

La méthode est en contradiction formelle avec la conception d'une négociation menée vigoureusement, tambour battant. Le canon n'est-il pas le meilleur argument pour couper court aux atermoiements? Rien de tel pour souligner une mise en demeure. Or, la négociation, dans les conditions où elle a été engagée, ne peut éviter le marchandage que par l'ultimatum. Seul le coup de force diplomatique peut, dans une certaine mesure, suppléer au succès militaire.

Est-ce pour en trouver l'occasion que l'on a imaginé de mettre en première ligne la conclusion d'un armistice? Il n'y a pas d'autre explication raisonnable d'une manœuvre qui, par ailleurs, a de très graves inconvénients. Si la suspension tacite des hostilités est déjà un renoncement et un aveu de faiblesse, que dire de l'enregistrement officiel de la trêve? C'est la retraite coupée. C'est l'impossibilité de revenir discrètement à la manière forte dans un pays où les fusils partent tout seuls. C'est la condamnation à une inertie déprimante des troupes qui, après avoir passé l'hiver dans de mauvaises conditions, attendaient impatiemment la fin. C'est encore la reconnaissance formelle de l'état de guerre qui conduit logiquement à la reconnaissance du chef de guerre. On se demande comment ces concessions peuvent se concilier avec l'éloignement d'Abd-el-Krim, à moins que la retraite du chef riffain ne prépare un retour de l'île d'Elbe.

Tout cela n'est pas de bon augure. Le moins que l'on puisse dire est que l'on a abandonné la voie droite conduisant à un but clair pour un chemin détourné, incertain du but hérissé d'embûches. Le mieux que l'on puisse attendre de cette déviation est le répit d'un apaisement momentané basé sur une série d'illusions. Illusion de la pacification durable de tribus qui peuvent avoir besoin de souffler, mais qui

n'ont pas conscience d'avoir été battues. Illusion du désarmement d'une région qui n'a jamais pu être bloquée, même au plus fort des hostilités. Illusion de l'élimination d'un chef qui laissera toujours derrière lui des collaborateurs et des émules prêts à recueillir sa succession. Illusion d'une entente entre la France et l'Espagne qui restera fragile tant qu'un règlement radical n'aura pas écarté toutes possibilités de troubles. Illusion d'économies rapides car la seule chance de pacification sera de ne pas donner aux tribus l'impression de la fuite. Illusion d'un accroissement de prestige dans le monde, car nous avons reculé devant un effort. C'est évidemment dans la logique des tendances actuelles de nos dirigeants. Ce n'est pas plus rassurant pour cela.

SAINT-BRICE.

Opinion d'un Anglais : « La France et les Français. »

M. Sisley Huddleston connaît aussi bien la France qu'un Anglais peut la connaître. Il y a été longtemps correspondant du *Times* et de l'*Observer :* il a donc bien regardé la vie de notre pays et pénétré dans la société d'avant et d'après la guerre. Aussi le livre qu'il vient d'écrire sur la *France et les Français* (1) mérite-t-il notre attention. M. Huddleston repousse tout d'abord l'opinion émise par certains de ses compatriotes insinuant que le Français est victime de son éducation classique et prisonnier des admirations toutes faites qu'il reçoit au lycée par tradition. « Il faut confesser, dit-il, qu'il est bien difficile à un Français de se débarrasser de ses admirations conventionnelles en art et en littérature surtout ; pourtant bien des jeunes gens y parviennent aujourd'hui mais quand il aborde les questions religieuses et politiques et les grands problèmes de la vie, le Français, dans la controverse, est sincère et ne répète aucune leçon apprise..., il n'a aucune mysticité, il est profondément cartésien. » Donc, il n'est pas mystique, ce jeune Français, il est assez terre à terre en amour et ne s'attarde pas aux chimères, malgré la quantité de drames passionnels que l'on voit dans son pays et qui pourrait faire croire à une autre direction de son esprit.

Notre auteur l'affirme : le Français aime surtout à jouer avec les mots, analyser, faire des axiomes, généraliser, voilà son goût. S'il est persuadé que toute question peut être réduite à la forme d'un système, il ne se refusera pas à discuter ce système, car il a l'esprit ouvert, intelligent et il n'est pas honteux de sa science

(1) Sisley HUDDLESTON, *France and the French.* London, J. Cape.

comme l'Anglo-Saxon, M. Sisley Huddleston se rend bien compte que l'Anglo-Saxon ne se confesse pas aussi facilement que son voisin devant les étrangers, ne se livre pas autant que lui, mais il se rend compte aussi que le goût de la discussion, ce besoin de briller en maniant des idées, n'est qu'une des formes de l'activité intellectuelle du Français, et qu'il ne se livre pas pour cela. Il ne lui trouve d'ailleurs aucun snobisme, mais un grand respect de la hiérarchie et des distinctions, « des honneurs ». Donner correctement son titre à chacun, respecter sa situation, comme on le fait, dit-il, en France, n'implique aucune bassesse, aucune servilité, ce n'est là que de la politesse, et rien ne fait sentir entre subordonné et supérieur une distance blessante.

Le Français est-il aussi militariste qu'on veut bien le dire? Non, déclare notre juge. Il admet que le Français s'irrite volontiers à la moindre tentative d'agression de la part d'une puissance étrangère, et qu'il devient *follement sentimental* aux mots de gloire et de patrie... Mais notre avocat refuse de voir en nous le moindre signe de folie militaire, ou le désir de subjuguer les autres nations ; il convient même avec quelque raison, qu'aucun pays au monde ne possède une littérature aussi antimilitariste que la nôtre. (Pour lui, c'est une bonne note? Pour nous, guère.) Comme exemple, il cite Zola et Anatole France — on regrette ce rapprochement. Il reconnaît que la situation géographique de la France lui permet de redouter une nouvelle invasion... et que feraient donc l'Amérique et l'Angleterre elle-même, si elles étaient à sa place? Elles seraient plus militaristes que la France, dit M. Sisley Huddleston.

Le chapitre concernant les femmes françaises est un des mieux traités par M. Sisley Huddleston. Notre auteur en fait grand cas, et je gage que s'il paraît plaider pour elles, c'est qu'elles sont critiquées au delà de la Manche. Il aime à constater l'émancipation des jeunes filles qui, autrefois, attendaient le mariage comme la seule carrière qu'elles fussent en droit d'atteindre ; le total des femmes en France dépassant de deux millions celui des hommes, beaucoup d'entre elles y renoncent et cherchent à vivre sans l'aide d'un mari ; il a vu des avocats en robe au Palais de justice, des externes en blouse dans les cliniques, des élèves à l'école des Beaux-Arts et aux Chartes, il approuve ce mouvement qui donnera aux femmes une indépendance et un but ; il ne s'étonne point, il y a beau jour que chez lui... mais il note que la majorité des familles françaises adopte avec peine le mouvement, et même ne l'adopte pas. Ne l'adopte-t-elle pas? Je crois qu'il exagère. Il fait aussi une erreur en affirmant qu'à Paris les jeunes filles sortent encore flanquées d'un chaperon ; il y a beau jour que ce chaperon est remisé avec les vieilles lunes, et que l'on n'en voit plus guère dans les rues qu'avec les enfants.

M. Sisley Huddleston admire cordialement l'activité, le sens pratique de nos compatriotes, il est bien obligé de constater que l'on

rencontre ces vertus moins souvent dans les hautes classes que dans les autres ; on pourrait les rencontrer dans les autres, affirme-t-il, si elles devenaient nécessaires. Prenons la commerçante, elle est gaie, vive, travailleuse, elle ne se plaint pas, pourtant elle porte presque tout le poids de l'association commune, elle est ici l'égale de son mari ; quoique la loi ne lui accorde jamais cette égalité, elle la possède virtuellement, elle est *l'associée* et comme elle contribue elle aussi à la réussite de l'entreprise, pourquoi voudriez-vous qu'elle se plaignît? Les corvées, certes, elle en a ; ce qu'elle hait, c'est d'être inutile. Si le mari a quelque ennuyeuse besogne à négocier, il y expédiera sa femme qui a la tête plus lucide, la langue mieux pendue, l'aplomb plus imperturbable que lui. Il ne faut pas dire néanmoins qu'elle porte les culottes, non, elle agit d'accord avec son mari et s'en montre satisfaite. Notre auteur conclut : il n'y a donc pas de mouvement féministe à proprement parler en France ; aucune Française ne désire son bulletin de vote.

M. Sisley Huddleston écrit : « Le paysan est la figure centrale de la France », et cela est fort bien vu ; il trace à merveille le portrait de Jacques Bonhomme et le montre prévoyant, silencieux, souvent sobre ; persévérant, travailleur : il demeure la réserve de sagesse et d'effort du pays. S'il est rusé, s'il est lâche quelquefois, dur pour les siens et lui-même, c'est qu'il se souvient d'avoir mangé des racines et ne veut pas retomber dans semblable aventure. » Nous ne pouvons suivre notre auteur sur le terrain des racines. Cette question : *le paysan a-t-il mangé de l'herbe* étant encore fort controversée, il n'est pas nécessaire du reste de l'aborder pour expliquer le caractère prudent et économe de notre terrien. D'ailleurs, le paysan est transformé aujourd'hui comme tout le monde, il n'est plus semblable à celui qu'a vu M. Sisley Huddleston qui écrit : « Il n'a ni le désir, ni l'espoir d'être riche. » Mais si, il a maintenant cet espoir et ce désir. Mais s'il l'a, ce n'est pas pour travailler moins, ou se donner beaucoup plus de bien-être ; c'est pour posséder plus de richesse, et savoir qu'il la possède. Que l'on ne compte pas pourtant qu'il en fera montre. Nous avons vu un bon paysan cet été qui poussait les hauts cris parce qu'il avait reçu sa première feuille de contribution depuis la guerre : 8 fr. 85, il nous a déclaré : « J'irai jusqu'où il faudra ; je ne paierai pas. — Mais c'est la loi ! — Je ne paierai pas. — On vous mettra en prison. — J'irai, *je préfère cela à payer.* »

La distinction que M. Sisley Huddleston fait entre l'anticléricalisme du paysan et son catholicisme est excellente. Le rural est en effet souvent anticlérical, il est rare que ses enfants ne fassent pas « leur communion » et que lui-même n'assiste pas à la messe ; il y a autre chose : les esprits forts raillent le curé du village, le paysan ne veut pas prendre ouvertement le parti du curé et faire rire de lui aussi. Le paysan français, dit notre auteur, est individualiste et difficile à convertir au socialisme, qui réussira peut-être dans les

agglomérations, tandis qu'au contraire il faut considérer que le morcellement de la richesse agricole est la citadelle qui s'oppose au mouvement socialiste dans les campagnes.

Notre guide est à l'aise quand il promène son lecteur à travers certains sujets, par exemple : la presse. Faut-il nous féliciter de nous modeler sur les journaux américains? La presse française, qui s'est bien modifiée depuis vingt ans, est loin encore d'atteindre l'envergure de la presse américaine ou anglaise. Le Français a été long à accorder la place nécessaire (dit M. Sisley Huddleston) à la publicité dans ses journaux, et aussi à envoyer des correspondants suffisants au dehors ; il ne se décide pas à dépenser l'argent nécessaire pour arriver à ce résultat, les câblogrammes lui sont pénibles, il prend ses références dans la presse étrangère, il se sert trop des agences ; il lui faudrait, pour atteindre la forme de la presse anglaise et américaine, faire de plus grands sacrifices ; par contre, l'auteur constate actuellement, dans nos journaux, une diminution de la valeur des articles écrits : ils sont moins « littéraires » qu'autrefois. C'est justement parce que notre presse devient une presse d'information qui s'efforce de ressembler à celle de nos voisins qu'elle est moins littéraire, et qu'elle ne trouve plus de place pour les écrivains dignes de ce nom. Quand on sera arrivé à nous donner des journaux de trente pages, bourrés d'annonces et de câblogrammes, songera-t-on à y chercher ses articles *littéraires?* C'est à voir.

*
* *

L'instabilité du gouvernement français, dit M. Sisley Huddleston, présente de graves inconvénients dans le pays. Vivre un an est un record pour un ministère français ; le ministre le sachant, professe un détachement inévitable et funeste : *Après nous le déluge!* se dit-il, en prenant le pouvoir et pendant qu'il l'exerce.

Il est triste de s'entendre dire si gentiment des vérités si cruelles. Mais quoi? Le Parlement, ce n'est pas la France. Celle-ci est-elle responsable tout entière de celui-là?

La France n'est-elle pas représentée par son Parlement? nous répondra avec logique M. Sisley Huddleston. Et nous répliquerons non, et même (s'il insiste) on lui rappellera, les abstentionnistes de plus en plus nombreux, les tripotages des urnes, l'ignorance du paysan qui ne sait pas pour qui il vote, et les morts, les morts qui déposent fidèlement dans l'urne leur bulletin, etc., etc. Mais M. Sisley Huddleston connaît tout cela, il n'insistera pas.

Marie-Louise Pailleron.

LES LETTRES

LE RÊVE ÉVEILLÉ

Voici le troisième livre que M. Léon Daudet consacre aux mystères de la vie de l'esprit. On sait déjà, par l'*Hérédo* et le *Monde des Images*, dans quel sens M. Daudet a poussé des recherches philosophiques qu'il poursuit depuis plus de trente ans. On n'a pas oublié son ingénieuse théorie du *moi* et du *soi*, le *moi* étant en notre personne l'ensemble des apports héréditaires que le *soi*, élément individuel et intransmissible, utilise au mieux de ses capacités, — à moins que, trop faible, il ne se laisse dominer par un torrent d'hérédismes trop impétueux. On sait enfin comment ces études sur les impressions et les souvenirs que nous héritons de nos ascendants se doublent, dans les deux livres que nous venons de citer, d'observations sur les images enregistrées par nous-mêmes, de notre vivant. C'est dans cette dernière direction que M. Daudet a développé ses plus récentes investigations, et son *Rêve éveillé* nous présente un tableau synthétique de ses théories sur notre univers imaginaire.

Mais d'abord qu'entend-il par « rêve éveillé »? Le mieux est de lui demander de nous l'expliquer lui-même. « L'homme rêve constamment, nous dit M. Daudet, même à l'état de veille. » S'il ne s'en aperçoit pas, c'est que les spectacles extérieurs le distraient et que le jugement empêche le rêve d'envahir tout notre esprit. Que le jugement s'atténue ou vienne à disparaître, l'esprit submergé par le rêve tombe dans l'hallucination et dans le délire. Serrant les choses de plus près, M. Daudet analyse le mécanisme du rêve éveillé en le

comparant aux cercles concentriques et centrifuges qui s'étendent sur une eau calme où l'on a laissé tomber une pierre. « Le rêve éveillé, dit-il, comme celui du sommeil, procédant de façon exactement contraire, des ondes d'impressions, de souvenirs, de phrases, de désirs, accourent de la périphérie de la sensation et de la connaissance vers un centre de conscience, où elles se condensent et se fixent, pour disparaître brusquement, cédant la place à d'autres ondes concentriques, analogues ou différentes, mais identiques quant au rythme de l'afflux. »

M. Léon Daudet fait état, sans aucun doute, d'expériences personnelles. Une de ces expériences, dont nous avons été par hasard le témoin, illustre assez bien la théorie dont on vient de lire l'exposé. C'était à la Chambre, au cours de la dernière législature ; M. Daudet était à la tribune. Un de ses adversaires ayant voulu l'interrompre, un incident violent éclata. Orateur et interrupteur échangeaient de cinglantes répliques au milieu du charivari que l'on devine. Les spectateurs, au milieu desquels nous étions, n'avaient pas trop de toute leur attention pour suivre des yeux et des oreilles les paroles et les gestes des deux adversaires, du président et de quelques figurants de ce petit drame parlementaire. Encore étions-nous déchargés du principal souci de l'orateur : celui de soutenir le débat, d'asséner les ripostes les plus efficaces et de revenir à son discours pour le mener à bien. Or, le lendemain, ainsi qu'il le faisait souvent, M. Daudet, dans son article quotidien de *l'Action française*, donna ses propres impressions sur cette séance mémorable. Nous fûmes stupéfaits de la richesse des observations que, de la tribune, et tout en faisant son discours, il avait su accumuler en quelques coups d'œil. Le duelliste, tout en combattant, n'avait pas perdu un trait du paysage. Une image surtout nous parut admirable : quand M. Daudet avait riposté à son interrupteur, celui-ci, surpris par un retour offensif d'une extrême vivacité, avait esquissé, à son banc, un geste instinctif de recul, tandis que ses mains gênées s'agitaient sur son pupitre ; l'attitude immédiatement enregistrée, nous la retrouvions le lendemain transcrite sous la forme d'une image saisissante qui était à peu près celle-ci : « M. X... se rétractant comme une huître sous le jus de citron. » On voit comment avait fonctionné le mécanisme du rêve éveillé que M. Léon Daudet, après l'avoir maintes fois éprouvé, nous explique aujourd'hui. Pendant que l'orateur parlait, pendant que son intelligence était appliquée tout entière à la conduite d'une discussion politique qui ne lui permettait nulle défaillance, une faculté indépendante de sa conscience enregistrait une foule d'impressions et d'images que sa mémoire fixait fidèlement. L'opération

concentrique décrite par l'auteur du *Rêve éveillé* s'était effectuée de la même façon qu'un aimant attire la limaille de fer éparpillée autour de ses pôles.

Si le mouvement des images par rapport à notre esprit se réduisait à ce flux convergent vers un individu, il n'aurait guère d'autre intérêt que de nous faire mieux comprendre le tempérament de certains écrivains ou de certains artistes. Il serait dépourvu de toute portée générale. Car il est évident que la force de captation et d'assimilation des images est bien supérieure chez un Léon Daudet à ce qu'elle est chez la plupart des autres hommes. Littérairement, la théorie du rêve éveillé, si on ne la creusait pas davantage, nous conduirait à réserver notre curiosité à quelques privilégiés, particulièrement doués pour enregistrer des images, et placés pour cela dans les meilleures conditions possibles. Un Pierre Loti, par exemple, serait un sujet de choix pour qui s'orienterait ainsi vers une philosophie tout individualiste et passablement romantique de l'art. Ce serait faire fausse route. M. Léon Daudet a fondé ses travaux sur des bases — hypothétiques sans doute, mais lui-même ne prétend pas faire passer ses essais pour un système, — qui lui permettent, à mesure qu'il avance dans ses découvertes, de donner à celles-ci une ampleur magnifique.

Revenons avec lui à la théorie du *moi* et du *soi*. Le domaine changeant et plus ou moins tumultueux du *moi* n'est pas formé seulement des images et des impressions acquises par notre perception individuelle. Il se compose, pour une part importante, de tout un héritage sensible que nous a transmis notre ascendance. « Nous transmettons à nos descendants, écrit M. Léon Daudet, des tissus, des sucs, des vertus et des tares, des tournures d'esprit, des racines verbales, et le souffle mystique, et humainement inexplicable, de la vie elle-même. Comment ne leur transmettrions-nous pas des ébranlements circonstanciels, des moules émotifs, des aspects contemplés par nous, des grappes de sensations et de conceptions? » Cela admis, comment supposer que les deux registres imaginaires, celui que nous avons reçu de notre hérédité et celui qui nous vient de nos expériences personnelles, demeureront indépendants? Quelles communications, au contraire, ne vont pas s'établir entre eux, quels accords, quelles harmonies entre leurs données réciproques, soit qu'elles s'ajoutent l'une à l'autre pour se renforcer, soit qu'en se contrariant elles s'atténuent et s'estompent. « Nous admettons, dit M. Daudet, dans le rêve éveillé, tout un syndrome héréditaire, issu de la mémoire du même nom. » Et la conjonction de l'impression héréditaire avec une sensation nouvelle va lui fournir notamment une curieuse explica-

tion de l'intuition. « Je suppose, écrit-il, pour fixer les esprits, qu'un de mes ancêtres, tisserand languedocien ou vigneron ardéchois, que mon grand-père, Vincent Daudet par exemple, ait reçu une très forte impression, par un jour de grand soleil (comme il y en a dans le Midi), d'un certain paysage orienté pour lui, selon ses dispositions morales, vers la joie, ou la peine. Mon grand-père m'a transmis cette impression. Elle fait partie du clavier de mon rêve éveillé ; elle glisse, à l'horizon de ma mémoire, avec une multitude de similaires. Mais qu'un jet de lumière solaire, perçu par moi, dans une circonstance analogue, ou contraire, vienne la ressusciter, et la sensation du passé étant fréquemment traduite, en ce cas, par une sensation inversée d'avenir, il en résulte le choc intuitif. » Le fils d'Alphonse Daudet a éprouvé lui-même un tel choc lorsque, tout enfant, on le mena jouer, en Provence, près des fameux moulins où son père a écrit les lettres célèbres. « Je me rappelle très nettement, dit-il, avoir, non seulement reconnu ce paysage, que je voyais pour la première fois, mais avoir ressenti, devant lui, une foule d'impressions mystérieuses, émouvantes, à goût d'avenir aussi, qui me venaient sûrement, je l'ai compris plus tard, des visions et méditations d'Alphonse Daudet au même endroit. »

Il n'est pas indifférent, dès lors, pour un artiste, de choisir le lieu de sa méditation, et, plutôt que de s'égarer à la poursuite d'images étrangères, de se replonger dans le climat naturel de son moi. C'est la conclusion de M. Léon Daudet : « Je demeure convaincu, dit-il, qu'il serait très important pour un poète, un philosophe, ou un savant (surtout pour un savant, chez qui l'illusion intuitive suscite la recherche et la découverte) d'habiter « le séjour qu'ont bâti ses aïeux » et d'y guetter, le nez en l'air, les paysages du rêve héréditaire à l'horizon de sa pensée. »

L'étude des songeries humaines engendre ainsi une philosophie singulièrement puissante du génie artistique et littéraire. Elle nous fait saisir le mécanisme précis des relations entre l'homme et sa terre natale que l'on se contente si souvent de constater sans les expliquer. Ronsard, dit-on par exemple, personnifie la Loire et ses paysages voluptueux, Voltaire l'intelligence légère et railleuse de l'Ile-de-France, Renan la Bretagne celtique, Mistral la latinité provençale, etc... Mais on ne prétend pas seulement établir, en parlant ainsi, des analogies superficielles entre la couleur d'un ciel ou le profil d'un horizon et le style d'un artiste. On veut faire entendre que le tempérament de ces hommes est profondément imprégné des caractères de leurs pays. Est-ce à dire que la vertu d'un soleil d'or ou d'un brouillard couleur de perle, d'une atmosphère plus ou moins capi-

teuse ou subtile, se transmue, au seul contact avec un homme, et par une alchimie mystérieuse, en un certain tour de l'esprit, en une syntaxe, en un vocabulaire? Il est plus conforme au bon sens de faire intervenir les influences continues, les lentes formations, les alluvions séculaires de l'hérédité. Le principe, d'ailleurs, n'est pas nouveau, puisqu'il a dirigé la philosophie de Taine et de Barrès. Personne cependant n'avait peut-être, avant M. Léon Daudet, enveloppé d'un regard aussi large le champ infini des ressources héréditaires. Ce ne sont pas seulement, à quelques degrés en arrière, quelques aïeux connus que fait revivre en chacun de nous l'auteur du *Rêve éveillé*. C'est tout un peuple ancestral, une longue suite d'hommes qui, avant de se dissoudre dans la terre que nous foulons à notre tour, ont enrichi de tous les aspects de cette terre, de toutes les impressions qu'ils en ont tirées, la vie qu'ils nous ont transmise. Une lignée de laboureurs, de vignerons, de marins, collabore ainsi avec le descendant lointain qui naîtra d'elle, et la sagesse accumulée au cours d'humbles méditations derrière la charrue ou sur une barque de pêche n'est pas perdue pour l'artiste à qui il sera donné de produire un jour le fruit de cette formidable expérience.

Ainsi ont été conçus des livres qui sont, en quelque sorte, l'émanation synthétique d'un pays : les poèmes de Mistral pour la Provence, les légendes de Le Braz pour la Bretagne, la *Sylvie* de Gérard de Nerval pour l'Ile-de-France, le *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier pour le Berry rustique. Bien mieux c'est ainsi que se sont formés les très grands livres, les trésors de sagesse, pleins de proverbes, de dictons, de sentences, ces « merveilles de syntaxe et de jugeote, » qu'on trouve chez un Villon, un Cervantès, un Rabelais, un Montaigne, un La Fontaine, les œuvres des princes de l'esprit universel, d'un Dante, d'un Pascal, d'un Gœthe.

On n'avait jamais rattaché avec une compréhension plus généreuse de l'humanisme les fleurons les plus riches de la culture à l'humble terreau d'où ils ont jailli. On n'avait jamais non plus fait paraître plus nettement le réseau de racines puissamment ramifié qui nourrit et fait croître l'esprit d'un pays, d'une race, d'une civilisation. Nous comprenons, nous imaginons presque de façon sensible, désormais, comment un homme né sur les rives de tel fleuve ou de telle mer, descendant d'il ne sait quels pêcheurs, quels pâtres, quels artisans, peut être appelé à devenir le flambeau de la civilisation latine, européenne, occidentale, c'est-à-dire de tout un continent. Nous voilà loin d'une théorie de l'art individualiste et rétrécie. Le rêve éveillé, concentré et élargi par l'hérédité, assied sur les bases les plus réalistes une philosophie du génie d'une incomparable grandeur.

Encore n'en avons-nous examiné que le côté humain. Il resterait à parler de l'inspiration proprement dite. Car tout le monde peut avoir des ancêtres paysans qui ont médité devant des horizons familiers. Mais il n'est pas donné à tout le monde de tirer de cet héritage spirituel l'œuvre de Gœthe ou de Mistral. Ici intervient le *soi*, élément personnel, intransmissible, et, pour tout dire, providentiel. C'est à une étincelle divine qu'il appartient d'animer l'énorme masse déposée en chacun de nous par une longue suite de créatures, et dont les forces ne sont que latentes. « L'homme étant ainsi, a pu écrire M. Léon Daudet, un résumé et comme une inclusion de cet univers dans lequel il est plongé, mais transformé et gouverné par un principe divin. »

Répétons, avec l'auteur de l'*Hérédo* et du *Rêve éveillé*, que ce ne sont là qu'hypothèses, voire commodités d'expression pour jalonner des recherches et des essais en cours. Ce n'est pas diminuer ces théories que de les soumettre à cette réserve. Elles n'en demeurent pas moins une des explications les plus satisfaisantes pour adapter le génie artistique aux complexités du monde dont il est le reflet, tout en le rattachant au principe créateur dont il a reçu le message.

André Rousseaux.

LA MUSIQUE

RETOUR AUX GRANDS SIÈCLES

Rarement saison musicale fut plus morne et plus vide. Aux excès qui suivirent l'armistice et dont les erreurs mêmes étaient intéressantes, a succédé un affaissement de mauvais augure. Nulle esthétique n'apparaît, qui s'impose et rallie les combattants. Essoufflés, ceux-ci se recueillent. Mais est-ce pour reprendre haleine? On dirait plutôt que c'est pour s'endormir. Sans doute est-ce là ce que beaucoup d'entre eux auraient de mieux à faire. En attendant, c'est la musique ancienne qui reprend vie, et par la seule résurrection d'un minuscule opéra-comique de Gluck, *la Petite Scène*, à qui la musique a tant d'obligations (rappelons seulement la révélation de Monteverdi, l'an dernier, avec le *Retour d'Ulysse*), a plus et mieux fait en une semaine d'auditions privées que toutes nos grandes associations symphoniques en une saison.

Dans un très intéressant petit livre intitulé *Gluck und Durazzo*, le docteur Haas étudiait récemment le rôle de Gluck dans l'histoire de l'opéra-comique. Car Gluck n'est pas seulement le père noble d'*Alceste* et d'*Orphée*. Si Montesquieu a fait *l'Esprit des lois*, il a écrit aussi les *Lettres persanes*. Taine, avant la *Philosophie de l'art*, s'est diverti avec *Thomas Graindorge*. Et de même Gluck a composé des pièces légères qui l'emportent sans peine, en esprit et en gaieté, sur toutes les calembredaines du boulevard.

En ce temps-là (c'était vers 1760), il vivait à Vienne et composait pour les comédiens français de la cour. Toute l'Europe suivait la

mode de Paris, et Gluck l'Européen se faisait envoyer par chaise de poste spéciale les livrets des pièces qui faisaient recette à la foire Saint-Laurent. Aujourd'hui les impresarios font encore de même ; mais ils s'adressent à l'Amérique, et ils ne s'appellent pas Gluck...

Le Cadi dupé, de Lemonnier et Monsigny, avait remporté à Paris un vif succès le 4 février 1761. Gluck fit jouer son œuvre à Vienne la même année, avec un égal bonheur. Un cadi paillard et méchant a marié Zelmire, trop sage à son gré, avec un aventurier. La belle a déjoué la ruse en épousant celui qu'elle aime. Mais elle n'est point satisfaite et veut se venger du cadi, en lui rendant la pareille. Elle le mariera malgré lui avec un épouvantail. A cette fin, elle se fait passer aux yeux du cadi, ravi de sa beauté qu'il n'avait encore jamais vue, pour la fille du teinturier Omar, qui, dit-elle, la maltraite parce qu'elle est difforme, bossue, boiteuse et louche : « Suis-je laide à faire peur? » chante-t-elle en dansant devant le cadi éperdu de désir. Et le cadi, malgré les menaces de sa femme jalouse, décide d'épouser sur-le-champ celle qu'il prend pour la fille du teinturier. Il fait venir celui-ci, qui n'y comprend rien, répète que sa fille est un monstre, mais, devant l'obstination du cadi, tire parti de l'aventure, en soutirant à l'amoureux une bourse bien garnie. On l'envoie quérir la fiancée, et l'on amène sur une petite voiture un véritable monstre, bancroche et contrefait, qui est bien la fille du teinturier. Zelmire découvre sa ruse, et le cadi, confus, fait la paix avec sa femme et avec ceux qui l'ont dupé.

La musique de Gluck est pleine de substance et de gaieté. Il serait intéressant de discuter dans quelle mesure elle est française ou italienne, et si son style devance celui de l'opéra-comique parisien, dont Boieldieu est le dieu, et Philidor le prophète. Mais c'est l'affaire des musicologues. Xavier de Courville, qui n'est pas seulement un musicologue, mais qui est surtout un artiste, a rendu à l'œuvrette toute sa vie et tout son entrain. Il a trouvé à Vienne la partition de Gluck, à Bruxelles le texte des couplets et le chant, à Washington l'exemplaire unique du livret. Costumes, décors, jeux de scènes ont une fantaisie d'intelligence et d'imagination dont Copeau serait ravi: il n'est pas jusqu'au rôle muet de l'Aga qui ne prenne tout à coup une importance par l'économie narquoise du geste et la coupe stylisée de l'habit. Et quant à l'interprétation, elle laisse derrière elle tout ce que nous offrent d'ordinaire les professionnels des théâtres lyriques : Mmes Pianavia, Michaut et Tremois, MM. P.-L. Bertin, Millot et Millière sont, conformément aux lois de la Petite Scène, des « amateurs », mais des amateurs d'art. Non seulement ils savent chanter et jouer, mais

ils savent *vivre*, et ils possèdent la plus rare des qualités scéniques, celle de l'équilibre en mouvement.

Cette qualité-là, nous l'avons retrouvée aussi dans l'orchestre, grâce aux soins ingénieux de Félix Raugel, l'homme de France qui sait le mieux obtenir de la musique ancienne qu'elle prenne visage plus jeune que bien des musiques d'aujourd'hui.

Julien Tiersot atteint au même résultat par des moyens différents : ceux de la reconstitution des textes. Il vient de publier chez Heugel le premier intermède du *Malade imaginaire*, que représenta également la Petite Scène l'an dernier et dont nous louâmes la présentation pour des motifs analogues à ceux du *Cadi*. La reconstitution qu'a tentée et réussie Julien Tiersot était fort malaisée, car les documents nécessaires pour établir le texte musical font en partie défaut. Marc-Antoine Charpentier, qui collabora avec Molière quand Lully se fut séparé de ce dernier, a, certes, laissé ses manuscrits autographes dont la collection énorme est à la Bibliothèque Nationale ; mais le désordre y règne ; la musique du *Malade imaginaire* est éparse, et de l'intermède de *Polichinelle* en particulier, il ne reste pas grand'chose. Toutefois Julien Tiersot s'est avisé que Charpentier a écrit la musique d'une *Circé* (de Thomas Corneille), qui fut jouée par la troupe de Molière, et que l'on joignit à la partition une *Sérénade italienne*. Cette sérénade n'est autre que l'air de « Polichinelle » et la réplique de « la Vieille ». Enfin de patientes recherches ont permis de retrouver l'ouverture et les airs de danses. Mais quant au rôle des trois archers chantants, rôle fort important, toute trace en a disparu. Il a donc fallu en composer la musique · Julien Tiersot s'est acquitté de cet « à la manière de » avec une adresse rare. « Il penserait avoir atteint son but (écrit-il dans sa préface), si l'on ne relevait nulle disparate entre la musique de Marc-Antoine Charpentier et celle que lui-même a dû écrire pour la remplacer. » C'est un bel et habile hommage rendu à un musicien qui, comme beaucoup d'autres au dix-septième siècle, a eu à souffrir de l'hégémonie lullyste.

Tout puissant dans l'opéra, Lully rejette ses rivaux dans la musique d'église et la musique de chambre. Lui-même écrit un *Miserere* et un *Libera*, que Mme de Sévigné qualifiait de musique céleste. Mais il ne prétend pas à rivaliser dans ce domaine avec le maître de chapelle de Louis XIV, Henri du Mont, dont les *Cantica Sacra* (1652) et la *Messe* transportent dans la musique religieuse le sentiment dramatique, — non plus qu'avec ce même Charpentier, maître de musique à la Sainte-Chapelle, qui après sa brève incursion au théâtre occupe, avec Lalande, une place de choix dans l'art fran-

çais de la fin du dix-septième siècle. Marc-Antoine Charpentier est, à cette époque, le seul représentant en France de l'oratorio, avec ses *Histoires Sacrées*, où il montre tout ce qu'il a appris de Carissimi, auprès duquel il travailla dans sa jeunesse à Rome ; il est éloquent, pathétique, noblement inspiré, et l'idée fut heureuse de faire jouer à l'église de la rue de Sèvres, pendant la semaine sainte, son *Reniement de saint Pierre*, qui pour beaucoup fut une découverte. Lalande est moins éclatant ; mais ce qu'il perd en coloris, il le gagne en délicatesse harmonique. Sa réputation, qui fut européenne, n'était point usurpée, et il attend jusqu'à ce jour un musicologue digne de lui. A côté d'eux, voici Jean-Baptiste Moreau, maître de chapelle à Saint-Cyr, dont la musique est d'inspiration racinienne ; Lallouette, qui fut élève de Lully et maître de chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois, puis de Notre-Dame ; Nicolas Bernier qui succède à M. A. Charpentier à la Sainte-Chapelle. C'est l'époque où l'on voit se répandre la cantate, sorte de petit motet, généralement à voix seule, sur un sujet profane traité en français et accompagné de quelques instruments ; elle est comme une réduction de l'opéra ; née en Italie au début du dix-septième siècle, elle perd en France, à la fin de celui-ci, son caractère pompeux pour se faire intime et poétique ; elle est à la musique chantée ce que la sonate est à la musique de chambre. Le luth est en déclin, et le dix-huitième siècle va consommer sa décadence.

C'est le clavecin qui recueille l'héritage. Jacques Champion de Chambonnières, dont André Tessier et Paul Brunold viennent enfin d'éditer les œuvres, est le véritable fondateur de l'école française de clavecin. Claveciniste de la Chambre du roi, il a laissé de nombreuses pièces et dans la préface du premier livre de ses *Pièces de clavecin* (1670), il publia la première *Table d'agréments* qui ait paru en France pour le clavecin. Il fut célèbre de bonne heure, et André Tessier, dans l'excellent avant-propos qu'il a écrit pour cette édition exemplaire, rappelle fort opportunément les vers de La Fontaine :

Chez l'illustre Certain...
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnières, Haendel, Couperains...

et la strophe du *Mercure :*

Quand Chambonnière avec sa Tablature
Voulait charmer les roys, nos demy-dieux,
Autre que luy ne faisait parler mieux
Le clavessin.

Virtuose, Chambonnières n'écrit pas de musique de virtuose. Son imagination, dit très bien Tessier, n'est ni pédante, ni factice. Ce primitif du clavecin a, en effet, les grâces de la naïve jeunesse ; ses mélodies sont faciles comme des chansons populaires, et ce contemporain de l'hôtel de Rambouillet « les met en œuvre avec une souple préciosité qui leur donne une date précise, et pourtant ne les vieillit pas ». Aussi louerons-nous grandement le préfacier d'avoir parfaitement mis en lumière que les écrits de Chambonnières ont plus de saveur pour nous que n'en ont les badinages des clavecinistes du siècle suivant. Couperin sera plus piquant, mais Chambonnières est plus pur. La présente édition monumentale, qui fait honneur à la firme Sénart, en donne la preuve. Elle est établie selon les règles de la critique scientifique la plus exacte. Rien n'est ajouté aux textes originaux, notamment en ce qui concerne les *reprises*, où le soin est laissé à l'exécutant d'établir correctement les valeurs aux mesures de soudure ; l'emploi abondant de *guidons*, en ce cas, était indispensable, et c'est ce que Brunold et Tessier ont fort bien compris. Voilà donc cent quarante-deux pièces (dont plusieurs sont accompagnées de doubles) qui viennent enrichir non seulement la musicologie française, mais la musique vivante.

Le dix-septième siècle n'est pas seulement un siècle de gloire littéraire. La musique y a joué un rôle d'extrême importance. Elle préoccupait les écrivains : Molière réalise une alliance de la musique et de la comédie ; La Fontaine sortit son *Epître* musicale *à Nyert*, Mme de Sévigné ne manque pas une représentation des opéras de Lully. La musique accompagne tous les actes du roi ; elle fête ses victoires, couronne ses plaisirs, adoucit ses deuils. Elle est un fidèle miroir du goût français ; elle est le ton des gens bien élevés ; elle a ses défenseurs passionnés qui la louent de rester dans les bornes de la nature et l'opposent à la musique des Italiens, « gens à pâtisseries, à ragoûts, à confitures ambrées ». La querelle va devenir aiguë ; l'italianisme va gagner du terrain ; mais la musique française saura se défendre, et si bien, que c'est à trois siècles en arrière qu'il nous arrive aujourd'hui de remonter pour trouver, quand le présent somnole, du nouveau et de la vie.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LÉON PERRIER

M. Léon Perrier présente cette curieuse particularité qu'étant, dans le privé et dans sa vie départementale, un implacable sectaire, il apparaît, au pouvoir, comme un esprit réellement libre et un administrateur relativement compétent. Faut-il croire que le pouvoir, comme la musique, adoucit les mœurs, ou qu'il y a des intransigeances qu'on apaise en les satisfaisant? Challemel-Lacour, qui était un peu cynique, comme tous les autoritaires et tous les kantiens, professait que rien ne civilise un homme comme l'exercice du pouvoir et sa satisfaction. Il appliquait au spirituel M. Andrieux cette théorie, qui est celle de tous les révolutionnaires « adaptés », et le piquant est que M. Andrieux, une fois investi de son emploi, fit application de la même doctrine au sombre M. Coubet, son ennemi juré, dont il fit son chef de cabinet. Ainsi M. Méline crut à la fois apaiser et neutraliser M. Doumer, en le déconsidérant aux yeux des purs, lorsqu'il l'investit de la vice-royauté d'Indo-Chine. Et tout ceci est, en somme, l'A B C du machiavélisme politique. Encore faut-il que le bénéficiaire de la prébende soit à même de rendre des services. Cette histoire n'est point, d'ailleurs, celle de M. Léon Perrier. Rien ne permet de supposer qu'il se soit consumé dans le désir d'être ministre, et qu'il ait traîné, loin des hauts emplois, comme M. Léon Archimbaud, une vie inutile et languissante, pleine de désillusions et de rancœurs. Nous constatons seulement que M. Léon Perrier, qui est un homme peu accessible et un odieux tyranneau local, n'est point un mauvais ministre, toute proportion gardée, et s'il était permis à un mi-

nistre du Cartel d'être, dans la mesure de ses moyens, un serviteur utile de son pays, servare si foret fas...

Ce n'est point à dire non plus que M. Léon Perrier ait dû, pour servir le régime qu'il a toujours appelé de son désir fervent, laissé fléchir une intransigeance prolongée : « Un cordelier ministre, dirait l'autre, n'est point forcément un ministre cordelier. » M. Léon Perrier n'a pas eu à renier la Loge ni le Café du Commerce, ni à brûler ce qu'il avait adoré. Mais, enfin, on eût pu ne pas songer à lui.

Il était connu de ses collègues comme un homme grognon, désagréable et brutal, ce qui n'est point une aussi mauvaise réputation qu'il paraît. Il était apprécié de quelques techniciens, parce qu'il siégeait, non sans compétence ni sans mérite, au conseil d'études des eaux du Rhône et qu'il avait émis quelques avis utiles sur l'utilisation des forces motrices. Mais il n'était guère sorti de l'obscurité que par une apostrophe brutale de Charles Benoist, qui répondait un jour à un plaisantin un peu lourd de l'Académie des sciences morales en lui déclarant qu'il n'entrerait jamais à l'Institut que pour en balayer les escaliers, ou quelque chose d'approchant. Exactement, à part cette aventure qui n'ajoutait rien à sa gloire, M. Léon Perrier était obscur. Et, par surcroît, il lui était arrivé, en 1919, une cruelle mésaventure : il avait été battu à la députation. Né dans l'Ardèche, M. Léon Perrier était devenu un Dauphinois d'adoption par sa fonction de chef de travaux à la Faculté des sciences de Grenoble.

Franchement consciencieux, il donnait à la politique ses loisirs. C'était un mage fervent, qui exécrait furieusement le trône et l'autel, et dont les idées étaient, à cet égard, un peu vieilles et surannées. Son aspect assez lourd, son expression peu légère, passionnée, malveillante, tout cela, excellent dans le milieu, lui avait fait une notoriété certaine et devait le conduire à la députation. En 1910, il avait battu, dans la troisième circonscription de Grenoble, Henri Lillaz, qui n'était pas, il faut le dire, un adversaire redoutable. La politique de la troisième circonscription de Grenoble est très difficile. Le député n'y avait jamais été qu'un député de coalition. La circonscription est immense, peu homogène, formée de gros cantons ruraux avec des clubs industriels. Des forces catholiques puissantes y survivent, et la force républicaine, par contre, s'y divise souvent. Léon Perrier avait installé son quartier général dans l'Oisans, pays grandiose et charmant, de sites magnifiques et de chère exquise. Il radicalisa ce coin isolé et jusqu'alors déshérité, et grâce à des fonctionnaire terrorisés et dociles, à la menace, aux promesses, à une vigilance de tous les instants et à une discipline impitoyable, il en fit une forteresse imprenable Puis brisant la politique de souplesse, de rancune et de coalition qui avait fait et défait ses

prédécesseurs, il réalisa une vigoureuse concentration radicale et anticléricale, appuyée sur les socialistes, politique qui l'obligeait à n'avoir point d'ennemis à gauche et à devenir un cartelliste avant la lutte. Il fut réélu en 1914, *mais les élections de* 1919 *lui furent fatales. Un mois après, il prenait sa revanche, entrait au Sénat, et, président du conseil général, prépara le Cartel, à telle enseigne qu'en* 1914, *au renouvellement triennal, il fit entrer avec lui un socialiste au Luxembourg. Il avait déclaré la guerre au vieux républicain Rivet, attardé dans une forme juridique et patriote, qui unissait dans un amour coupable Victor Hugo et Clemenceau, et qui se défiait des socialistes. Auteur d'un crime de lèse-majesté maçonnique en s'étant fait élire vice-président du Sénat contre René Renoult, Rivet fut châtié sans pitié par Léon Perrier et chassé du Sénat. Mais tout ceci ne faisait point sortir celui-ci de sa notoriété régionale. L'amitié de Schrameck fut pour lui ce bienfait de Dieu qui fait qu'un génie cesse d'être méconnu et que les peuples se découvrent un nouveau pasteur. Schrameck, appelé au pouvoir par Painlevé, lui confia, lors de l'opération Caillaux, de septembre* 1925, *— au lendemain de laquelle il ne fallait plus que des purs entre les purs — qu'il y avait au Sénat un de ces purs entre les purs, ferme républicain, et qui ne pouvait plus attendre. Painlevé, qui est bon homme, écouta son compère Schrameck, et fit Léon Perrier ministre. Ainsi la fortune vengeait nettement celui-ci des injures de la réaction, et il devait, pour la confusion de Charles Benoist, son accession au pouvoir au discernement d'un membre de l'Institut, et des plus illustres. M. Perrier est ministre des Colonies. M. Briand le conserva et le reconserva lors de son remaniement. Les coloniaux ne se plaignent pas de M. Léon Perrier. Il paraît que M. Perrier a, en effet, un certain soin, qu'il dirige une administration hiérarchisée, et qu'il a quelque soupçon des intérêts nationaux qui dépendent de son ministère : certains assurent même qu'il s'est ému des singulières paroles prononcées à Hanoï par M. Varenne sur la mission coloniale de la France, et qu'il n'hésitait pas à envisager des sanctions. S'il en était ainsi, M. Perrier tomberait dans une singulière contradiction, et il faudrait admettre, ce que M. Painlevé nous laissait déjà soupçonner, que les Facultés des sciences ne sont pas une école de logique. Comment! M. Perrier veut déraciner tout ce qui, dans nos principes, contient la tradition nationale, il s'efforce à vider nos veines de toute leur vieille sève patriarcale, et il prétend conserver un patrimoine national! Antinomie aussi dérisoire que celle du professeur Pinard qui, du moins, étant fol, n'est point ministre. Comment! M. Perrier a sacrifié au socialisme révolutionnaire, outre le vieux radical socialiste Rivet, un des fondateurs de la République, tous les principes de hiérarchie, de*

conservation et d'ordre. Et il prétend refouler maintenant du domaine colonial la doctrine révolutionnaire de l'indépendance des peuples! Il prétend aider, appeler, encourager, déchaîner la révolution, et gérer nationalement un empire colonial? Ceux qui connaissent M. Léon Perrier affirment que son visage sévère, bougon et fermé, s'éclaire à l'occasion, et que son âme fielleuse et rancunière s'adoucit au sourire des grâces. Peut-être faut-il admettre même que M. Léon Perrier se dérobe aussi aux contradictions et aux jeux de l'esprit et du hasard. Il prend peut-être les révolutions pour des facteurs ruraux de l'Oisans qu'il ramène à son gré sous sa férule. Ou bien, ayant abdiqué toute réflexion et content d'être au pouvoir sans plus, il oublie l'esprit déraisonnable et contradictoire de M. Painlevé, afin d'être, lui aussi, de l'Institut et de faire mentir les prophètes.

***

Le Théâtre : *la Prisonnière; les Ames en peine.*

Il y a quelques semaines, nous avions à signaler une pièce, jouée par une des Compagnies littéraires irrégulières, qui présentait un cas renouvelé d'*Œdipe* traité avec la minutie de détail propre à l'école naturaliste, et que relevait seulement une nuance, trop laissée dans les fonds et les arrière-plans, de pitié à l'égard des caractères faibles de qui la guerre a achevé de détendre le ressort. Cette pièce avait été jouée une fois ou deux devant un public d'invités. On devait noter au passage la tendance qu'elle marquait, en un ouvrage non commercial, destiné au petit monde qui se pique de littérature. Comme elle n'était pas destinée au grand public, il n'était pas nécessaire d'insister davantage.

Il en va tout autrement avec la pièce de M. Édouard Bourdet, *la Prisonnière*. Jusqu'à présent, cet écrivain n'avait été qu'un auteur adroit. Dans son nouvel ouvrage, il traite avec une habileté consommée un sujet scandaleux.

A mettre les choses au pis, ceux qui ont le plus vivement repris M. Bourdet ont dit que sa première adresse avait été le choix même du sujet. A l'autre bout, on l'a loué avec une extrême chaleur d'avoir traité ce sujet si scabreux sans qu'une seule parole malsonnante pût choquer l'honnêteté. Peut-être faudrait-il dire que l'auteur de *la Prisonnière* n'a mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Sur le chef d'accusation, il est trop délicat de prononcer. Quant à

la réserve dont on le loue, c'était la moindre convenance qu'on pût exiger en une telle circonstance.

La querelle tourne autour de la question que posait Labiche : doit-on le dire? Les uns ont soutenu que parler d'un vice en public contribuait à le propager. Les autres ont répondu : « Prenez garde à l'hypocrisie. Par delà les exemples douteux de *Madame Bovary* et des *Fleurs du mal*, n'oubliez pas que le pharisaïsme a fait condamner *Tartufe* et *Athalie*. Sans tomber dans le poncif de la liberté de l'art, il faut se méfier de condamner Aristophane et Rabelais. Tout ce qu'on peut exiger d'un auteur est qu'il ne propose pas le blanc pour le noir et le mal pour le bien. M. Bourdet n'a pas peint le vice de couleurs avantageuses. Sa peinture reste morale dans la proportion où elle est triste. C'est une des missions de l'art de corriger sans prêcher, par la force de la vérité. Il est bon de montrer les dangers et sain de débrider les plaies. »

On pouvait faire à cette apologie plusieurs réponses d'inégale efficacité. On pouvait commencer par dire à M. Bourdet qu'il se trompait d'adresse en portant au musée du Luxembourg une pièce destinée au musée Dupuytren. Les rêveries de Diderot sur l'éducation paraissent aujourd'hui indélicates, assez puériles et passablement grossières. Faire apprendre l'anatomie à sa fille pour la garantir du danger n'est pas si éloigné de la méthode de Gribouille, et l'éducation est matière qui réclame plus de doigté et de nuances difficiles. La vérité ne doit pas être mise sous le boisseau, mais toutes les vérités ne sont pas faites pour être affichées sur les murs.

Un argument plus direct consistait à dire à M. Bourdet : l'essence de toute œuvre littéraire est l'étude du cœur humain, et vous choisissez un sentiment que vous ne pouvez analyser, aborder en clair, que vous êtes contraint de prendre de biais, dont vous ne pouvez saisir que le reflet.

Troisième argument, votre sujet n'est pas bon parce qu'il ne comporte aucune nuance. L'avarice n'est qu'une vertu déformée, la luxure même n'est qu'un désordre du bienfaisant amour. L'œuvre d'art est opportune, qui apporte des lueurs sur ces questions de degré entre le bien et le mal. Tandis que l'œuvre qui montre le bien ou le mal à l'état pur ne sert de rien. Hormis quelques détraquées, personne ne doute que les sentiments qu'on appelle hors nature ne soient l'image même du mal, indéfendables sinon par paradoxe ou maladie. Peindre une passion qui, en aucun cas, ne peut être bonne, sur laquelle l'erreur n'est pas permise et le doute pas possible, c'est une sorte de Lapalissade morale. Donc, pas d'intérêt littéraire, puisqu'on ne peut aborder un sujet ni scruter un sentiment qu'on ose avouer ; pas d'intérêt moral, puisque la conclusion est connue avant le débat. Que pourriez-vous révéler d'intéressant dans ces conditions?

Au résumé, d'un tel sujet on peut tirer un drame qui fasse de l'effet.

Mais rien d'autre. Et c'est par là que M. Bourdet s'expose au reproche le plus grave.

Son péché n'est pas d'avoir montré une laideur. C'est de l'avoir anoblie par la tristesse. C'est de l'avoir élevée sur un plan, mise sous une lumière dont elle n'était pas digne. L'esprit a droit de traiter toute chose. Mais il est certaines choses dont il doit se venger par le rire. On admet parfaitement qu'on fasse voir sur la scène le plus laid des vices. Mais il ne faut pas le montrer paré des prestiges de la douleur. Il faut respecter la vérité humaine la plus générale et la plus profonde en faisant voir ce que deviennent les créatures possédées par ces vices : elles deviennent grotesques, tout simplement.

Voilà ce qu'il eût fallu dire ; et à quoi Molière n'eût pas manqué.

M. Bourdet offre un exemple d'un auteur qui choisit, par une erreur accidentelle, un sujet que l'état de la civilisation ne permet pas encore de traiter publiquement en clair. M. Jean-Jacques Bernard fait beaucoup mieux : c'est par principe et par théorie qu'il va chercher un sujet qu'on pourrait presque appeler un sujet négatif, puisque sa caractéristique est qu'on ne peut pas le traiter.

C'est l'action qu'exercent l'un sur l'autre deux êtres qui ne se connaissent pas : nous n'exagérons rien, M. Bernard a choisi ce sujet-là. Très doué pour rendre les fines nuances du sentiment, il supprime le sentiment. M. Bourdet allait en chercher un que des acteurs ne peuvent exprimer sur la scène. M. Bernard va en chercher un que les personnages ne peuvent même s'exprimer à eux-mêmes. Nous exagérons encore : ce n'est pas encore un sentiment ; ce n'est que la plus vague, la plus fragile, la plus contestable des hypothèses sur des rapports encore inconnus aux savants spécialistes. Est-ce l'art qui apportera l'illumination géniale, qui va mille fois plus vite et plus loin que la marche rigoureuse de la science? Il en faudrait débattre à part, et il serait trop long et hors de propos de rappeler le rôle capital de l'imagination dans la recherche scientifique. Ne quittons pas M. Bernard ; répétons qu'on ne pourrait tirer quelque chose de telles ténèbres que par illumination : M. Bernard apporte le contraire, un esprit qui procède par subtiles et fines analyses. Il fait penser à un explorateur qui s'avancerait dans les six mois de nuit polaire, armé d'un paquet d'allumettes phosphorescentes.

Voici cet étonnant sujet. Une jeune mariée dit à un confident qu'elle n'est pas heureuse en ménage. Son mari est parfait. Mais elle attend on ne sait quoi. Elle ne peut exprimer qu'une chose, c'est qu'elle éprouve des tas de choses inexprimables. Paraît un employé de chemins de fer qui ne dit rien. Le rideau tombe.

Second acte, autour du bassin d'une fontaine. L'employé de chemin de fer a perdu sa situation et sa maîtresse, cependant il est heureux. Pourquoi? Il n'en sait rien. Parce que, pour la seconde fois, au

bord de la fontaine, il rencontre la jeune femme du premier acte ; ils se frôlent un instant et ne se parlent pas.

Au troisième acte, la jeune femme confesse à son mari qu'elle a été toute sa vie très malheureuse, bien qu'il ait été irréprochable. Elle a cherché son éternel on ne sait quoi dans l'adultère, dans l'opium. Rien ne l'a satisfaite. De temps à autre, une force la saisissait : elle allait, malgré elle, dans un hôpital, sous les murs d'une prison. Elle suivait, sans le savoir, les étapes de la déchéance de l'employé de chemin de fer. On le trouve mort derrière la porte, et la femme devient folle, définitivement.

Qu'un auteur aille chercher un pareil sujet, on n'arrive pas à épuiser son étonnement. On a comparé sa besogne à celle d'un jardinier qui voudrait faire pousser un arbre qui n'aurait que des branches, et, par principe, pas de tronc. Extraordinaire gageure. Quand on manifeste son ébahissement, M. Bernard se défend en disant qu'il a agi beaucoup plus par instinct que par théorie. Il faut alors lui faire la réponse du gendarme de M. Courteline : « Vous n'en êtes donc que plus coupable. »

Son cas serait plus grave, en effet. Quand parut l'école du silence, nous écrivîmes ici que M. Bernard construisait une théorie avec ses penchants. Il y avait du bon en ces penchants. Mais aujourd'hui, M. Bernard exagère. Une pièce où les deux personnages principaux ne s'adressent pas la parole, c'est assurément le comble et la limite de l'école du silence : au delà, il ne reste que la pantomime. En attendant, que reste-t-il?

Cette faute de construction énorme que les personnages autres que les deux essentiels ne peuvent avoir ni intérêt, ni caractère. S'ils en avaient, ils engendreraient des actions adventices. Il ne le faut pas. Ils ne peuvent être que des ombres. Chaque scène n'est donc que le dialogue d'une ombre et d'un personnage qui ne peut que répéter qu'il ne sait ce qu'il éprouve. Un combat sous un tunnel entre un nègre et un fantôme.

Nous remarquions l'autre jour qu'à la première difficulté, l'auteur moderne remplace tout, monologue, dialogue et action, par un silence. Chesterton a raison de dire que le monde est plein de vérités devenues folles. Après les excès de l'école naturaliste, on a rétabli cette vérité que la marche de l'art devait être hardie, rapide et fulgurante, qu'il devait fuir l'explication et suggérer par raccourci puissant qui ébranle l'imagination. Elle n'a pas été sitôt lâchée, cette pauvre vérité, qu'elle a été saisie par le vertige général et que la voilà devenue folle. On l'avait avertie qu'il vaut mieux ne parler ni trop fort ni trop longtemps : elle a compris que le mieux était de ne pas parler du tout.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La Maison de France. — *Le duc de Guise publie un manifeste dans lequel il déclare : « Chef de la Maison de France par la mort de Mgr le duc d'Orléans, j'en revendique tous les droits, j'en assume toutes les responsabilités, j'en accepte tous les devoirs »* (6 *avril*).

La politique intérieure française. — *L'accord entre le Sénat et la Chambre étant enfin réalisé, les lois fiscales sont votées dans la nuit de Pâques* (4 *avril*).

Ce vote ne produit pas l'effet escompté sur les changes. La livre demeure au-dessus de 140 *francs, en dépit de l'équilibre réalisé du budget et des déclarations optimistes de M. Raoul Péret.*

La question des dettes alliées continue à peser sur nous comme une épée de Damoclès. M. Winston Churchill fait savoir qu'il désire s'entretenir avec M. Péret du règlement de notre dette envers l'Angleterre (7 *avril*). *Le ministre français répond qu'il se rendra à Londres avant le* 26 (12 *avril*).

— *M. Malvy, ministre de l'Intérieur, remet sa démission* (8 *avril*). *Il est remplacé par M. Jean Durand* (9 *avril*). *M. François Binet prend le portefeuille de l'Agriculture* (10 *avril*).

— *Les fonctionnaires communistes manifestent aux alentours de la place de l'Opéra. Il y a des bagarres à la gare du Nord* (14 *avril*).

Au Maroc et en Syrie. — *Des pourparlers de paix vont avoir lieu avec les émissaires des Riffains à Oudjda, dans la seconde quinzaine d'avril.*

En Syrie, nos troupes dégagent complètement le massif de l'Hermon (13 *avril*).

Italie. — *Une vieille Anglaise folle tire un coup de revolver sur M. Mussolini, qui est légèrement blessé aux ailes du nez* (9 *avril*).

M. Mussolini fait un voyage en Libye, au cours duquel il prononce un discours sur l'avenir colonial de l'Italie (13 *avril*).

Ce discours provoque une certaine émotion en Angleterre. En France, les journaux de gauche s'efforcent d'exploiter le malaise causé.

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 33614.